

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [265]
– La vengeance
de l'infirmes**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

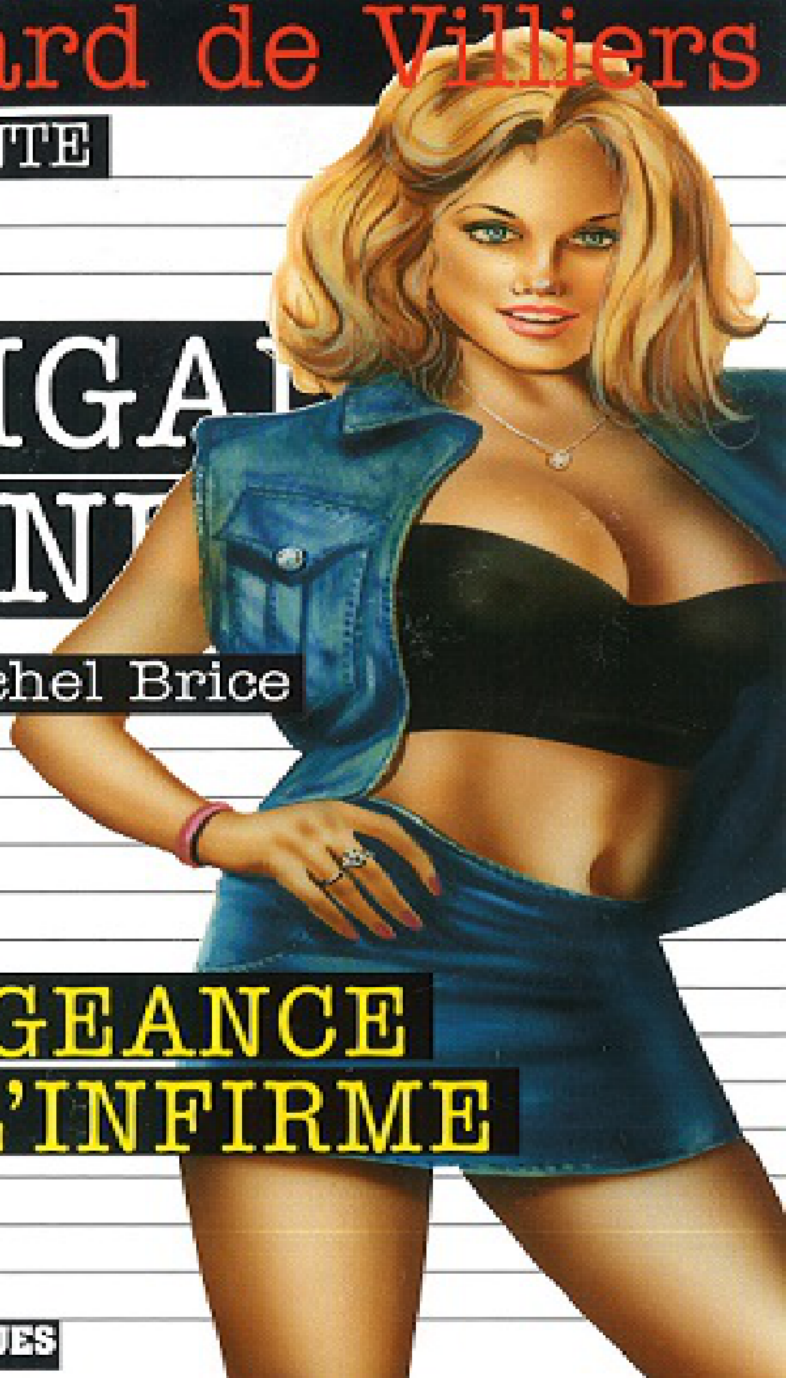
PRÉSENTE

BRIGADE MONTE

Par Michel Brice

LA VENGEANCE DE L'INFIRME

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°265)

LA VENGEANCE DE L'INFIRME

VAUVENARGUES

CHAPITRE PREMIER



Jusqu'au pont Neuf franchissant la Garonne, la rue de Metz jalonnée d'illuminations de Noël ressemblait dans la nuit tombante à un tunnel de lumières tremblotantes. Henri Pardo força le passage pour s'extraire de l'embouteillage de la place Esquirol et panant sur une trentaine de mètres à passer la seconde, avant de freiner sec pour ne pas faucher une volée de piétons chargés de paquets qui s'éparpillaient sur la chaussée, ignorant les clous comme la couleur des feux, slalomant entre les voitures. Coups de Klaxon, insultes. Chaleureuse ambiance de fête...

Pardo aurait pu ajouter au tintamarre la sirène deux tons du gyrophare, mais à quoi bon ? Il n'était pas en service, et pas encore en retard. Il pensait aux heures à venir, à ce qu'elles lui promettaient, et c'était un antidote à l'énervement. Il jeta un coup d'œil sur le siège passager, où était posé un sac de cuir. L'image de Cindy, associée au contenu du sac, le fit instantanément bander. Du volant, sa main tomba sur son entrejambe, s'appesantit sur le renflement qui tendait sa braguette, le temps de laisser traverser une fille brune emmitouflée de fourrure synthétique qui le gratifia d'un sourire de remerciement.

Joli minois, sourire d'adolescente qui croit encore au Père Noël. Quelle tête ferait-elle s'il ouvrait le sac devant elle ? Lui ordonnait, de son ton sec de flic, en la fixant de ses yeux durs d'en extraire un à un les accessoires ? « Un cadeau pour toi, ma mignonne. Ils t'iront à ravir, j'en suis sûr. Essaye-les ! »

Il imagine son expression apeurée, son regard fuyant se heurtant aux quatre murs du bureau clos du divisionnaire Pardo, au dernier étage du commissariat central. Son sursaut quand il braquerait sur elle la lumière éblouissante de sa lampe de travail...

Il sourit dans le vague et son sexe durcit davantage. La silhouette avait déjà été happée par la cohue qui débordait des trottoirs, et l'on fulminait derrière lui, à coups d'avertisseur rageurs. Il embraya, avec un geste obscène à l'intention des râleurs. Cindy était blonde et n'avait peur de rien, elle. Elle avait il est vrai passé l'âge de croire en quoi que ce soit, y compris au père Fouettard. Un nouveau saut de puce, et Pardo fut stoppé sous une autre guirlande. Le traîneau attelé de rênes, un peu flou dans les vapeurs d'essence, filait incontestablement plus vite que l'automobiliste toulousain, fut-il commissaire de police.

Quand il parvint place du Pont-Neuf, vingt minutes plus tard, Pardo commençait pourtant à perdre patience. Il était 18 heures et il faisait nuit. La partie aurait sans doute commencé, la tentation d'user du gyrophare le démangeait. Il y résista mais faillit accrocher un deux-roues en coupant la file de voitures acharnées à s'agglutiner dans le centre-ville. Le motard lui dédia une bordée d'injures ponctuées de « con ! » bien senties. Pardo accéléra sur le quai de Tounis. Par contraste, la circulation y était presque fluide. Un havre résidentiel face aux eaux sombres du fleuve. Loin du clinquant commercial et des illuminations vulgaires, les maisons anciennes qui le bordaient n'affichaient dans la lueur des réverbères que le rose patiné de leurs façades de brique.

Pardo, dédaignant l'interdiction de stationner, gara son Audi à cheval sur le trottoir, entre deux arbres, vers l'extrémité du quai. Son sac de cuir à la main, il traversa la chaussée en direction d'un hôtel particulier de trois étages aux volets clos, qu'un jardinet ceint d'une grille séparait du quai et des habitations voisines. Sa mallette, son loden ouvert battant ses flancs maigres, ses épaules légèrement voûtées et son crâne dégarni l'auraient fait prendre pour un médecin en visite qui se serait trompé d'adresse, car la maison où aucune lumière ne filtrait semblait inhabitée. Pourtant, à peine eut-il sonné au portail que celui-ci s'ouvrit avec un déclic. Il le rabattit derrière lui et marcha jusqu'à la porte, le visage levé vers la caméra dissimulée au-dessus du linteau, souriant ostensiblement à l'objectif. Un autre déclic entrouvrit le battant, sans qu'il eût à le pousser. Il entra et referma.

Un hall tout en longueur, aux murs décorés de tableaux, était éclairé par des appliques qui indiquaient le chemin menant à un escalier. Pardo s'y engagea en habitué, nullement surpris du silence qui régnait. Il atteignait le palier du premier étage quand une double porte capitonnée s'ouvrit, livrant passage à une femme brune en même temps qu'à des bruits de voix feutrés.

— Bonsoir, chère Maud, pardonnez mon retard, dit Pardo en s'inclinant sur la main que la femme lui tendait.

Le baisemain la fit frétiller. Soigneusement maquillée, ses cheveux relevés en chignon, elle paraissait la quarantaine, bien qu'elle en eût dix de plus, mais elle occupait la plus grande partie de son temps à le faire oublier.

— Vous êtes pardonné, Henri. Ici, vous savez, le temps n'est pas compté.

— C'est bien le charme de vos soirées.

Elle prit son loden pour le suspendre au vestiaire. Voulut le débarrasser de son sac, mais il le garda à la main et demanda :

— Tout le monde est arrivé ?

— Bien entendu. Toutes nos amies...

Le regard de Pardo dévia vers la porte entrebâillée. Il reconnut la voix de Roland Castaing qui demandait aux joueurs ;

— Cartes ?

— Cindy..., insista Pardo d'un ton sourd.

— Ah non, répondit Maud, votre préférée n'est pas parmi nous ce soir. Elle est malade, elle s'est décommandée.

La mine du commissaire s'assombrit, le sac au bout de son bras parut soudain peser plus lourd. Maud enchaîna rapidement :

— Mais sa remplaçante devrait vous enchanter, je vous assure. Une jeune fille qui m'a été chaudement recommandée. Un peu de nouveauté, ce n'est pas pour vous déplaire... Elle est vraiment ravissante, et dans les meilleures dispositions, vous ne serez pas déçu...

Pardo grommela et posa sa mallette.

— Vous voulez la voir ? proposa Maud, souriante.

— Plus tard.

— Quand vous voudrez, Henri. Bonne chance.

Il la frôla, insensible à la lourde poitrine qui gonflait sa tunique brodée comme aux effluves de son parfum capiteux, et poussa la porte du salon où l'on jouait. Son expression de contrariété ne s'estompa qu'à la vue du tapis vert, des jetons et des cartes. Trois hommes étaient assis autour de la table. Castaing, le promoteur immobilier, se leva pour l'accueillir avec chaleur. Il était déjà en manches de chemise, la cravate desserrée, un verre à la main.

— Content de vous voir, Henri. On va pouvoir passer aux choses sérieuses. On a seulement fait quelques tours de chauffe, ajouta le gros homme en montrant leurs partenaires. Je vous sers un verre ?

Pardo déclina l'offre. Jeannot Lespy, propriétaire de plusieurs magasins en ville, jeta ses cartes avec un soupir et se leva à son tour pour le saluer.

— En forme ? demanda-t-il avec un clin d'œil. En congé pour les fêtes, j'espère...

Il avait quelques années de moins que Pardo, un accent du Sud-Ouest prononcé et les cheveux teints. Pardo acquiesça et s'assit entre lui et Castaing.

Fabrice Tournaire rassembla les cartes, ramassa les jetons du pot, observa un instant Pardo, placé en face de lui, et se contenta de dire :

— 'Soir, commissaire.

Pardo lui répondit du bout des lèvres. Tournaire était le plus jeune, le plus voyant, avec ses bagues, ses havanes, sa Porsche, ses multiples affaires – bars, boîtes de nuit. Le seul à l'appeler « commissaire », avec une ironie à peine perceptible, mais perceptible quand même.

Comme d'habitude, la cave initiale était de trois mille euros, pas loin de ce que Pardo gagnait mensuellement, mais il lui était arrivé, certains vendredis soirs, de se recaver du double, et de perdre. Il n'y songeait jamais à l'instant de regarder sa première main. Ce vendredi soir, il songeait à Cindy qui avait fait faux bond. Il jeta un coup d'œil vers l'autre porte capitonnée, qui desservait les pièces où les filles attendaient le bon vouloir de ces messieurs.

— La nouvelle vaut son pesant de cacahuètes, glissa Tournaire en surprenant son regard. Vous aimez l'exotisme, commissaire ?

Pardo le fixa et sans répondre abattit un full aux as par les dix. Tournaire retint une grimace. La pile de jetons grossit devant Pardo. Durant les deux premières heures, il gagna. Ne perdit que peu durant les trois heures suivantes. Castaing, le bar de laque noire à portée de main, buvait du whisky et transpirait, Jeannot Lespy avait le premier fait honneur au buffet discrètement apporté par Maud dans un coin de la pièce. Lui préférait le champagne. Aux environs de minuit, Pardo, nanti d'un carré, devina le bluff de Tournaire et rafla un pot de près de quatre mille euros. Il enregistra avec satisfaction la grimace de dépit de son vis-à-vis et s'octroya une pause. C'était un autre rituel, le premier break était à l'initiative du plus âgé. Le tas de jetons devant Pardo était le plus gros de la table. Il goûta un vieil armagnac, grignota un toast et quitta le salon enfumé par les havanes de Tournaire.

La tension nerveuse du commissaire reflua aussitôt qu'il fut seul. Il lui était arrivé de jouer quarante heures d'affilée. Même les gardes à vue les plus âpres n'avaient pas cette intensité. Il arpenta plusieurs minutes le couloir, en s'étirant, indifférent aux voix féminines qui provenaient d'un salon ouvert.

Maud sortit d'une chambre et vint vers lui.

— Henri, voulez-vous que je vous présente la jeune personne dont je vous ai parlé ?

Pour la première fois depuis des heures, Pardo consentit à sourire.

— Le moment me paraît bien choisi, dit-il, et comme il semble que ce soir je sois en veine... Voyons votre nouvelle recrue.

— Elle est seule dans cette chambre.

— Oh, une solitaire dans mon genre...

Maud eut un petit rire et ouvrit une porte, entrant dans un boudoir tendu de tissu bleu qui communiquait avec une chambre plus vaste. Une liseuse

allumée, dans un angle, éclairait un fauteuil où une jeune femme lisait. Une tache rouge sombre dans le cône de lumière. Elle posa son livre et leva la tête.

— Henri, je vous présente Diane, dit Maud en s'avançant.

Diane déploya avec grâce son mètre quatre-vingts. Le tissu fluide de sa robe glissa sur sa silhouette mince jusqu'à mi-cuisses, épousant étroitement ses hanches et son ventre plat. Elle fit deux pas, ses seins hauts plantés bougeant librement sous l'étoffe qui dessinait en relief leurs pointes épaisses. Les bretelles de la robe laissaient nues ses épaules, sur lesquelles tombait une cascade de cheveux noirs bouclés. Sa peau noire avait sous la lumière des reflets de bronze, tandis que son visage paraissait plus clair. Il était à peine maquillé, sauf la bouche, soulignée d'un rouge sang luisant assorti au vêtement. Pardo comprit le sens de l'allusion de Tournaire à l'exotisme de la nouvelle découverte de Maud. Diane était une superbe liane de vingt ans, peut-être vingt-cinq, aux allures de mannequin. Antillaise, supputa Pardo en la dévisageant avec insistance. Il se pencha sur la main qu'elle lui tendait, la retint un peu plus longtemps qu'il n'eût fallu dans la sienne, accrocha le regard sombre en se redressant. Il y lut une sorte de crainte, ou de timidité, qui accéléra les battements de son cœur. Diane prononça quelques mots en souriant, mais elle baissa les paupières.

— Diane est née à Fort-de-France, dit Maud, mais elle est arrivée très jeune en France. Elle est venue poursuivre ses études à Toulouse... C'est une chance pour nous, n'est-ce pas ?

Diane expliqua qu'elle étudiait l'histoire à la fac. Son ton était naturel, mais son regard évitait toujours celui de Pardo.

— Henri est un vieil ami qui m'a beaucoup aidée dans les moments difficiles, reprit Maud. Un peu de champagne ? Il faut fêter cette rencontre !

Elle passa dans la chambre attenante, où une bouteille ouverte rafraîchissait dans un seau, et Diane en profita pour la suivre. Pardo eut la bouche sèche en la découvrant de dos. La robe courte mais plutôt sage du côté face était du côté pile échancrée jusqu'à la naissance des fesses, révélant le dos nu et la cambrure des reins, sous laquelle roulait une croupe de rêve, tout en fermes rondeurs, qu'aucun sous-vêtement ne semblait envelopper. Pardo emboîta machinalement le pas aux deux femmes, les yeux rivés à la chute de reins vertigineuse. Il n'avait pas envie de champagne mais prit la flûte que Maud lui tendait et ils trinquèrent. Après quelques banalités, Maud prétextait ses obligations d'hôtesse pour les laisser seuls. Elle était visiblement ravie de l'effet produit par la jeune fille sur son cher ami.

Celui-ci remplit leurs flûtes et vida la sienne en quelques gorgées, sans cesser de détailler la jeune Martiniquaise. Tout en lui posant des questions convenues, mais d'un ton un peu plus nerveux qu'il n'aurait voulu, il anticipait la suite. Diane, à coup sûr, allait lui faire oublier Cindy...

Elle lui apprit qu'elle avait vingt-trois ans et répondit sobrement à sa curiosité, sans en rajouter. Les soirées chez Maud n'étaient pas des cocktails mondains, les rencontres n'y étaient jamais fortuites ni gratuites. Diane ne jouait ni à la sainte-nitouche ni à la call-girl endurcie. Il le lui dit, ajoutant :

— Vous me plaisez pour cela. En plus du reste, évidemment !

Il se laissa aller à rire, lui caressa les épaules. Elle avait la peau tiède, satinée. Cette fois, elle soutint son regard, réduit à deux points brillants sous les épais sourcils gris. Avant qu'elle ne détourne les yeux, il lui prit le menton, lui maintint le visage levé et demanda d'une voix sèche :

— Tu sais quel métier je fais ?

— Oui..., oui, monsieur le commissaire.

— Cela te fait peur ?

Elle hésita, puis :

— Non, je n'ai pas peur.

Il sourit, la lâcha.

— Je vais jouer, mais je te réserve la fin de ma nuit, reprit-il. Et même au-delà. Chez Maud, le temps ne compte pas, c'est sa devise, elle a dû te prévenir... Tu m'attendras. Tu seras disponible, n'est-ce pas ?

Elle répondit sans ciller :

— Oui, autant qu'il vous plaira.

— C'est bien. À plus tard.

Au moment de quitter la pièce, il se ravisa, revint devant elle.

— Tu m'as menti Diane. Tu as peur.

Elle baissa la tête, il crut la voir pâlir, ajouta :

— Tu as raison d'avoir peur. Je te le prouverai.

Elle recula comme si on l'avait piquée. Pardo fit demi-tour et sortit, dissimulant son sourire.

Quand il reprit sa place à la table de poker, son visage anguleux était indéchiffrable, mais son pouls resta élevé durant les heures qui suivirent. Vers trois heures et demie du matin, il avait gagné un peu plus de douze mille euro. Et l'image de Diane découvrant sous ses ordres le contenu du sac de cuir ne l'avait pas quitté une seconde.

*

* *

D'un commun accord, ils avaient interrompu la partie. Elle reprendrait à l'aube, se prolongerait peut-être jusqu'au soir.

Henri Pardo s'attardait dans la salle de jeu désertée par ses partenaires. Il avait fini par ôter sa cravate mais avait gardé son veston. Il avala les derniers toasts du buffet et se servit un autre armagnac. Déroutant à ses habitudes, il avait pas mal bu, après avoir fait la connaissance de Diane. Et gagné, aussi, bénéficiant d'une chance telle qu'il n'en avait pas connu depuis longtemps. Les piles de ses jetons, soigneusement alignées, dressaient sur le tapis vert, face à son siège, un rempart rassurant. Sa bonne fortune avait ce soir des airs de forteresse. Après un dernier regard vers la table, il sortit du salon.

La première porte donnant dans le couloir était ouverte. Des soupirs provenaient de ce que Maud appelait la « salle d'attente ». Pardo y pénétra. Dans la lumière tamisée éclairant une petite partie de la vaste pièce, il reconnut le profil de Sonia. Ses longs cheveux bruns balayaient ses reins à la cadence de ses mouvements de hanches. À califourchon sur Castaing, elle le chevauchait en imprimant le rythme, et ses seins ronds dansaient sur son buste. Le promoteur lui agrippa les fesses, les écarta en y enfonçant ses ongles et ses halètements couvrirent les soupirs de la brune. Comme Pardo s'approchait, celle-ci ralentit, le vit et lui adressa un grand sourire. Les yeux clos et le teint congestionné, Castaing redoublait d'ardeur, son gros ventre ballottant à chaque coup de boutoir. Il avait le pantalon aux chevilles et le front luisant de sueur. Comme il s'essouffait, Sonia le soulagea de son poids, se redressant sur les genoux. Pardo vit le membre brillant ressortir presque entièrement du manchon de fourrure noire, puis replonger. Soucieuse de la santé du promoteur, la brune le ménageait. Elle inclina la tête, ses longs cheveux retombant en rideau sur la poitrine de l'homme, et dit à l'intention de Pardo :

— Tu n'as pas envie ?

Elle avança les lèvres en une mimique obscène et le fixa sous la ceinture. En complet veston, sa mallette à la main, Pardo avait au chevet du couple l'apparence d'un visiteur incongru. Son érection tendait néanmoins son pantalon. Castaing rouvrit les yeux et s'écria, le souffle court :

— Putain, elle est bonne !

Délaissant les fesses, il saisit les seins de Sonia et les pétrit entre ses doigts courts et boudinés. Elle fléchit au-dessus de lui, imprimant à son bassin un mouvement de rotation. Fiché en elle jusqu'à la racine, Castaing expulsa tout l'air contenu dans ses poumons. Il ne résisterait pas longtemps à ce traitement de choix. De toute façon, au poker comme au lit, il ne résistait jamais longtemps...

Pardo se pencha pour ramasser par terre la robe en lamé ornée d'une ceinture de bracelets dorés. Les anneaux tintèrent en glissant le long du dos creusé de Sonia. Il les agita contre ses fesses, puis entre les cuisses velues du promoteur. Castaing se crispa, décocha des coups de reins désordonnés. La brune tressaillit, le retint en elle en contractant les cuisses et le ventre. Quand les bracelets cinglèrent sa vulve et les bourses de Castaing, elle poussa un

petit cri, vite relayé par le grognement de plaisir du promoteur.

Pardo fit plusieurs fois claquer les anneaux contre les sexes soudés, puis lâcha la robe chiffonnée de Sonia. Il quitta la pièce avant que Castaing eût fini de jouir.

Derrière la porte, il se heurta presque à Maud. Elle avait l'œil à tout et rien de ce qui se passait chez elle ne lui échappait. Sans doute les avait-elle observés.

— Je vous ai connu plus généreux avec Sonia, commenta-t-elle. Quelque chose ne va pas ? Vous n'allez pas nous quitter, tout de même ?

Il la détrompa d'un signe de tête. Demanda :

— Où est Diane ?

Maud montra le couloir derrière elle.

— Au même endroit, mais elle n'est plus seule... vous vous en doutez.

Pardo haussa les épaules. Maud ajouta :

— Elle est douée. Un peu réservée, tout de même.

L'expression de Pardo signifiait qu'elle était surtout réservée par lui. Maud, sans cesser de sourire, précisa :

— N'oubliez pas nos règles, Henri : pas d'exclusivité.

Pardo avait bu et, manifestement, il n'avait en tête que la nouvelle. Lui qui était toujours si maître de lui-même semblait sur des charbons ardents. Devinant les inquiétudes de l'hôtesse, il la rassura :

— Je ne les oublie pas. La chambre du deuxième... ?

— Elle est à votre disposition, comme d'habitude...

Il voulut s'éloigner, mais elle le retint, une main posée sur son bras.

—... ouverte à tout le monde.

Il acquiesça, s'énerva brusquement :

— Les règles et le respect des règles, c'est mon boulot, non ? Vous lui avez expliqué ?

— Les principes, le strict nécessaire, répondit Maud.

— C'est parfait, si la nouveauté ne me déplaît pas, la surprise ne lui déplaira pas non plus, fit-il d'un ton plus détendu. N'ayez aucune crainte.

— Je vous fais confiance, Henri, mais ce n'est pas Cindy. Elle est jeune et...

— Innocente ?... Vous plaisantez !

— Elle débute, c'est tout ce que je veux dire.

— Avec moi, elle est en de bonnes mains.

Maud hocha la tête, son intonation changea.

— Je le sais... Est-ce que vous voudriez... ? Faites-moi une faveur...

Du bras de Pardo, sa main glissa vers sa ceinture. En même temps, elle se plaqua contre lui, pressant la masse tiède de ses seins contre son flanc.

— J'aimerais voir cela, dit-elle à voix basse, en refermant les doigts sur la bosse de son sexe. Y assister de près, pour une fois...

— Vous êtes chez vous, vous avez droit de regard sur tout.

Malgré l'ironie, Maud insista. Depuis des années qu'elle pratiquait le commissaire, elle l'avait rarement vu dans cet état. Elle accentua le frottement de sa paume.

— Je vous connais, Henri, vous êtes un cachottier...

Il la laissa faire quelques secondes, mais repoussa sa main et s'écarta d'elle.

— Je vous appellerai, dit-il froidement. Lorsque cela en vaudra la peine.

Il s'éloigna, sa mallette à bout de bras. Quand il entra dans le boudoir où elle lui avait présenté Diane, le sourire plaqué sur le visage de Maud disparut.

*

* *

Affalé dans le fauteuil où se tenait Diane quelques heures avant, Jeannot Lespy, la chemise ouverte sur son torse maigre, ronflait, bouche grande ouverte. La blonde agenouillée entre ses jambes essayait avec une conviction louable de ranimer son membre flasque. Elle le serrait à la base entre deux doigts, et sa langue virevoltait sur le gland couleur de prune mûre. Son autre main était glissée sous les fesses du commerçant et bougeait par à-coups. La respiration sifflante, Lespy eut un petit sursaut, ouvrit un œil et sourit aux anges. Une trace de teinture noire avait coulé sur sa tempe. Son sexe épais se redressa à demi entre les lèvres roses. Il avança une main tâtonnante, la posa sur le crâne de la blonde. Elle l'avalait tout entier, en secouant doucement la tête. Lespy émit un profond soupir et ses paupières lourdes se refermèrent. Son bras retomba. Trois secondes après, il ronflait à nouveau.

Linda perçut derrière elle la présence de Pardo et recracha lentement la tige luisante. Elle tourna la tête et battit des cils. Elle ne dit pas un mot, mais son visage de poupée parlait pour elle. Sous sa frange, ses yeux brillaient. Elle recula sur les genoux et ses seins blancs pendirent. Dans la lumière de la liseuse, des marques rouges y étaient visibles, et des filets de sperme séché. Les deux petits anneaux de métal qui transperçaient ses tétons scintillèrent. Les bouts mauves semblaient énormes.

En se léchant les lèvres, Linda tortilla de la croupe. Elle avait des hanches étroites, de petites fesses dures, que d'autres marques zébraient. Sans cesser de secouer machinalement le membre de nouveau avachi de Lespy, elle tendit son cul vers l'arrière. Entre ses cuisses, sa fente apparut, béante. Les chairs

roses étaient gonflées, humides. Un anneau plus large se voyait à la jonction des lèvres. Pardo se baissa, allongea le bras et le saisit entre deux doigts. La fille soupira, poussa un petit cri quand le geste se fit brutal. Elle pressa sa vulve glabre contre la paume ouverte, se tortilla plus vivement. L'autre main de Pardo appuya sur sa nuque et la courba. Le visage dans les poils du bas-ventre de Lespy, Linda gémit.

— Réveille-le ! ordonna Pardo. Applique-toi !

La fille reprit docilement dans sa bouche la virilité fatiguée du commerçant.

— Il le mérite bien, avec ce qu'il a perdu ! plaisanta une voix.

Pardo tourna la tête et découvrit Tournaire sur le seuil de la chambre attenante. Il était nu, un havane dans une main et une bouteille de champagne dans l'autre. Brun de peau, musclé, la taille redressée pour faire oublier qu'il était plutôt petit, et mettre en valeur la virilité qui faisait sa fierté. Elle n'était pas petite, elle...

— On n'attendait plus que vous, commissaire ! Avec impatience, même ! J'en connais une qui piaffe !

Pardo tirailla plus fort l'anneau qui ornait le sexe de la blonde. Entre ses doigts, le clitoris saillait hors du capuchon transpercé. Il le pinça, le sentit s'allonger encore. Linda s'activa en haletant et comme par miracle, Lespy émergea de sa torpeur. Un regain d'érection lui vint en découvrant la scène. Quand la main de Pardo lâcha la nuque de Linda, la sienne aussitôt la remplaça.

— Oh putain ! Je faisais un chouette rêve, mais c'est encore mieux éveillé ! dit-il d'une voix pâteuse.

Linda était consciencieuse. Forte d'un début de résultat, elle s'appliquait effectivement de tout son cœur. Pardo la récompensa de deux doigts joints plongés dans son ventre et elle roucoula de plaisir, large et trempée, gonflant ses joues pour accueillir toute la verge de Lespy. En relevant lentement la tête, elle mit au jour une raideur toute neuve, qu'une pression autoritaire sur sa nuque fit disparaître presque totalement entre ses lèvres.

Pardo ôta sa main poisseuse, essuya ses doigts dans la raie des fesses écarquillées.

— On y fourrerait le poing, commenta Tournaire qui s'était rapproché.

Pardo l'avait déjà fait, mais n'en dit rien. Il se contenta d'un coup d'œil sur le membre de son voisin.

Long et fin, il se redressait par saccades. Tournaire avait posé la bouteille et le manipulait délicatement.

— Je vous laisse la place, dit Pardo en s'écartant.

L'autre ricana en désignant l'autre pièce, d'où montaient des plaintes :

— La vôtre est toute chaude, commissaire.

Puis il fléchit les genoux derrière Linda et, se guidant d'une main, l'embrocha d'un élan. Un peu de cendre de havane se répandit sur les reins de la bonde.

Dans la chambre, les soupirs rauques et les gémissements n'émanaient pas de Diane mais de Yasmine. Étendue en travers du grand lit en désordre, ses seins aux bouts presque noirs pointés vers le plafond, elle creusait et bombait le ventre alternativement, à une cadence de plus en plus rapide. Entre ses cuisses grandes ouvertes, la chevelure de Diane faisait à sa toison drue soigneusement taillée en triangle un prolongement hirsute, une vague ondulante qui masquait le visage de la Noire et filtrait les bruits de succion de sa bouche. Allongée à plat ventre, les mains sous les fesses de Yasmine, Diane portait encore sa robe, retroussée sur sa taille, et ses talons aiguilles. Pardo s'avança jusqu'au bord du lit, fasciné par la croupe cambrée, qu'une légère houle soulevait à chaque sursaut des deux corps.

Yasmine poussa un cri plus fort et se cabra vers l'arrière. Son crâne rasé heurta le tibia de Pardo. Le regard de ses grands yeux en amande était flou, ses narines se pinçaient. Elle serra violemment les cuisses puis retomba sur le matelas.

— Waouh, quel pied ! dit-elle d'une voix languide en reconnaissant Pardo au-dessus d'elle. Ça vaut tous les mecs ! Elle fait pas semblant, la nouvelle !

Diane releva la tête, hors d'haleine. Le visage barbouillé, les lèvres retroussées et luisantes, elle demeura immobile. Pardo la fixait, la tenait sous l'emprise de son regard. Il tressaillit d'excitation à l'idée qu'elle était là pour lui seul, à sa merci. Réservée pour son usage personnel et privé... Il était le plus vieux, le flic, et au poker, le meilleur... Le sentiment de sa toute-puissance emballa son rythme cardiaque.

Il découragea d'une tape sèche la main de Yasmine qui s'aventurait vers son bas-ventre. La Marocaine était belle, pas farouche et d'une sensualité à fleur de peau, mais trop sûre d'elle à son goût. Une effrontée... Pressentant qu'elle était de trop, elle roula sur le côté et s'assit à l'autre bout du lit, une main sur sa toison lustrée. Un sourire flottait sur ses lèvres.

Diane ne souriait pas du tout, elle, et osait à peine bouger. À croire que le regard de Pardo la clouait sur place. Elle baissa timidement les yeux. En appui sur les coudes, les mains vides, paumes ouvertes, elle attendait. Par l'échancrure du col de sa robe, Pardo apercevait les cônes sombres de ses seins. Malgré la respiration rapide de la fille, ils se gonflaient à peine. Moulés dans un marbre noir, pensa-t-il, le sexe dur comme une barre de fer et le sang battant aux tempes.

Peu à peu, Diane se détendait. Au lieu de son souffle, on entendit les ahanements de Tournaire, dans le boudoir, et le choc des claques sonores qu'il assénait sur le cul de Linda. Pardo se décida enfin.

— Viens avec moi.

Au ton de sa voix, Yasmine cessa de sourire, mais Diane n'eut pas d'autre réaction que de glisser hors du lit. Elle se mit debout d'un mouvement souple, la robe retomba sur ses cuisses, à peine froissée. Elle remonta d'un geste la bride d'une chaussure. Au moment de suivre Pardo, elle croisa le regard intrigué, plus inquiet qu'envieux, de Yasmine. Le sien restait indéchiffrable.

Pardo traversa rapidement le boudoir et au passage reprit sa mallette, sans prêter attention au trio qui s'agitait bruyamment. Redressé dans le fauteuil et tout à fait réveillé, Lespy coulissait comme un forcené dans la bouche de Linda, agrippé des deux mains à ses cheveux blonds. Tournaire n'était pas en reste. Accroché aux hanches de la fille, il perforait ses reins d'amples coups de boutoir. Apercevant Diane qui s'attardait près d'eux, il lança à l'intention de Pardo, sans ralentir son va-et-vient :

— Vous nous la rendrez, commissaire ? J'y ai à peine goûté, bon Dieu !

Et Lespy en écho :

— On reprend la partie à huit heures, n'oubliez pas !

Leur partenaire ne répondit pas. Il longeait le couloir à grands pas. Au pied de l'escalier, il se retourna et s'écria avec impatience :

— Dépêche-toi !

Quand Diane l'eut rejoint, il lui indiqua le chemin du deuxième étage.

— Passe devant.

Elle hésita.

— Monte... Qu'est-ce que c'est ?

— Mon manteau...

Diane le portait plié sur son bras. Une fourrure claire qui n'était certainement pas synthétique. Il la lissa du revers de la main.

— Tu n'en as pas besoin.

— Je croyais qu'on allait...

Elle lorgna vers le rez-de-chaussée, acheva dans un murmure :

— Qu'on allait chez vous...

— Mais non, il y a tout ce qu'il faut ici. Et tu auras assez chaud là-haut...

Il fit mine de la débarrasser du manteau, qu'elle tenait serré contre elle, mais se ravisa. Sur la peau couleur de pain d'épice, l'effet était intéressant. Il se contenta de toucher le bras nu et la fourrure, remarquant :

— C'est bien du luxe pour une étudiante... Tu le mettras pour moi. Allez, monte. Mais lentement.

Diane obéit. Tenant le manteau contre son ventre, elle gravit les marches.

— Stop ! dit-il derrière elle quelques instants plus tard.

Elle s'arrêta, déhanchée, à mi-étage. Sentit son haleine sur ses reins nus. Il humait son odeur, le visage à hauteur de l'affolante cambrure de sa croupe.

Elle frissonna quand il effleura la ligne des vertèbres. Il réitéra son geste, la caresse légère devenant plus insistante. Diane, le souffle court, creusa davantage les reins. Le tissu bâilla. Pardo plongea la main dans l'échancrure et lui empoigna brutalement les fesses. Diane chancela, mais réussit à ne pas tomber. Les doigts la pinçaient, se fauilaient dans sa raie moite. Le sac de cuir en tombant à terre fit un bruit métallique. La main libérée se glissa aussitôt entre ses cuisses, remonta par-devant, entraînant le tissu. Les doigts se rejoignirent dans le sillon de son ventre. Diane fléchit un genou et étouffa un cri. Pardo écartait, étirait, froissait sans ménagement les chairs délicates. Un index avide la pénétra.

— Tu es trempée. Tournaire t'a baisée ?

Elle hoqueta.

— Non...

Un autre doigt. Ils prirent leurs aises, tournant et fouillant. Elle était étroite et brûlante.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Euh... ça... juste ça...

Il ricana, assura sa prise pour aller et venir à sa guise. De son autre main, il lui palpa durement les fesses. Un doigt large et spatulé força l'orifice des reins. Diane sursauta et se cogna au mur. Sur la marche supérieure, son pied se mit à trembler.

— Il t'a fait ça aussi ?

Elle secoua la tête, le souffle rauque.

— Il n'a pas osé ! grinça Pardo en vissant son pouce. Puis aussi brusquement qu'il l'avait assaillie, il la lâcha, la poussa devant lui. Elle ne le vit pas jeter un regard triomphant en direction d'un point précis du plafond.

— Monte ! Tu vas apprendre des choses, avec moi.

En haut de l'escalier, il la guida jusqu'à l'extrémité d'un couloir, ouvrit devant elle une porte capitonnée. La pièce était plongée dans l'obscurité. À l'instant d'y pénétrer, Diane ne put réprimer un mouvement de recul.

Sa respiration était oppressée. Pardo sourit.

— Alors ? Tu as peur...

Elle se mordit la lèvre.

— Je le sens, dit-il d'une voix étrangement douce, en inclinant le visage vers sa nuque où brillait une pellicule de sueur. À ton odeur... J'ai l'habitude, tu comprends. C'est le métier ! J'en ai vu défiler, des suspects ! Personne n'est innocent. Tu as la trouille, mais tu vas entrer là... De ta propre volonté ! ajouta-t-il d'un ton de défi.

Il s'écarta, pour lui prouver qu'il ne la forçait à rien, qu'elle était encore libre de s'en aller. Le coup d'œil que Diane lui lança aurait pu l'alerter, mais

il était trop content de lui pour y prêter attention.

La jeune fille prit une profonde inspiration et entra.

Pardo l'imita, referma la porte et, malgré l'obscurité, trouva sans tâtonner les verrous. Il les fit claquer l'un après l'autre, avec une pensée amusée pour Maud.

*

* *

Sur l'écran de contrôle, le noir se prolongeait. Maud enfonça plusieurs fois une touche du moniteur, sans résultat. Elle respirait par saccades, assise au bord d'un fauteuil, une main glissée à l'intérieur de son pantalon, la paume ouverte et les doigts recourbés. Elle souffla bruyamment, ses genoux joints se desserrèrent, la tension dans son ventre se dénoua. Elle frappa une autre touche. L'image précédente revint : l'escalier principal, entre le premier et le deuxième étage. Mais il était vide, à présent. La caméra fixée au plafond ne montrait que sa courbe désertée, là où quelques minutes plus tôt se déroulait la scène qui avait excité Maud au point qu'elle s'était fait jouer en moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour la décrire.

Elle murmura à l'intention de Pardo une injure qui n'appartenait pas à son répertoire officiel, lequel s'était forgé à Paris, dans le VII^e arrondissement, entre le Quai d'Orsay et le ministère de la Défense, en des temps à présent révolus. Elle traitait alors avec des diplomates, des attachés de cabinet, des éminences, souvent grises et néanmoins hautes en couleur... Et ce commissaire véreux aujourd'hui la narguait ! Un caïd de préfecture ! Un tordu de la garde à vue prolongée...

Elle sélectionna à nouveau la caméra numéro 3. Toujours le noir complet ! Le salopard avait-il eu l'idée de... ? L'image apparut à cet instant, grandement soulageante, et pas seulement du point de vue technique de sa petite installation privée. Car Maud avait été saisie, au fil de la soirée, par un mauvais pressentiment de plus en plus envahissant. Pardo avait trop bu, trop gagné au poker, il était trop subjugué par les charmes de la nouvelle. Elle craignait qu'il aille à présent trop loin, dans le huis clos de la chambre insonorisée et aveugle du deuxième où elle le voyait à présent se préparer, avec un soin plus méticuleux encore qu'à l'ordinaire...

Le bureau dans l'angle, le fauteuil pivotant, le projecteur pour l'heure éteint, braqué sur le lit aux barreaux de cuivre. Sur le mur opposé, laqué de rouge, les anneaux scellés, la poulie et les chaînes. Dans le prolongement du lit, la table évidée équipée de courroies, dont le pied central en fonte recelait quelques ingénieux mécanismes... Ayant ôté son veston et retroussé ses manches, Pardo examinait tout d'un air concentré, sans impatience visible.

Trônant à côté de lui sur le bureau, son sac de cuir était encore fermé.

Dans la petite pièce du troisième contiguë à sa chambre, Maud était moins calme que son invité. Que faisait Diane, bon sang ? Elle n'était pas dans la pièce, que le champ de la caméra miniature couvrait dans son entier. Elle se trouvait donc dans la salle de bains, dont on voyait la porte entrouverte. Elle prenait son temps !

Maud pinça les lèvres au souvenir de la jeune Black subissant dans l'escalier l'assaut brutal du commissaire. Si elle avait été plus franche avec elle-même, elle se serait avouée que son ressentiment à l'égard de Pardo tenait avant tout à la frustration de ne pas être conviée au tête-à-tête. Conviée à y assister physiquement, à y participer activement... comme cela se produisait en des temps pas si lointains, mais eux aussi, hélas, révolus. Au lieu de quoi elle devait à présent se contenter d'une médiocre image fixe en noir et blanc, de surcroît muette. Se satisfaire d'un rôle de voyeur et en être réduite, quand elle n'y tiendrait plus, à se soulager elle-même.

Le mauvais pressentiment dégénérerait en idées noires et le recours à ses autres habitués n'était pas le bon remède. Il ne fallait pas mélanger les genres, elle avait un rôle à tenir et une image à préserver, même si l'âge commençait à l'écorner. Et puis se rabattre sur Lespy ou Castaing, ces indémodables provinciaux, endurer la vulgarité de Tournaire, ce coq de night-club, c'eût été vraiment déchoir, pour une femme qui du temps de sa splendeur avait intensément pratiqué les plus hauts personnages d'une demi-douzaine d'États. Question d'étiquette, de règles...

Pardo, c'était autre chose, un pan de sa vie au souvenir encore cuisant. Mais les règles, il s'en affranchissait de plus en plus dangereusement, et pas seulement vis-à-vis d'elle. Si les ennuis un jour prochain le rattrapaient, cela rejaillirait sur elle, forcément...

L'image avait sauté, sans que Maud, le regard dans le vague et le vague à l'âme, s'en fut rendu compte. Elle appuya rageusement sur la touche 3. Et vit Diane debout au centre de la chambre, face à Pardo, et de trois quarts dos par rapport à la caméra. Vêtue de sa fourrure dont elle tenait les pans ouverts. Nue sous sa fourrure, devina Maud avant même que, sur un geste de Pardo, elle pivote sur ses talons et prenne appui sur les barreaux du lit. Pardo vint derrière elle, releva le vêtement. Oui, elle était nue. Longues jambes de gazelle, chevilles fines cambrées par les escarpins, et cette chute de reins qui asséchait la bouche de Maud, laquelle pourtant en avait vu d'autres...

Pardo se contenta de quelques caresses, juste assez précises pour que Maud distingue la crispation des mâchoires de Diane, son raidissement quand, avec son pied, il lui fit écarter les chevilles. Pardo se tourna alors brièvement vers la caméra, qui filmait le couple de profil. Un petit sourire fat à l'objectif. Comme tout à l'heure dans l'escalier.

— Salaud ! murmura Maud entre ses dents. Je suis bien certaine que tu as verrouillé la porte et je sais que tu ne me feras pas signe de venir !

Tout à sa rancœur, elle se détourna de l'écran. Chercha un paquet de cigarettes dans les tiroirs du secrétaire voisin. En alluma une, la première depuis des semaines. Elle tira trois bouffées nerveuses avant de glisser un regard oblique vers l'écran.

Fidèle à sa manière, Pardo avait brusqué les choses. Après l'attente, l'incertitude et la menace, une mise en condition plus précise. « Manière de flic », se dit Maud, et elle fixa l'écran, plissant les yeux dans la fumée de sa cigarette.

Diane courbée à l'équerre au-dessus de la barre supérieure du lit, les mains cramponnées à la barre inférieure. Encore libres, les mains... Mais les jambes très écartées, la tension des muscles perceptible à la crispation du mollet. Pardo la prenait par-derrière, sans même la toucher de ses mains. Par-derrière mais par la voie normale, à ce stade, Maud le savait. Il se contemplait, regardant entrer et sortir sa matraque de chair dure et noueuse. « Arrestation du suspect et fouille au corps approfondie... » songea encore Maud, et elle constata dans un soupir :

— Il a quand même un bel engin...

Elle le voyait sortir de toute sa longueur et replonger lentement, cogner au fond du ventre, abandonner la place puis revenir en force...

Elle toussa, chercha un cendrier où écraser le mégot qui lui brûlait les doigts, finit par le laisser choir dans un reste de café froid.

La fourrure relevée sur les reins de Diane bougeait à peine, elle gardait le dos droit, même lorsque Pardo, lui agrippant les hanches, augmenta le rythme et la violence de ses coups de reins.

— Bonne petite, elle encaisse sans broncher..., continua Maud pour elle-même.

Sans broncher vraiment ? Il lui manquait le son pour en être certaine, mais son expérience lui disait que contrairement à ce qu'elle avait manifesté dans l'escalier, Diane gardait le contrôle d'elle-même. Maud fronça les sourcils, intriguée. La fille subissait passivement. Cramponnée au barreau, bien campée sur ses jambes de sportive. Elle l'avait pourtant vue s'affoler des caresses de Tournaire, et s'offrir un bel orgasme sous la bouche experte de Yasmine, avant de lui rendre la pareille...

Diane s'imaginait-elle qu'ainsi, elle en serait quitte plus vite ? Dans ce cas, elle se trompait. Elle allait vérifier rapidement à quel point Pardo était endurant.

— Boudiou... deux heures avant qu'il balance la purée ! C'est pas humain, je vous jure ! Et avec l'âge, c'est de pire en pire ! Ça sera bientôt aussi crevant qu'au commissariat, sa garde à vue particulière !

Ainsi Cindy résumait-elle l'épreuve, en se massant les reins, avec l'accent et dans des termes qui prouvaient sa lassitude, car elle se faisait une gloire d'avoir appris à parler comme une Parisienne un langage châtié, depuis

qu'elle fréquentait la maison de Maud et ne s'appelait plus Monique.

Diane n'allait pas s'en tirer à si bon compte, Pardo devait à cet instant le lui dire, supposa Maud. Il s'était en effet courbé sur elle de toute sa taille, pour saisir à pleine main ses cheveux frisés qu'il tirait vers l'arrière, la forçant à relever la tête. Toujours enfoncé dans son ventre, il pesait sur ses reins. Diane se tortilla, Maud imagina ses plaintes, et les promesses de Pardo de lui en arracher bientôt d'autres. Mais Diane n'était pas Cindy, elle ne jouait pas le jeu, n'entrait pas dans le scénario tordu qui faisait fantasmer le commissaire. À croire que quelque chose en elle s'était bloqué. Le fait de se retrouver seule face à lui ? Maud l'avait pourtant avertie... Elle la voyait serrer les dents, malgré les coups de boutoir et la position douloureuse. Un bref instant, elle tourna le visage et la caméra enregistra ses traits crispés, la grimace de sa bouche. Ce n'étaient pas des signes de plaisir, cette fois, traduisit Maud, trop fascinée cependant pour interpréter plus avant cette expression fugitive.

D'autant que la seconde suivante, Pardo redressa la jeune fille, sortit brusquement d'elle et la poussa devant le bureau. Le manteau de fourrure retomba, cachant la nudité de Diane. Elle le rajustait sur ses épaules d'un geste un peu tremblant quand Pardo alluma le projecteur et le braqua sur elle, puis éteignit les rampes de lumière du plafond. Sur l'écran, Maud eut du mal à le distinguer tandis qu'il allait s'asseoir dans le fauteuil, de l'autre côté du bureau. Quant à Diane, sa silhouette surexposée devint scintillante et floue. Mais Maud savait ce qui allait suivre. Le sac de cuir était posé entre eux. Pardo le montra, tendit le bras et fit jouer le fermoir. Après quoi, ce fut Diane qui s'approcha, baissa la tête et avança la main pour en sortir...

L'image se brouilla. Maud frappa si violemment la touche qu'elle sauta de la console. Le temps de la ramasser, de la remettre en place et de régler tant bien que mal la réception, elle poussa une pleine charretée de jurons. Puis elle resta bouche bée : Diane tenait le sac renversé au-dessus du bureau et en éparpillait le contenu sur toute la surface. En face d'elle, Pardo gesticulait, la menaçait de son poing. Il contourna rapidement la table, comme pour se jeter sur elle. Elle recula hors de sa portée, sans lâcher la mallette. Pardo rafla quelque chose sur le bureau et fit alors volte-face en regardant l'objectif de la caméra. Tout s'enchaîna si vite que Maud ne comprit son intention qu'avec retard. Son cerveau tournait à vide. Pardo était déjà juché sur un tabouret. Elle poussa une exclamation de dépit.

— Tu ne vas pas me faire ça !

Mais Pardo le fit : son visage en gros plan occupant tout l'écran, et arborant son expression la plus mauvaise, il occulta d'un geste l'œil indiscret de la caméra.

— Putain de salaud ! explosa Maud en fixant l'écran noir.

Puis elle se rejeta contre le dossier de son fauteuil, remâchant sa colère et sa frustration.

*

* *

— Plus de témoins ! rugit Pardo en sautant du tabouret.

Il lança le rouleau d'adhésif sur le lit et s'élança à travers la chambre, écumant, les poings serrés.

— Tu vas me le payer ! Une correction dont tu te souviendras ! Je vais t'apprendre à obéir ! J'en ai maté de plus coriaces...

À mi-chemin de l'angle de la pièce où Diane avait peureusement battu en retraite, il s'arrêta net, ébloui par la lumière du projecteur dirigé en plein sur son visage. Il leva instinctivement ses bras repliés devant ses yeux. Et ne vit pas arriver le sac de cuir lancé à la volée. Le choc à la tempe le cueillit par surprise. Il trébucha contre le bord du lit et y tomba assis. Le sac vide rebondit à ses pieds. Il porta une main à sa pommette et la ramena tachée de sang. Mais ce fut pire quand il parvint à accommoder. Il se pétrifia, incrédule, incapable de se relever ou même de proférer un son.

À deux mètres de lui, nue sous sa fourrure et le dominant de sa haute taille, Diane braquait sur sa tête le canon noir d'un petit automatique. Sa main ne tremblait pas. Ni sa voix, quand elle dit :

— Pas de témoins, commissaire, tu l'as dit ! Et maintenant, tu vas mourir...

CHAPITRE II



Boris enfilait son pantalon quand le vibreur de son portable se déclencha dans la poche de son blouson. L'horloge en bas de l'écran indiquait 8h45 et en guise de numéro de correspondant, une ligne de traits s'affichait. Comme il était de bonne humeur au saut du lit, qu'on était le samedi 24 décembre et que son agenda, pour ce week-end qui coïncidait avec Noël, était vierge, il pensa, allez savoir pourquoi, à une surprise féminine... À cette heure encore matinale, quelqu'un pensait à lui. Seul et sans obligation familiale, comme lui, quelqu'un... non, quelqu'une, évidemment. Vieille connaissance ou relation récente ? Brune ou blonde ? C'est fou ce qu'un esprit à peu près bien réveillé peut échafauder de scénarios inattendus dans le laps de temps qui sépare une sonnerie de téléphone de la prise d'appel, en l'occurrence un peu moins de cinq secondes...

— Corentin... ?

Pour une vieille connaissance, c'en était une ! Mais ni blonde ni brune, plutôt grise de poil et de teint.

— Patron ? Je vous croyais...

— Vous comptiez passer au bureau ce matin ? l'interrompit la voix rauque et pressée de Charlie Badolini.

— J'allais sortir à l'instant pour m'y rendre...

— On s'y retrouve ! Dans un quart d'heure.

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini coupa la communication d'ailleurs infestée de parasites, et le commandant de police Boris Corentin oublia aussitôt les supputations auxquelles il avait très imprudemment laissé le champ libre un instant auparavant.

Pour que Baba, comme ses hommes le surnommaient affectueusement entre eux, vienne au Quai des Orfèvres ce matin alors qu'il était en congé, et même censément parti pour une destination exotique et néanmoins mystérieuse – Boris aurait parié pour la Corse, mais personne au Quai n'aurait eu l'idée d'engager des paris sur les petits secrets de monsieur le divisionnaire... il fallait évidemment qu'il y eût urgence et, pour tout dire, grosse anguille sous roche.

Le temps de rallier la Seine sous un ciel bas si gris qu'il faisait douter que le jour ait eu le courage de se lever, Boris se livra à de nouvelles supputations, toutes aussi vaines que les précédentes, mais dans un registre différent – viols en série chez le Père Noël ? Affaire d'État ?

Trois minutes avant neuf heures, il franchit le porche du 36 quai des Orfèvres, siège de la police, judiciaire parisienne. Un calme inhabituel régnait dans la cour, et à l'étage de la prestigieuse Brigade mondaine le silence était déconcertant. La ruche était assoupie. De nombreux enquêteurs chargés de famille avaient pris leur week-end, laissant le soin aux célibataires comme Boris d'expédier les affaires courantes.

Il poussait la porte du bureau des Affaires recommandées, section reine de la Brigade, lorsque la silhouette massive de son supérieur, en pardessus et chapeau, surgit sur ses talons.

— Ah, Corentin, dit Badolini, quelque peu essoufflé, venez me rejoindre dans cinq minutes, le temps que je vérifie deux ou trois choses...

Sans attendre de réponse, il s'éloigna à grandes enjambées vers l'extrémité du couloir. Boris pénétra dans son bureau désert. La table de travail de son équipier, le capitaine Aimé Brichot, était vide. Mémé avait posé une semaine de congé et il n'était pas homme à laisser désordre ou dossiers en souffrance derrière lui.

Boris releva son courrier et consulta ses mails avant de prendre la direction du saint des saints directorial. Debout derrière son vaste bureau Empire, Badolini était au téléphone. Il écoutait bien plus qu'il ne parlait, hochant régulièrement la tête. À côté de lui, l'imprimante crachait du texte. Quand elle s'arrêta, il prit les deux feuillets et commença à les parcourir, tout en faisant signe à Boris de s'asseoir et en marmonnant à l'intention de son interlocuteur de laconiques approbations. Il en oubliait de tirer sur la cigarette à demi consumée plantée au coin de ses lèvres. Juste avant qu'elle ne lui brûle les lèvres, il tendit les deux feuillets à Boris, avec une mimique l'invitant à les lire. Puis il jeta le mégot dans un cendrier, prit congé de son interlocuteur en lui promettant de faire au mieux, et poussa un soupir.

Installé dans un des deux fauteuils Empire réservés aux visiteurs, Boris avait eu le temps de remarquer que le texte qu'il avait sous les yeux ne comportait aucune adresse ni mention d'expéditeur, aucune date ni signature. Il regarda Baba. Si la Maison tournait au ralenti, son chef était en surtension, ce matin. Ayant allumé une autre cigarette d'un paquet tout neuf, il s'assit et dit de sa voix éraillée par l'abus de tabac :

— Vous le lirez plus tard. Je vous explique les grandes lignes...

Il consulta sa montre.

— Mon avion part à midi. Le vôtre aussi.

Boris crut avoir mal compris. De la surtension au pétage de plomb, il y a parfois un très court circuit. Il dit avec conviction :

— Vous êtes en vacances, patron...

Les lourdes paupières se relevèrent.

— Mais pas vous, Corentin. Vous êtes sur le pont, disponible. Pas surchargé de travail, prêt à vous envoler...

— Vous voulez m'emmener avec vous ?

— ... pour être à pied d'œuvre à Toulouse en début d'après-midi, enchaîna Badolini, ignorant la question. Je vous résume...

Il s'accouda sur le bureau, ses larges épaules en avant, et commença :

— Un collègue et vieil ami m'a téléphoné à sept heures et demie ce matin. Appelons-le Pierre. Il tient beaucoup à la discrétion, il occupe un poste important dans un service de l'État qui a lui-même un grand souci de discrétion... Pierre venait de recevoir un coup de fil de Toulouse, d'une femme, Maud...

Baba désigna du bout de sa cigarette les feuillets à l'encre encore fraîche. Boris repéra un des noms imprimés en gras et en majuscules.

— Maud Fabiani ?

— C'est ça, une ancienne relation professionnelle, vous comprendrez le genre de services qu'elle a rendus en lisant son pedigree... Maud Fabiani était affolée, un commissaire divisionnaire de ses amis a été assassiné cette nuit chez elle, dans des circonstances assez particulières. Pardo, Henri Pardo... Il a fait une partie de sa carrière ici à Paris, à la Crime, puis à la DST... C'est là que... bref... peut-être que sa mort n'a aucun rapport avec ses activités, récentes ou passées, mais peut-être que ce n'est pas le cas. Il y a un ou deux détails là-dedans qui font craindre à Pierre un coup tordu. Vous voyez le tableau ?

— En pointillés, répondit Boris. Cette... Maud Fabiani, elle n'a pas appelé la police ?

— Si. Elle était désemparée et hésitait, mais il y avait des témoins... Pierre lui a fermement conseillé de prévenir la police et de ne rien faire qui risque d'embrouiller les choses. À cette heure, ils doivent être sur place et

commencent l'enquête. C'est la Sûreté urbaine qui s'en charge.

— Capitaine Camas ? demanda Boris en voyant un autre nom ressortir à la fin du texte.

Badolini acquiesça.

— Qu'est-ce que je suis censé faire en débarquant là-bas ? demanda Boris, réalisant qu'il allait effectivement prendre l'avion avant longtemps.

— Éviter tout dérapage, répondit Baba après un silence.

— Qu'est-ce que ça signifie, en l'occurrence ? Si la Sûreté urbaine est déjà au travail...

— Il ne s'agit pas de doubler les enquêteurs locaux, mais de collaborer avec eux, précisa vivement Baba. Mon ami Pierre connaît le procureur et l'a joint. Il a balisé le terrain pour que vous atterrissiez en douceur. Avant qu'une information judiciaire soit ouverte et que le SRPJ[1] soit saisi, comme il est probable, on a un délai de quelques jours pour vérifier les hypothèses, verrouiller les pistes et empêcher que des fuites se produisent.

— « On » veut être rassuré.

Imperméable à l'ironie, Badolini opina d'un signe de tête. Et comme « Pierre » avait dû insister, il enfonça le clou :

— Si c'est une affaire privée, les choses suivront normalement leur cours, sans tapage de préférence, mais s'il y a le moindre indice qu'il puisse, s'agir d'une affaire euh... sensible, on veut le savoir rapidement. Voilà le programme...

« On » craint un meurtre politique et « on » n'a pas vraiment confiance dans les services de police sur place, traduisit *in petto* Boris, se rappelant que Toulouse avait été le théâtre, quelques années plus tôt, d'affaires retentissantes et nauséabondes mêlant police, justice, personnalités et médias. Avec un sourire, il se contenta de reprendre l'expression de son chef : éviter tout dérapage.

Ç'aurait pu être la devise des Affaires recommandées, lorsque, sous les affaires criminelles qui étaient le quotidien, pointaient l'État, ses services secrets et ses serviteurs zélés...

Charlie Badolini se pencha un peu plus en avant et de son air le plus matois, en forçant sur son accent corse, conclut avec emphase :

— Appréciez l'honneur qu'on nous fait de s'en remettre à nous, Corentin !

— « Nous » y sommes sensibles, patron...

Celui-ci consulta à nouveau sa montre et se leva.

— On vous a dégotté une place sur le vol de 11h50. À retirer au comptoir d'Air France, Orly Sud. Une chance, non ? La veille de Noël...

Il enfila son manteau. Tendit à Boris un bristol et ajouta :

— Je serai de retour jeudi. D'ici là, en cas de besoin impérieux, joignez ce numéro.

C'était celui d'un portable, sans autre indication. S'abstenant de poser des questions inutiles, Boris l'empocha.

— Bon voyage, patron...

Orly, c'était peut-être de là-bas que partait l'avion de Baba, non ? S'il le faisait profiter de sa voiture et de son chauffeur, ils pourraient effectuer le trajet ensemble... Il déchantait. Badolini, manifestement soulagé d'avoir fait son devoir, s'esquivait déjà.

— À vous aussi, Corentin. Passez un bon Noël. Je parie qu'il fait beau, à Toulouse !

*

* *

À 11h40, au moment d'embarquer parmi les derniers passagers dans l'Airbus à destination de Toulouse, Boris appela le capitaine Brichot de son portable.

— Bonjour Mémé, la vie est belle ?

— Pas sûr, je rentre des courses au supermarché, soupira son équipier. Un vrai marathon. Ça devait être plus tranquille au bureau.

— Si on veut... J'ai dû courir moi aussi. Je suis à Orly...

— Tu aurais pu passer dire bonjour ! plaisanta Mémé, qui habitait au Kremlin-Bicêtre, en banlieue sud.

— Je pars à Toulouse à l'instant. Je suis désolé, mais je ne pourrai pas venir dîner demain comme convenu.

Silence sur la ligne, puis :

— Les jumelles vont être déçues. Sans parler de Jeannette, elle se faisait une joie de te faire goûter son...

— Excuse-moi auprès de ta femme, Mémé, ce n'est que partie remise. Et dis bien à Rose et Colette qu'elles auront leur cadeau dès mon retour.

— Prévu quand ? demanda Brichot d'un ton un peu pincé.

— Dans quelques jours, c'est le boulot qui décidera, répondit Boris.

— Le boulot ?

— C'est lui qui m'envoie à Toulouse, qu'est-ce que tu imagines ? Baba est sorti de sa villégiature aux aurores pour me confier une mission de démineur assortie d'un billet d'avion.

— Une mission en solo..., fit Mémé en écho, avec cette fois de la curiosité dans la voix.

Une hôtesse faisait signe à Boris : on n'attendait plus que lui. Il fit entendre le bruit des réacteurs à Brichot et cria :

— Je te raconterai l'année prochaine ! Joyeux Noël à toute la famille, Mémé !

Puis il coupa son portable et alla s'asseoir dans le dernier siège encore libre, environné d'une ribambelle d'enfants.

Malgré l'ambiance de colonie de vacances, il réussit durant le vol à lire le mail de deux pages serrées concocté en un temps record par le mystérieux ami Pierre de Baba. L'allusion à la DST ne lui avait bien sûr pas échappé, et cela cadrerait bien avec les personnages dont il était question. Déminer cadrerait bien aussi avec ce qu'on espérait de lui, d'ailleurs.

Maud Fabiani était née à Nice en 1957. Elle avait épousé à vingt ans le fils d'un riche industriel grec et divorcé trois ans plus tard, nantie d'une coquette compensation financière. Elle était alors la maîtresse d'un attaché d'ambassade français en poste à Athènes, qu'elle avait suivi aux Etats-Unis. À Washington puis à New York, dans les couloirs de l'ONU, elle avait en quelques années tissé un réseau de relations qui l'avaient fait remarquer. Lorsqu'elle avait, à la fin des années 1980, quitté son diplomate pour un attaché militaire en poste à Djibouti, sa vie sexuelle passablement débridée était vite apparue potentiellement dangereuse. Les charmantes frasques de la côte Est devenaient sur les bords stratégiques de la mer Rouge des perversités à hauts risques. Une liaison tapageuse avec un homme d'affaires africain, à la périphérie d'une sombre affaire de trafic d'armes, lui avait valu d'être rapatriée bon gré mal gré. C'est à cette époque – 1994 –, que le commissaire Henri Pardo, de la DST, lui avait offert l'occasion de se racheter, et d'entamer une nouvelle carrière. Luxueusement installée dans le VIP arrondissement de Paris, Maud Fabiani avait fait fructifier son épais carnet d'adresses, au bénéfice des intérêts français, diplomatiques, militaires ou industriels. Elle n'avait apparemment pas eu à se plaindre des retombées. Les jeunes filles bien sous tous rapports qu'elle « chaperonnait » non plus. Elles voyaient du pays, devenaient polyglottes, spécialistes de géopolitique et ardentes propagandistes du rayonnement de la France... C'était mieux qu'à Sciences-Po !

Après avoir frôlé le déshonneur et la prison à Djibouti, Maud Fabiani avait ainsi connu près du Champ-de-Mars, sous la houlette avisée d'Henri Pardo, une heure de gloire qui avait duré sept années.

Sur les circonstances qui avaient provoqué, fin 2001, son départ pour Toulouse, la note laissait Boris sur sa faim. Il avait beau lire entre les lignes et solliciter sa mémoire, il manquait quelques pièces au puzzle. L'ami Pierre se contentait d'indiquer que Pardo, muté en août 2001 à la direction des polices urbaines, avait demandé à retourner dans le Sud-Ouest – il était né à Montauban en 1947 –, dans une direction départementale, et que Maud l'avait rejoint à Toulouse. Elle avait vendu la plupart de ses biens à Paris, congédié ses « assistantes » et en quelque sorte prit sa retraite sur les bords de la

Garonne. À quarante-quatre ans, cela semblait à Boris un peu prématuré. D'ailleurs, la dernière phrase concernant Maud Fabiani entretenait le doute. À son adresse du quai de Tounis, lisait-on, Maud organisait depuis 2003 des soirées privées qui étaient devenues très courues par des « figures locales ». L'expression laissait penser que Maud Fabiani, tout en continuant à pratiquer le genre de commerce pour lequel elle était manifestement douée, avait simplement changé de clientèle.

La fin du texte était consacrée à la victime, le commissaire Pardo. Après un début de carrière en province, il avait intégré la Crime à quarante ans, mais n'y était pas resté longtemps. Dès 1991, il avait rejoint la DST. La note mentionnait la mort brutale de son épouse cette année-là, comme s'il fallait y voir un rapport... Et quant aux raisons qui avaient, dix ans plus tard, motivé sa mutation, elle était tout aussi allusive : « entorses aux règles de bonne conduite »... Dans le langage codé qu'affectionnaient les Services, cela devait signifier que Pardo avait sérieusement dérapé. Sur le plan privé ou professionnel ? Sur le terrain de la moralité ou du patriotisme ? La langue de bois de l'ami Pierre laissait le champ libre à l'imagination. Néanmoins, elle s'aventurait à évoquer un fait précis, pour justifier que le meurtre de Pardo cause un certain émoi dans les hautes sphères de la DST : en septembre 2005, le commissaire avait *peut-être* été victime d'une tentative criminelle. Sur une route de montagne des Pyrénées-Orientales – Pardo possédait sur les pentes du Canigou une maison de vacances héritée de sa femme –, il avait réchappé par miracle à un accident de la circulation causé par un chauffard qui n'avait jamais été identifié ni retrouvé. Quoique lui-même ait paru croire à un accident, « on » soupçonnait manifestement autre chose, à présent que Pardo avait été assassiné.

Et voilà pourquoi Boris survolait la France profonde pour aller s'assurer auprès d'un certain capitaine Camas, de la Sûreté urbaine toulousaine, que la situation était « sous contrôle »...

L'Airbus atterrit à Toulouse-Blagnac à 13 heures et, conformément au pronostic de Badolini, il faisait beau, ciel dégagé et température douce. Comme les prévisions de Baba se limitaient à la météo, Boris, pour la marche à suivre, devait se débrouiller. Personne ne l'attendait dans le hall de l'aérogare. Se faire conduire à l'adresse de Maud Fabiani, en espérant que les enquêteurs s'y trouvaient encore, ou au commissariat central ? Il prit un taxi et questionna le chauffeur. Lequel était le plus proche, du commissariat ou du quai de Tounis ?

— Le commissariat, répondit le bonhomme, rectifiant d'un air malicieux : Il s'appelle l'Hôtel de Police, c'est écrit dessus en gros. Ça vous coûtera beaucoup moins cher, vu la circulation qu'il y a dans le centre...

Un quart d'heure plus tard, il déposait Boris devant une sorte de bunker de brique planté sur un boulevard qui longeait le canal du Midi. La « Ville rose » avait vu grand, massif, et la brique était rouge.

— Commandant Corentin, police judiciaire de Paris, se présenta Boris en montrant sa carte à un agent préposé à l'accueil. Je voudrais voir le capitaine Camas, de la Sûreté urbaine, s'il vous plaît. S'il est là, bien sûr...

L'agent acquiesça, lui indiqua l'étage et le numéro d'un bureau. Ajoutant d'un air entendu :

— Sûr qu'elle y est, et même plutôt occupée.

— Oh... je m'en doute, répondit Boris du même ton, cachant sa surprise d'apprendre que le capitaine était *une* capitaine.

— Sale affaire, commenta l'autre en opinant.

Les bureaux de la Sûreté urbaine étaient disposés de part et d'autre d'un long couloir où régnait une certaine agitation. Agents en tenue et enquêteurs en civil se croisaient et par les portes ouvertes, on entendait des voix énervées. Le meurtre d'Henri Pardo était évidemment la cause de ce remue-ménage.

La porte qui s'ornait d'une plaque au nom du capitaine Valérie Camas était seulement entrouverte, et la voix qui provenait du bureau n'était pas énervée, mais sèche et précise, quoique féminine.

— Je me fous que Castaing ait la gueule de bois ou soit malade ! disait-elle. Vous me le ramenez ! Je les veux tous ici, comme les filles !

Le combiné raccroché violemment couvrit le bruit du coup frappé à la porte par Boris. Il recommença, tout en poussant le battant.

— C'est ouvert !

Il entra, en même temps que retentissait une sonnerie de portable. Debout face à la baie vitrée et lui tournant le dos, une femme légèrement déhanchée, téléphone à l'oreille, disait de la même voix mais un ton plus bas :

— Écoute, je n'ai pas une minute à moi, désolée... Je te rappellerai plus tard. Promis... mais c'est moi qui t'appelle ! Ciao !

Des cheveux bruns mi-longs, une silhouette mince vêtue d'un jean noir et d'une veste gris perle en cuir souple...

Tout en refermant son portable avec une grimace de contrariété, la femme se retourna, lançant avec impatience :

— Alors, Malvaux, vous les avez trouvés ?

Elle découvrit Boris, dont le sourire s'élargit.

— Oh, excusez-moi, dit-elle avec un mélange de surprise et de gêne, je croyais...

— Désolé, dit-il, je ne suis pas Malvaux. Ni malvenu, j'espère...

Elle sourit, mais seulement le temps qu'il se présente. Ses traits se crispèrent et la charmante fossette qui adoucissait son expression énergique disparut.

— BRP[2], et vous venez exprès de Paris ? On m'a prévenue. Le procureur en personne. Un coup de fil à dix heures du matin, un samedi ! J'ai

cru rêver !

Elle ne se souciait pas d'être aimable, ne lui tendit pas la main et ne se priva pas de le détailler des pieds à la tête avec méfiance. Mais quand, au terme de l'examen, elle croisa son regard, il lut dans ses yeux autre chose que du défi : de la curiosité. Ils se jaugèrent quelques instants. Elle était de taille moyenne, âgée d'une trentaine d'années, plutôt bien faite pour ce qu'il devinait, assez coquette pour arborer des boucles d'oreilles et un léger maquillage. Croisée n'importe où ailleurs, il aurait trouvé attirants son regard vif et ses traits mobiles, sa bouche pulpeuse. Mais elle était flic, gradée et responsable d'une enquête. Surtout, elle était chez elle, il était l'intrus débarqué de la capitale... Boris n'était pas sûr de l'amadouer au premier coup d'œil. Pourtant, elle finit par reconnaître, avec un demi-sourire :

— Bon, je m'attendais à pire...

Puis elle alla fermer la porte, l'invita à prendre un siège, s'assit derrière son bureau encombré de dossiers et poursuivit :

— Puisqu'il paraît qu'on doit travailler ensemble, commandant, et comme le travail s'annonce ardu, essayons d'être efficaces.

— C'est votre enquête, répondit-il. Je suis là pour vous aider autant que possible, pas pour vous marcher sur les pieds. Et pour commencer, appelez-moi Boris.

Elle restait sur la défensive, mais cette entrée en matière la rassurait. Comme elle hésitait, il essaya de lui faciliter la tâche.

— Le commissaire divisionnaire Pardo travaillait ici, avec vous ? demanda-t-il.

— Pour être franche, je vous dirai qu'il avait son bureau ici, mais qu'on ne l'y voyait guère. Il était proche de la retraite...

— La nouvelle a dû causer un choc dans votre service.

— Nous l'avons apprise par un coup de fil à huit heures ce matin, dit-elle après un silence. Une femme, Maud Fabiani, une amie de Pardo, a appelé pour nous avertir qu'elle l'avait trouvé mort chez elle, où il avait passé la soirée et la nuit...

Boris attendit la suite. Du même ton détaché et objectif, la jeune femme continua :

— Mon adjoint Malvaux a reçu l'appel et m'a prévenue sur mon portable. J'étais en route pour venir ici, je me suis rendue quai de Tounis chez M^{me} Fabiani. J'étais la première sur les lieux... À huit heures et demie. M^{me} Fabiani était seule à son domicile. Elle m'a emmenée dans une chambre au deuxième étage. Pardo était...

Elle s'interrompit, ouvrit devant elle une chemise cartonnée dont elle tendit le contenu à Boris. Une douzaine de photos.

— Vous comprendrez mieux, reprit-elle. J'avais dans mon sac un appareil

photo numérique. L'Identité judiciaire a filmé ensuite la scène de crime avec un caméscope. On aura le film sous peu.

Boris regarda les clichés. La qualité du tirage était moyenne mais suffisante pour se faire une idée. Pardo était étendu sur le dos sur un lit double à barreaux, bras et jambes écartés. Ses poignets et ses chevilles étaient menottés aux montants. Il portait une combinaison intégrale noire, brillante, dont deux découpes laissaient voir son visage et son bas-ventre. Son sexe et ses testicules étaient tirés hors de l'ouverture ovale du bas, comprimés par les bords renforcés. Quoique flasque, la verge semblait énorme, comparée à la silhouette maigre. La combinaison moulante étirait vers l'arrière le front et le haut du crâne. Le visage crispé, aux yeux révulsés vers le plafond, paraissait démesurément allongé. Deux bandes d'adhésif clair barraient la bouche, qu'on devinait grande ouverte, et obstruaient les narines.

Boris leva la tête. Valérie Camas l'observait. Il l'entendit déglutir dans le silence de la pièce. Deux photos montraient un pistolet automatique de petit calibre posé sur le sol au pied du lit.

— Il n'y a pas de trace de blessure par balle sur le corps, remarqua-t-il.

— L'arme n'a pas servi.

— Il est mort par asphyxie ?

Elle hocha la tête. Ajouta :

— Le cœur a peut-être lâché. L'autopsie le dira, mais pas avant lundi.

Les autres clichés montraient un sac de cuir renversé sur le côté du lit, divers objets éparpillés sur un bureau. Boris distingua plusieurs godemichés dont un double, des pinces, le tout de différentes tailles et formes. Un vrai attirail sadomasochiste. Et encore, pour compléter le décor de la pièce, un projecteur, une table évidée, des courroies et des chaînes. Enfin, dans un angle de la chambre, un tabouret était renversé et, au-dessus, une bande de papier pendait du plafond.

— La chambre est équipée d'une caméra, expliqua la jeune femme. L'objectif a été occulté avec le même adhésif qui a servi à bâillonner la victime. Malvaux est resté là-bas pour chercher les enregistrements. Il y a plusieurs caméras dans la maison, mais M^{me} Fabiani a refusé de nous dire où étaient les bandes. Elle les a peut-être détruites, mais j'ai l'intuition que non. J'ai eu du mal à en tirer quelque chose...

— Que vous a-t-elle dit ?

— D'abord pratiquement rien, à croire qu'elle ignorait tout de ce qui s'est passé chez elle. Elle me l'a joué au sentiment ! Prostrée et muette, en état de choc...

— Mais vous n'avez pas été dupe.

— Pas longtemps, assura sèchement Valérie Camas. Elle jouait la comédie pour gagner du temps. On l'a ramenée ici et elle a fini par se montrer

un peu plus coopérative.

À en juger par son expression, le capitaine Camas ne devait pas être commode, dans un tête-à-tête avec un suspect.

— Qu'est-ce qu'elle vous a raconté ? demanda-t-il.

— Pas toute la vérité, mais au moins une partie. Elle organise chez elle des soirées très prisées en ville, dans certains milieux. C'était le cas cette nuit. Poker. Ils étaient quatre en comptant Pardo. Des parties qui peuvent durer longtemps...

— Avec des distractions de choix, compléta Boris en montrant les photos.

— En effet. Il y avait quatre filles, en plus des alcools et des petits-fours. Ils se sont distraits avec elles, comme vous dites, et Pardo est monté dans cette chambre avec une des filles, vers trois ou quatre heures du matin.

— Pour une séance un peu spéciale qui a mal tourné...

La jeune femme soutint son regard sans ciller.

Du menton, il désigna la photo où on voyait Pardo, en combinaison de latex, entravé sur le lit.

— Quatre paires de menottes, rien que ça. C'était son genre ?

— Il s'en servait plus souvent dans ces circonstances-là que pour interpellier des délinquants, rétorqua-t-elle d'un ton cinglant.

— Je voulais dire, son genre d'être attaché, ou bien...

— Plutôt le contraire, à mon avis, mais je ne connaissais pas ses goûts en la matière.

Visiblement, elle ne les partageait pas non plus, et c'était une litote.

— Cela vous choque ?

Elle se récria avec une véhémence qui parut outrée à Boris.

— Chacun ses trucs, ce n'est pas cela qui me choque, mais qu'un fonctionnaire de police comme Pardo fréquente ce genre de personnes, un type aussi louche que Tournaire, dans des parties de poker qui brassent des sommes importantes, du moins quand on les compare avec nos salaires... Et des filles qu'on paie. Cela me choque, oui.

Son indignation n'était pas feinte. Elle avait des principes, et guère d'indulgence pour les pratiques de Pardo.

— M^{me} Fabiani vous a communiqué les identités de tout ce beau monde ?

— Oui, elle a fini par les lâcher. Et leurs coordonnées, on les a. On pourra bientôt les interroger...

— Peut-être pas la fille qui est montée avec Pardo...

— Je ne vous le fais pas dire ! Tout la désigne comme suspecte... et c'est évidemment la seule dont l'adresse soit douteuse, en plus de l'identité ! Parfaitement inconnue au bataillon !

— C'est elle, j'imagine, qui aurait dû se retrouver dans cette... position, commenta Boris en observant la photo. Elle a inversé les rôles, avec une détermination qui a été fatale à Pardo. Pour un travail ardu, je trouve que les choses se présentent assez simplement.

Il plaisantait, mais elle répliqua vivement :

— Vous avez déjà les réponses à toutes les questions, peut-être ? Pourquoi, comment ?... Sa véritable identité et où la trouver ?

— Non, je ne suis pas devin. J'ai même plutôt l'impression que les choses sont un peu trop claires pour être limpides, si on peut dire.

On frappa à cet instant à la porte et Valérie Camas retint ce qu'elle allait dire. Elle cria d'entrer, de son ton le plus autoritaire. L'homme qui pénétra en coup de vent s'écria avant de voir Boris :

— Je les ai, capitaine !

La jeune femme doucha son enthousiasme d'un coup d'œil et fit les présentations.

— Lieutenant Malvaux, commandant Boris Corentin, venu de Paris pour nous prêter main-forte.

Malvaux se figea dans une sorte de garde-à-vous respectueux. Il était jeune, athlétique, très brun, le sourire avantageux. Très sensible au charme de sa chef, jugea instantanément Boris. Elle devait lui en faire baver...

— Alors ? demanda-t-elle.

— J'ai trouvé les bandes de vidéosurveillance de la villa, elle les avait planquées, répondit-il.

— Eh bien, on va les visionner ensemble, avant de reprendre notre conversation avec M^{me} Fabiani. Vous venez, Boris ?

— Volontiers, capitaine.

— Vous pouvez m'appeler Valérie.

CHAPITRE III



La caméra installée au-dessus de la porte d'entrée de l'hôtel particulier de Maud Fabiani avait enregistré, entre 17h20 et 18h10, les arrivées successives de quatre hommes. Dans la pénombre de la petite salle où ils étaient assis, face à l'écran d'un téléviseur, Valérie Camas les avait nommés à tour de rôle. Roland Castaing, promoteur immobilier, un gros homme à la mine joviale. Jean Lespy, commerçant, qui prenait soin de baisser la tête au moment de pousser la porte. Fabrice Tournaire, la quarantaine, l'allure arrogante, qui adressait au contraire un clin d'œil à la caméra.

— Celui-là possède plusieurs bars à hôtesses et boîtes de nuit, précisa la jeune femme sans dissimuler l'antipathie que lui inspirait le personnage. Suspect de trafic de drogue... Il a un casier.

Elle tenait à la main un bloc où elle prenait des notes. Assis à sa droite, Boris demanda, en y jetant un coup d'œil :

— Vous les reconnaissez ?

— Bien sûr, on a des fiches sur eux, et un dossier épais sur Tournaire. Des gens honorablement connus, selon la formule consacrée.

Placé de l'autre côté, mais séparé d'elle par un siège vide où elle avait posé une chemise cartonnée, le lieutenant Malvaux ajouta :

— Ce sont des habitués chez Fabiani. Lespy, je l'ai même vu plusieurs fois ici, avec Pardo. Il peut bien baisser la tête !...

À 18h10, trente-cinq minutes après Tournaire, Henri Pardo entra à son tour. Il portait une mallette en cuir que Boris reconnut sans peine : c'était celle qu'on voyait sur les photos de la scène de crime. Pardo était maigre, il avait le visage anguleux, des sourcils gris fournis et l'air pressé. L'enregistrement cessait cinq minutes plus tard. C'était tout pour cette caméra.

— Les filles étaient sur place avant qu'ils arrivent ? reprit Boris.

— Je pense que oui, M^{me} Fabiani nous le confirmera peut-être, dit Valérie Camas.

Malvaux actionna la télécommande et sur l'écran apparut un escalier vide. Il le demeura plusieurs minutes. L'heure qui s'affichait sur la bande indiquait 3h40. Un couple apparut sur les marches, filmé en plongée.

— C'est elle, souffla Valérie Camas en se penchant en avant. Diane Perrin...

Boris ressentit un petit choc à l'épigastre. Leur suspect était une grande Black à la silhouette renversante, qui gravissait l'escalier avec grâce, les yeux baissés, tenant contre elle un manteau de fourrure. Derrière elle, Pardo avait le regard fixe et semblait retenir sa respiration. Puis la fille s'arrêta, il vint dans son dos et la caressa. Boris se pencha lui aussi en avant, et Malvaux toussota. La scène ne durait pas longtemps, l'image n'était pas de grande qualité, mais l'érotisme qui s'en dégageait n'en était que plus saisissant. Surtout à l'instant où Diane, acculée dans l'angle du mur, flageolant sur ses jambes, se mit à trembler. Pardo avait laissé choir son sac, on devinait ses deux mains qui s'activaient sur le ventre et les reins nus. Son expression était celle d'un prédateur qui a coïncé sa proie et ne la lâchera plus...

Lorsqu'il poussa Diane vers le sommet de l'escalier et que la robe particulièrement indécente retomba sur la croupe sombre, le genou de Valérie Camas heurta la cuisse de Boris, s'écarta, puis revint le frôler. La bouche entrouverte et les traits immobiles, la jeune femme sursauta quand il demanda à Malvaux :

— Vous pouvez revenir en arrière, s'il vous plaît, lieutenant ? Pour un arrêt sur image...

Malvaux obéit machinalement.

— C'est là, fit Boris en scrutant l'écran. Repartez...

À nouveau, Diane se cognait au mur, fléchissait une jambe. Pardo se pressait contre elle.

— Stop !

L'image se figea. Un bref instant, Diane tournait son visage vers l'arrière. À côté de Boris, Valérie Camas avait compris. Elle expira lentement l'air qu'elle retenait dans ses poumons et dit d'une voix assourdie :

— On ne voit que la moitié de son visage...

Elle avait raison. Comme avant que Pardo l'assaille, comme après

lorsqu'elle achevait de gravir les marches, Diane ne levait jamais la tête. Et ses cheveux bouclés masquaient ses traits. Sur l'image fixe, on ne distinguait guère que sa bouche, lèvres ouvertes retroussées, et la contraction du cou, de la mâchoire.

— Voyons la suite, fit Valérie Camas, et son genou s'écarta franchement de la jambe de Boris.

La suite, c'était ce qui s'était passé à quatre heures du matin dans la chambre avant qu'elle ne devienne une scène de crime. L'apparition somptueuse de la Black uniquement vêtue de sa fourrure claire, puis la brutalité calculée de Pardo pour la posséder. Diane se cramponnait aux barreaux du lit et subissait, il s'énervait. La violence de son attitude était perceptible. Valérie Camas murmura entre ses dents :

— C'était vraiment une belle ordure !

Boris lui jeta un coup d'œil. Elle demanda à Malvaux de revenir à nouveau en arrière, de stopper la bande sur une image où Diane tournait brièvement le visage dans l'axe de la caméra. Elle grimaçait.

— Celle-là est plus utilisable, mais à peine, remarqua Boris. À croire qu'elle connaît l'existence des caméras et leur emplacement...

— C'était la première fois qu'elle venait chez M^{me} Fabiani, fit la jeune policière.

— Vous ne trouvez pas son expression bizarre ?

— Elle devrait prendre son pied, à votre avis ?

— Dans l'escalier, pourtant..., commença Malvaux, avant de s'interrompre, gêné.

— Elle ne grimace pas de plaisir, c'est sûr, dit Boris. Mais elle a surtout l'air de... de calculer.

Valérie Camas ne dit rien. Malvaux risqua :

— Comme une actrice de porno qui fait semblant...

— Ou une meurtrière qui attend son heure, enchaîna Boris, sans que sa voisine proteste.

La fin de la bande, à partir de l'instant où Pardo allumait le projecteur, les laissa encore plus frustrés. Des ombres scintillantes s'agitaient sur l'écran. Pardo surtout, lorsque Diane retournait le sac de cuir sur le bureau. Pardo grimaçant de rage grimant sur un tabouret pour masquer l'objectif...

— Merde alors ! s'écria Valérie Camas. C'est lui qui l'a fait !

Fin de la bande. Sourcils froncés, Boris demanda à Malvaux de la repasser deux autres fois, au moment où Diane retournait le sac.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? le questionna Valérie Camas. Elle n'est pas du tout identifiable.

— L'arme, répondit-il. Le petit pistolet automatique. On ne l'aperçoit

nulle part.

Malvaux avait éteint l'écran et rallumait la lumière. Il dit en écho :

— C'est vrai ! Il sort d'où, le flingue qu'on a trouvé près du lit ?

Tous les trois se regardèrent, perplexes. Valérie Camas s'était ressaisie et avait retrouvé ses réflexes professionnels.

— On peut tirer de ça deux ou trois photos de cette Diane Perrin, mais quant à espérer en obtenir quelque chose... Il y a des empreintes, quand même...

— C'est beaucoup pour quelqu'un qui a agi avec un tel sang-froid, remarqua Boris.

— Que voulez-vous dire ?

Il réfléchit quelques instants avant de leur demander, en les observant l'un et l'autre :

— Au moment où Pardo occulte la caméra, qu'est-ce qui est censé se passer ?

Malvaux fut le plus prompt à réagir.

— Il va dérouiller la nana !

Il rougit en jetant un regard oblique à Valérie Camas.

— Exactement, acquiesça Boris. C'est pour cela qu'il ne veut pas être filmé. C'est la fille, Diane, qu'on s'attendrait à retrouver enchaînée sur le lit, morte après que la séance sadomaso ait mal tourné. Vu l'état d'excitation et la colère de Pardo, c'est plausible... Or, c'est lui la victime, n'est-ce pas ?

— Et alors ? lança abruptement Valérie Camas.

— Alors, ça soulève beaucoup de questions à propos de l'attitude de la fille. Elle a pris des risques énormes et laissé beaucoup de traces. Un mélange de sang-froid et d'amateurisme.

La jeune femme y réfléchit un moment.

— Vous ne croyez pas que ce soit elle ? intervint Malvaux.

— C'est le plus probable.

Elle avait le pistolet dans son manteau, elle a braqué Pardo...

— Il s'en serait aperçu, à plusieurs reprises il touche et relève la fourrure.

— Le pistolet était plutôt dans le sac de Pardo, suggéra Valérie Camas.

— On ne le voit pas sur la table, objecta Boris. C'est un petit calibre, je doute qu'il appartienne à Pardo. Et la fille l'a oublié...

— Quelle importance ?

Boris la fixa en souriant.

— La différence entre un homicide involontaire, un meurtre et un assassinat !

Aucun des trois ne croyait que la mort du commissaire fut accidentelle.

Encore fallait-il reconstituer le scénario du crime. Valérie Camas se leva d'un air décidé.

— Il est temps que M^{me} Fabiani nous en dise un peu plus long sur cette fille et la façon dont elle a pu s'en aller sans que personne la remarque...

Boris approuva, mais autre chose le chiffonnait.

— Il n'y a pas d'autres caméras dans la maison ?

— Deux autres au premier, répondit Malvaux, dans la pièce où on joue au poker et dans une chambre, mais elles ne fonctionnaient pas.

— Défaillance technique ?

— Non, commandant. Elles n'étaient pas branchées.

— Étrange... M^{me} Fabiani a pu trafiquer les bandes qu'on vient de voir ?

— Elle n'en a pas eu le temps, à mon avis.

— Disons, choisir de ne garder que ce qui concerne Pardo et Diane, et effacer le reste ? insista Boris.

— Ça m'étonnerait, répondit le lieutenant.

— N'empêche que je suis certaine qu'elle ment en prétendant avoir découvert Pardo seulement à huit heures ce matin, assura Valérie Camas. Alors qu'il est probablement décédé avant cinq heures.

Boris était prêt à en convenir, mais resta impassible. On frappa et la porte de la salle s'entrouvrit. Un agent en tenue passa la tête et dit :

— Capitaine, on les a tous sous la main. Les trois hommes et les filles.

— Les quatre filles ?

— Oui, capitaine, à votre disposition.

— Quatre filles ? répéta Boris, surpris.

Valérie Camas lui adressa un sourire narquois et acquiesça.

— Diane est dans le lot ?

— Si c'était le cas, vous n'auriez plus qu'à reprendre le premier avion, et ce serait peut-être dommage, après tout... Non, Diane a disparu, si elle a jamais existé... La quatrième s'appelle Cindy et Diane s'est arrangée pour la remplacer, cette nuit. Là-dessus aussi, Maud Fabiani va devoir s'expliquer !

*

* *

Durant les deux heures suivantes, Boris observa d'un œil professionnel la façon d'opérer du capitaine Camas. Valérie était précise, rigoureuse. Les sept témoins étaient entendus séparément par les enquêteurs et elle recoupait méthodiquement leurs déclarations. Même Tournaire, le plus désinvolte, qui

fanfaronnait à son arrivée à l'Hôtel de Police, faisait profil bas en face d'elle, répondant de bonne grâce à ses questions. Pas plus que ses partenaires de poker, il ne connaissait Diane. Les trois hommes affirmaient ne l'avoir jamais vue. Tous s'accordaient sur le fait que Pardo avait d'emblée jeté son dévolu sur elle et que tacitement ils lui en avaient laissé la primeur.

— J'en ai juste un peu tâté, capitaine, fit Tournaire. Elle m'a paru sacrément chaude, mais c'est vrai que Yasmine sait y faire avec les filles. Sûr que la Noire aimait ça. Je me suis contenté de... j'ai regardé, quoi. Ensuite, Pardo l'a emmenée. La chambre insonorisée du deuxième, on connaît, on sait qu'il aime bien y aller, surtout avec Cindy... Moi, personnellement, je préfère...

— Vos préférences ne m'intéressent pas, monsieur Tournaire ! Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Ben, je crois qu'on a tous plus ou moins dormi. Surtout Jeannot...

— Lespy ?

— Oui, il piquait déjà du nez sur ses cartes avant qu'on aille s'occuper de ces dames ! Pas étonnant qu'il perde autant ! Et Roland... Castaing, je veux dire, il avait picolé, il avait besoin de récupérer aussi. On devait reprendre la partie à huit heures. C'est là que Maud est venue nous annoncer...

— Vous ne l'aviez pas vue depuis quand ?

— Un bon moment. Vers les quatre heures et demie cinq heures, elle est venue me chercher. J'étais avec Sonia. J'avais un petit coup de pompe, vous voyez ce que je veux dire ?

Tournaire esquissa un sourire que l'expression de Valérie Camas lui fit ravalier. Il chercha du côté de Boris un peu de solidarité masculine.

— Sonia est douée pour vous remettre un homme en état de marche, dans ces cas-là, reprit-il. Donc, Maud m'a demandé... elle avait besoin qu'on s'occupe d'elle, quoi ! On est allés dans une autre chambre.

— Elle a l'habitude de participer aux ébats de ses invités ? questionna Valérie Camas d'un ton sec.

— Participer ? Non, c'est pas son genre. Mais avoir envie d'un câlin en privé, parfois, oui..., admit Tournaire.

— Le vôtre a duré combien de temps ? intervint Boris.

— Je dirais, une petite heure. Enfin... une demi-heure quand même. Maud ne réclamait pas de longs préliminaires, voyez... ?

— Vous n'êtes pas allé au deuxième étage ? reprit Valérie Camas. Ni au troisième, dans la chambre de M^{me} Fabiani ?

— Non. Il y a assez de place au premier. On était dans la chambre avec plein de miroirs, précisa Tournaire avec une mimique salace.

— Elle vous a parlé de Pardo ? De Diane ?

— Ça non, capitaine ! On avait mieux à faire que de parler !

Boris discerna un léger trouble dans le regard que la jeune femme lui adressa.

— Qu'est-ce que M^{me} Fabiani vous a annoncé à huit heures ? s'enquit-il.

— On prenait le café, répondit Tournaire en se raclant la gorge. Il n'était pas huit heures, plutôt moins le quart, et Pardo n'était pas redescendu. Maud est entrée dans la salle à manger et nous a dit qu'il était arrivé un accident.

Qu'elle devait appeler la police. Elle nous a mis dehors, quoi ! On est partis.

— Sans poser de questions ?

— Quelques-unes, capitaine, forcément. Elle nous a dit qu'il était mort, que son cœur avait lâché, et que la fille s'était barrée. Ça nous a carrément assommés. Je lui ai proposé de l'aider...

— L'aider à quoi ?

— Ben, je voulais rester en attendant que les flics arrivent. Elle a refusé. Elle se débrouillerait toute seule, elle m'a dit.

— Les filles étaient là ? demanda Boris.

— Non, elle les avait déjà renvoyées.

Les déclarations de Castaing et Lespy concordaient avec celles de Tournaire. Ils ignoraient l'intermède entre ce dernier et Maud Fabiani. Ils n'avaient pas revu Pardo ou Diane après l'interruption de la partie, ni leur hôtesse avant qu'elle leur apprenne le décès de leur partenaire. De tous, Castaing était le seul qui parût affecté par la mort de Pardo. Les larmes que Cindy, la préférée du commissaire, versait dans son mouchoir, entre deux étternuements, étaient dues à un gros rhume plus qu'au chagrin.

Elle était blonde, potelée, avec de gros seins, une bouche trop grande pour son visage de poupée, et elle affectait des bonnes manières que son nez rouge et ses yeux larmoyants rendaient ridicules. Elle jurait ne pas connaître Diane. Lorsqu'elle s'était décommandée, Maud Fabiani lui avait simplement assuré qu'elle trouverait une remplaçante.

Boris assista sans intervenir aux auditions des autres filles présentes à la soirée. Chacune dans son genre, elles étaient attirantes, sûres que leur physique et leur manque de scrupules étaient les meilleurs atouts dans l'existence. Sonia dans le genre bonne fille qui ne refuse rien pourvu qu'on le demande gentiment. Linda dans le genre salope jamais rassasiée, dont les regards en coin promettaient monts et merveilles à condition qu'on y mette le prix. Pour l'état civil, elles s'appelaient respectivement Christine et Joëlle. Elles n'avaient pas vingt-cinq ans et prétendaient être danseuse ou modèle. Aucun revenu vérifiable. Elles se seraient pourtant offusquées qu'on les traite de prostituées. Call-girls, voilà comment elles se voyaient, en rêvant de Las Vegas ou des Seychelles. Du strict point de vue de la beauté et de la classe,

aucune d'elles n'arrivait à la cheville de Diane. Boris était porté à les croire quand elles affirmaient n'avoir jamais rencontré cette dernière avant la veille.

Yasmine enfin, dont c'était le véritable prénom, sans être la plus belle, était la plus troublante, et la plus futée. Avec son type oriental marqué, son crâne rasé et ses grands yeux sombres, elle avait de quoi se faire remarquer. Elle était inscrite dans un cours d'art dramatique, reconnaissait sans fard que les soirées comme celles de Maud lui permettaient de payer son loyer et d'agréables à-côtés, et déroutait par ses remarques l'enquêteur un peu obtus qui prenait sa déposition. Quand elle aperçut Boris, elle le prit à témoin, en lui adressant un sourire espiègle et un regard direct :

— Je lui parle d'amours saphiques et il ne sait pas ce que c'est... Vous voudriez lui expliquer, s'il vous plaît ?

— Diane vous a dit quelque chose, cette nuit, lorsque vous avez fait connaissance, mademoiselle... Benaïssa ? rétorqua-t-il en se penchant par-dessus l'épaule du fonctionnaire pour lire ce qu'il avait tapé.

— Pourquoi m'aurait-elle parlé plus qu'aux autres ?

— Durant toute la partie de poker, elle est restée seule dans une pièce. Sonia et Linda disent que vous êtes allée plusieurs fois auprès d'elle.

— C'est vrai. Elle lisait. Elle n'avait besoin de rien. Je n'ai pas insisté. Elle était timide. Pas très à l'aise, en tout cas. Comme si...

Boris l'encouragea à poursuivre.

— Elle n'avait pas l'habitude, à mon avis.

— Elle vous l'a dit ?

— Non, mais je crois qu'elle avait peur. C'est pour ça que je l'ai aidée, au début. Aidée à se dégeler... Pas seulement pour faire plaisir à Tournaire. Et comme je disais à votre collègue, j'ai bien vu qu'elle ne détestait pas les amours saphiques !

— Avec « ph », précisa Boris à l'intention de l'enquêteur. C'est tout ? ajouta-t-il en fixant Yasmine.

La Marocaine haussa les épaules, répondit en soutenant son regard :

— J'ai bien aimé ce qu'on s'est fait l'une à l'autre. Vraiment super...

— Mais vous ne l'aviez jamais vue auparavant ? Jamais entendu parler d'elle ?

Yasmine se mordilla la lèvre et secoua la tête. Ils échangèrent un sourire.

Boris alla rejoindre Valérie Camas dans le couloir. Il était plus de 17 heures, le jour baissait rapidement.

— J'ai fait monter des sandwiches et de la bière, dit-elle.

— Merci. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ils ont plus de chance que moi d'être à l'heure pour le réveillon ! Ils signent leurs dépositions et ils pourront repartir tranquillement. On n'a pas

avancé d'un pouce. Cette fille, Diane, elle sort pourtant bien de quelque part...

— Il y a un avis de recherche ?

— Oui, mais en attendant, on patauge : identité et adresse bidons, aucun témoignage. Une Black avec un physique pareil, personne ne l'aurait remarquée ? Ça serait presque drôle.

— Et Maud Fabiani ?

— Elle mijote. Vous voulez la voir maintenant ?

— Je crois qu'il est temps.

— Suivez-moi.

Dans le couloir, ils croisèrent Malvaux. Il montra une liasse de RV.

— On peut lâcher Castaing et Lespy, capitaine ?

— O.K., mais Tournaire, pas encore, je veux lui parler.

— Et les filles ?

— D'accord pour Sonia et Linda, les deux autres attendront qu'on ait parlé avec Fabiani. Diane a remplacé Cindy, et Yasmine est la seule avec qui elle a parlé, et un peu plus... Ça mérite qu'on insiste. Et prévoyez qu'on mette une voiture du service à la disposition du commandant Corentin. Au fait, vous avez un point de chute à Toulouse pour ce soir, Boris ?

— Non, je n'ai rien prévu.

— On peut essayer de vous trouver une chambre en ville. Vous vous en occupez, lieutenant ?

Malvaux promit de s'en acquitter et poursuivit son chemin.

— Merci, dit Boris, mais ménagez votre adjoint, vous allez le rendre malade de jalousie et j'ai encore un ou deux services à lui demander.

Valérie Camas tourna la tête et, pour la première fois depuis que Boris s'était invité dans son enquête, elle sourit sans retenue.

— J'espère que vous serez aussi perspicace avec notre cliente !

CHAPITRE IV



Ils se trouvaient dans un bureau désert, face à une paroi vitrée de l'autre côté de laquelle Maud Fabiani était assise sur une chaise, tournée vers eux de trois quarts, mais dans l'impossibilité de les voir. Ils l'observaient à travers un miroir sans tain. La pièce où elle « mijotait » depuis plusieurs heures servait habituellement aux parades d'identification, lorsqu'on présente à un témoin, ou à une victime, des personnes alignées, nanties chacune d'un numéro, en espérant qu'il reconnaîtra quelqu'un parmi elles. Mais Maud Fabiani était seule, elle n'avait pas eu droit, apparemment, aux sandwiches et à la bière, tout au plus à des cigarettes. Devant elle sur la table, le cendrier était plein de mégots.

— Elle fait moins la fière ! commenta Valérie Camas.

La mine tirée, le teint pâle, la femme que découvrait Boris avouait son âge, à défaut d'autre chose. Elle avait dû être très belle, le visage ovale et les traits réguliers, les yeux ombrés de longs cils, la bouche bien dessinée aux lèvres pleines. Pour l'heure, ses cheveux bruns encadraient un visage alourdi de fatigue. Elle se tenait pourtant droite sur son siège, vêtue d'un tailleur élégant, ses mains ornées de bagues posées sur ses genoux. Mais dans son regard rivé à un point invisible, l'anxiété se mêlait à la lassitude.

— Vous m'accompagnez ?

— Je préfère vous relayer, répondit Boris.

— Vous avez des petits secrets à lui communiquer ? lança vivement Valérie en le scrutant d'un regard noir.

— Non, je vous expliquerai tout, je vous le promets, mais après l'avoir vue seule à seul. Vous avez joué franc jeu avec moi, je serai franc aussi. Vous avez ma parole.

Elle se détourna avec un haussement d'épaules.

Lorsqu'elle fit brusquement son entrée dans la pièce contiguë, Maud Fabiani sursauta. Ses mains s'arrimèrent au bord de la table et les deux femmes se firent face, la plus jeune restant debout, de profil par rapport à Boris. Celui-ci ne les entendait pas, mais à leur attitude, il comprit bientôt que le tête-à-tête risquait de tourner court. Valérie Camas parlait, agitant une main puis l'autre, se penchait sur la table. Elle s'énervait, menaçait. Maud Fabiani faisait face en se raidissant contre le dossier de sa chaise, pinçait les lèvres et répondait par monosyllabes. Puis, comme la policière s'emportait, elle ne dit plus rien.

— Elle est coriace, fit Malvaux derrière Boris.

— Il faut savoir la prendre, répondit celui-ci sans être sûr de savoir de qui parlait le lieutenant.

La colère et le silence outragé ne leur allaient pas mal à l'une et à l'autre, en tout cas. Les cheveux volant sur ses épaules, les pommettes et le regard brillant, Valérie donnait envie qu'on la fasse sortir de ses gonds. Ne serait-ce que pour voir gonfler, sous son pull de laine fin, ses petits seins pointus. Quant à Maud, la tension lui faisait sans cesse bouger les jambes, gainées de bas noirs, et sa jupe remontait de plus en plus haut sur ses cuisses. Elle avait encore de très jolies jambes...

— Je vous ai trouvé une voiture, reprit Malvaux en tendant des clés à Boris. Et réservé une chambre au *Victor-Hugo*, dans le centre.

— Merci beaucoup, lieutenant. J'aimerais savoir où vous avez trouvé les bandes de vidéosurveillance, dans la maison de M^{me} Fabiani.

— Dans le tiroir d'un secrétaire. Un tiroir secret... Enfantin ! Dans une pièce avec un moniteur de contrôle du circuit, juste à côté de la chambre de madame, au troisième... Elle ne participait pas souvent, paraît-il, mais ne s'embêtait pas pour autant !

— Et il n'y avait pas d'autres bandes ? Plus anciennes ? Une petite collection ?

— Ben, non... mais je n'en ai pas vraiment cherché.

— Ça vaudrait peut-être la peine. J'irai quai de Tounis.

— Avec l'autorisation du capitaine...

— Évidemment, lieutenant, cela va de soi.

Le capitaine, justement, revenait, la bouche mauvaise et le rouge aux joues.

— Elle nous mène en bateau et se fiche de moi ! s'écria-t-elle. Pour qui elle se prend, cette vieille peau ? Mata Hari ? Est-ce qu'elle a l'air d'une espionne, ou d'une mère maquerelle ?

Boris ne dit mot, mais Malvaux demanda ingénument :

— Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Des salades ! La DST, les intérêts de la France !... Pour un peu, il faudrait alerter le président de la République et lui décerner une médaille. Si vous voulez essayer d'en tirer quelque chose..., ajouta-t-elle à l'intention de Boris. Moi, j'en ai ma claque ! En tout cas, elle passera Noël en garde à vue.

— Je vais lui parler, dit Boris avec calme.

— Bonne chance ! Autre chose, lieutenant ? Qu'est-ce que vous avez à vous dandiner ? Une envie pressante ?

— Excusez-moi, capitaine, mais... il y a des journalistes en bas.

— Hé merde ! Déjà ! Nombreux ?

— Quelques-uns, Loubet en tête.

— Évidemment ! Jamais en retard, l'enfoiré !

Sans s'expliquer davantage, elle tourna les talons, entraînant son adjoint. Boris se laissa aller à sourire dans son dos. Puis il se composa une expression sérieuse et entra dans la pièce où mijotait Maud Fabiani.

Elle se retourna d'un bloc.

— Commandant Boris Corentin, Brigade mondaine... J'arrive de Paris, madame Fabiani.

— Mon Dieu ! Enfin ! C'est Pierre qui vous envoie...

— Pas directement, mais il a joint mon supérieur à votre sujet tôt ce matin.

Spontanément, elle s'était levée et lui prit les mains, les serra entre les siennes.

— Je suis tellement soulagée...

En même temps, elle l'examinait, les yeux plissés. Elle se détendit d'un coup et se rassit. Croisa les jambes, négligeant de tirer sur sa jupe.

— Je suis au courant de ce qui est arrivé à Henri Pardo, commença-t-il.

— J'ai suivi les conseils de Pierre, l'interrompit-elle, mais je me demande si j'ai bien fait... Cette femme qui dirige l'enquête ici, elle ne veut rien comprendre ! Elle cherche à m'enfoncer ! Vous m'aidez à sortir d'ici, commandant ?

— C'est elle qui décide, mais je peux la convaincre, à condition que vous ne me cachiez rien. Pardo a été assassiné chez vous, madame Fabiani, et il était commissaire divisionnaire ici, à la Sûreté urbaine.

— Personne n'a l'air de le regretter, pourtant...

— C'est possible. Cependant, il s'agit d'une enquête criminelle, et votre attitude...

— Je suis prête à coopérer avec vous, promet Maud Fabiani en fixant Boris. Sans réserve... À condition que vous me protégiez.

— De qui ? On vous a menacée ?

Elle poussa un profond soupir. Entre les pans de sa veste de tailleur, sa lourde poitrine souleva son corsage vert pâle. Le collier de perles qu'elle portait trembla dans l'échancrure.

— Je l'ai dit à Pierre ce matin, reprit-elle. S'ils s'en sont pris à Henri...

— « Ils » ? De qui parlez-vous ?

Elle se troubla, baissa la tête. Il approcha l'autre chaise, s'assit face à elle.

— Procédons par ordre, dit-il. Personne ne nous écoute, c'est une conversation privée. Vous avez téléphoné à Pierre dès sept heures ce matin. Quand avez-vous trouvé Pardo dans la chambre du deuxième ?

— Vers six heures, répondit-elle après une courte hésitation. Je lui en voulais, à cause de cette fille...

— Il vous avait privée du spectacle en masquant l'objectif de la caméra...

Elle lui jeta un regard acéré.

— J'ai visionné les bandes vidéo de cette nuit, expliqua-t-il.

Elle haussa les épaules, reprit d'un ton résigné :

— Il s'était enfermé, aussi, c'est contraire à nos... conventions. Je suis montée pour vérifier.

— Après avoir passé un moment avec Fabrice Tournaire dans une chambre du premier.

— Ah, il s'en est vanté, évidemment... C'est exact. La chambre était ouverte, Henri était... j'ai tout de suite compris qu'il était mort.

— Probablement depuis près d'une heure. Diane avait eu largement le temps de s'en aller, profitant que tout le monde dormait ou était... très occupé. C'est bien cela ?

Elle pinça les lèvres, décroisa les jambes.

— Vous avez touché à quelque chose, dans la chambre ?

— Non.

— Le pistolet était par terre près du lit ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Le regard de Maud fuyait le sien. Il lui saisit le poignet avec brusquerie. Une larme brillant au coin de la paupière, elle murmura :

— J'ai effacé le message.

— Pardon ?

Il la lâcha et elle se frotta machinalement le poignet. Puis se pencha vers lui et avoua :

— Elle l'avait écrit sur le miroir de la salle de bains, avec du rouge à lèvres...

— Quoi ?

— « Remember Ib »...

— Ib ? Qui est Ib ?

— Ibrahim Tahar. Un Soudanais. Il était mon amant, il y a longtemps.

Boris se remémora en un éclair ce qu'il avait lu dans l'avion.

— À Djibouti ? demanda-t-il. Ça n'est pas si vieux.

— 1993. Treize ans qu'il est mort, dit-elle d'une voix sans timbre.

— Quel rapport avec Pardo ?

— Pardo l'a tué. Étranglé de ses propres mains. Sous mes yeux.

Il resta un moment interdit.

— Vous avez effacé le message qui signalait le meurtre de Pardo. Pourquoi ?

— Je ne pouvais pas... je ne voulais pas y croire. Ce fantôme qui surgissait... ça m'a paru impossible. Je l'ai effacé.

— Mais vous en avez parlé à Pierre ?

— Oui. Il m'a dit que j'avais bien fait, que ça ne regardait pas les flics d'ici.

Boris hocha la tête. On n'avait pas jugé bon de le lui dire, à lui. On le laissait tirer les fils à l'aveuglette. Le rapport transmis à Baba contenait-il d'autres devinettes ?

— Et Diane ? reprit-il.

Maud secoua la tête.

— Je ne sais rien d'elle. Sauf ce qu'elle m'a dit, qui est probablement faux de A à Z. Elle m'a complètement bluffée. J'ai été stupide !

— Elle aurait pu vous tuer, vous aussi. Elle n'a pas essayé. Au lieu de ça, elle a laissé une arme à feu en évidence dans la chambre. Comme oubliée.

— Elle aurait pu..., répéta Maud.

— Diane a peut-être voulu venger Ibrahim Tahar, mais vous, qu'est-ce qui vous fait craindre de subir le même sort que Pardo ?

Maud Fabiani regarda Boris. D'autres larmes affluaient dans ses yeux. Ses épaules s'affaissèrent et elle dit :

— C'est moi qui ai trahi Ibrahim. Je l'aimais comme une folle, et c'est moi qui l'ai livré à Pardo.

Il la laissa pleurer en silence. Elle déboutonna sa veste et tira d'une poche intérieure un mouchoir dont elle se tamponna les yeux.

— Comment Diane s'est-elle fait inviter chez vous ?

Elle le lui expliqua d'une petite voix hachée par des reniflements. Diane lui avait téléphoné l'été précédent. Elle était au courant des soirées que Maud organisait chez elle. Elle était candidate, tout simplement. Elle l'avait relancée à plusieurs reprises avant d'accepter de la rencontrer. Elles ne s'étaient vues qu'une fois, trois semaines plus tôt. Diane n'avait pas eu de mal à convaincre Maud qu'elle ferait sensation auprès de ses invités. Lorsque Cindy s'était décommandée, Maud avait tout de suite pensé à elle.

— Et vous lui avez dit que Pardo serait là ? Ou elle vous l'a demandé ?

— J'ai dû lui dire, oui..., répondit Maud. Elle connaissait mes habitués, de toute façon. Elle savait beaucoup de choses.

— Mais elle n'était jamais venue chez vous ?

— Non. Nous nous sommes rencontrées dans un café. J'avais une adresse, un numéro de portable pour la joindre. Je ne me suis pas méfiée. Elle était tellement séduisante. Je n'avais aucune raison de soupçonner...

— De faire le rapprochement avec Djibouti ? Avec cette histoire ancienne concernant Ibrahim Tahar ?

Maud Fabiani secoua négativement la tête.

— Je suis pratiquement certaine qu'elle n'est pas originaire d'Afrique orientale, affirma-t-elle. C'est une métisse, une Antillaise. J'ai vécu assez longtemps à Djibouti et fréquenté suffisamment d'Africains pour faire la différence.

Boris la croyait et réfléchissait, en essayant de ne pas se laisser distraire par le crissement des bas de Maud, tandis qu'elle croisait à nouveau les jambes.

— Qui était Ibrahim Tahar ? reprit-il.

— Un homme d'affaires. Il faisait de l'import-export dans toute la Corne de l'Afrique, et au-delà. Il était très beau... Très riche et généreux.

La note de la DST évoquait un trafic d'armes, à propos des circonstances qui avaient contraint Maud Fabiani à regagner la France en 1994, pour éviter de graves ennuis. Boris imaginait le marché qu'on lui avait proposé – passer l'éponge sur ses compromissions à condition qu'elle rentre au pays et rende service –, mais voyait mal le rapport avec Diane et la mort de Pardo. Maud pouvait-elle avoir inventé ce message qui justifiait les craintes de la DST d'un coup tordu ?

— Un homme dangereux aussi, dit-il en écho.

— C'est possible, admit-elle, on me l'a tellement dit et répété. Mais quand j'étais avec lui, il me le faisait oublier.

Le sous-entendu était assez éloquent pour que Boris soit sur ses gardes. À quel jeu Maud Fabiani était-elle capable de se livrer avec lui, après avoir tenu tête à Valérie Camas ?

Elle se tortilla sur sa chaise et ses bas crissèrent une nouvelle fois.

— Excusez-moi, j'aimerais pouvoir aller aux toilettes. Cela fait des heures que je suis enfermée dans cette pièce...

— Je vous accompagne.

Ils sortirent dans le couloir. Boris fit attendre un instant Maud, le temps de jeter un coup d'œil dans le bureau voisin. Il n'y avait personne derrière le miroir sans tain. Ils ne croisèrent personne non plus en cherchant les toilettes de l'étage. L'animation de l'après-midi était retombée. Boris repéra une porte dans un renforcement et Maud se précipita. Elle s'engouffra dans une cabine du côté des femmes et il patienta, adossé à la porte refermée. Un bruit caractéristique lui prouva que Maud n'avait pas exagéré l'urgence de son besoin. Il regardait machinalement ailleurs quand un soupir lui fit tourner les yeux. Dans les miroirs qui surmontaient les lavabos, face aux toilettes, il vit Maud qui se soulageait. Elle n'avait pas refermé la porte de la cabine... Surprise dans cette posture impudique, cuisses écartées, jupe retroussée, elle donnait d'elle une image qui fit à Boris l'effet d'un coup au plexus. Leurs regards se croisèrent quand elle releva la tête. Elle repoussa le battant, mais lentement, négligemment, et la vision fugitive s'effaça. L'expression provocante de Maud la rendait violemment obscène.

Une longue minute s'écoula avant qu'elle ne réapparaisse, pour se diriger vers un lavabo. Elle avança le visage vers le miroir, s'examina avec une grimace.

— Vous devez me trouver affreuse, dit-elle en cherchant à nouveau le regard de Boris dans la glace.

Creusant les reins, elle lissa sa jupe sur ses hanches. Sa croupe rebondie tendait le tissu. La marque d'un string était visible à travers. Noir comme ses bas et comme la toison de son ventre, Boris à présent le savait.

— On ne m'a pas laissé de quoi me refaire une beauté, se plaignit Maud et elle ajouta avec un petit rire de gorge : on ne peut pas espérer mieux dans les toilettes d'un commissariat, j'imagine.

Il le lui confirma en lui demandant d'une voix posée :

— Henri Pardo vous a-t-il parlé de menaces à son rencontre ? D'une éventuelle vengeance des amis d'Ibrahim Tahar ?

— Professionnel avant tout, commandant ! se moqua-t-elle à mi-voix, en détournant les yeux. Je préférerais vous parler d'Ibrahim et de ses talents plutôt que de Pardo et de ses manies, mais ce sera pour une autre fois, peut-être.

Elle s'efforça de remédier, avec son mouchoir, aux dégâts causés à son maquillage par une nuit blanche et une journée de garde à vue.

— Non, finit-elle par répondre. Nous n'avons quasiment jamais reparlé de ce qui s'est passé à Djibouti. Pardo n'était pas du genre à se confier.

— Même quand il a eu cet accident de voiture, en septembre dernier ?

Elle était revenue face à lui. Elle écarquilla les yeux.

— Quel rapport ? Vous croyez que... ?

Son étonnement n'était pas feint. Il lui ouvrit la porte.

— Je ne crois rien, dit-il, j'essaie de comprendre, avec les éléments dont je dispose.

— Et qu'est-ce que vous comprenez ?

— Pour le moment, je trouve que beaucoup d'éléments ne collent pas, dans cette histoire, dit Boris avec un sourire.

— Je ne vous ai pas menti, affirma Maud en haussant le ton. Je ne suis pour rien dans la mort d'Henri. Je veux sortir d'ici...

— Ça ne dépend pas de moi, je vous l'ai dit. Mais je ne pense pas que le capitaine Camas s'y oppose.

— Pierre m'a promis...

— Nous en reparlerons, la coupa-t-il en la précédant dans le couloir.

Valérie Camas les attendait à l'extrémité de celui-ci, le visage fermé.

— J'ai accompagné M^{me} Fabiani aux toilettes, déclara tranquillement Boris. Je crois qu'elle est prête à dissiper certains malentendus sur son comportement.

— Enfin une bonne nouvelle ! Allons dans mon bureau.

— J'aimerais vous parler d'abord, Valérie.

— Entendu. Venez.

Elle fit réintégrer à Maud, à nouveau saisie par l'inquiétude, la salle des parades d'identification, et Boris la suivit dans son bureau.

— Vous vous êtes débarrassée des journalistes ? s'enquit-il en s'asseyant.

— On n'en est jamais quittes avec eux ! Je leur ai raconté le minimum : décès accidentel, Pardo avait le cœur fragile...

— Ça ne tiendra pas longtemps.

— Au moins jusqu'à lundi, j'espère. Ils vont broder sur les filles de M^{me} Maud, comme ils disent, et d'ici là on aura peut-être mis la main sur Diane Perrin...

Elle s'accouda à son bureau et lança après un silence :

— Alors, votre charme naturel a fait fondre les résistances de M^{me} Fabiani ?

Elle ne croyait pas si bien dire, mais Boris esquiva sans rien laisser paraître.

— Henri Pardo a eu un accident de voiture en septembre dernier dans les Pyrénées, dit-il. Il en est sorti indemne par miracle. Vous êtes au courant ?

— Euh, oui... on l'a su. Il a eu beaucoup de chance. Où voulez-vous en venir ?

La surprise de Valérie Camas, comme tout à l'heure celle de Maud, valait réponse à sa question, mais Boris la posa quand même :

— Est-ce que quelque chose permet de penser, d'après vous, qu'il pouvait s'agir d'une tentative de meurtre ?

— Rien de ce qu'il a pu en dire, en tout cas. Ni de ce que je sais de l'enquête des gendarmes de Prades. Un chauffard lui a fait une queue-de-poison sur une route de montagne. Il a perdu le contrôle de son Audi et a plongé dans le ravin. D'où il est ressorti quasiment sans une égratignure. Après quoi, il a racheté le même modèle d'Audi et a continué de rouler comme un dingue !

— Et on n'a pas retrouvé le chauffard.

— En effet, confirma la jeune femme. M^{me} Fabiani a des lumières à nous apporter là-dessus ?

— Hélas non. Mais sur certains pans de la vie passée d'Henri Pardo, oui. Vous savez qu'il a appartenu pendant dix ans à la DST, avant d'être affecté ici à la direction de la police urbaine ?

Valérie Camas hocha la tête et ne put s'empêcher de remarquer :

— Je me doutais bien que votre intervention expresse avait quelque chose à voir avec cela. La Mondaine alliée à la Surveillance du territoire... Je devrais me sentir dans mes petits souliers, je suppose ?

— Pourquoi ? Vous n'avez aucune raison de vous dévaloriser. Et comme je vous l'ai promis, je ne vous cacherai rien de ce que je sais.

— On vous aurait conseillé la transparence ? ironisa-t-elle.

— On m'a seulement demandé d'éviter les dérapages et de verrouiller les hypothèses... Je préfère compter sur vous, et sur votre discrétion, plutôt que d'enquêter dans votre dos.

Le sourire dont elle faisait un usage plutôt rare éclaira le visage de la jeune femme.

— Je vous promets la plus grande discrétion, dit-elle. Et quoi d'autre ?

Boris allait répondre quand le portable de Valérie se mit à sonner. Elle s'excusa d'un mot, prit la communication en faisant pivoter son fauteuil et répondit en lui tournant le dos, comme à son arrivée en début d'après-midi. Sauf que cette fois, il n'entendit de ses propos que la conclusion, sèche et sans appel :

— Inutile d'insister, je te rappelle demain ! Je bosse, moi !

Elle coupa le portable et lui fit face, chassant d'un revers de main son exaspération.

— Pardon... on en était où ?

— C'est difficile pour un mari d'avoir une femme capitaine de police...

— Je ne suis pas mariée ! répliqua-t-elle vivement.

Il avait depuis longtemps remarqué l'absence d'alliance. Il surprit son coup d'œil vers ses mains et les laissa croisées en évidence sur son genou. Lui non plus ne portait pas d'alliance.

— Mari ou ami, rectifia-t-il, c'est pareil.

— Pas tout à fait, commandant !

— Je ne voulais pas être indiscret.

— C'est moi qui viens de vous promettre de ne pas l'être, alors ne vous étonnez pas ! s'écria-t-elle, et son sourire revint.

— Vous étiez même disposée à promettre autre chose. Mais je n'ai pas eu le temps de vous dire quoi...

Elle haussa les sourcils, le visage interrogateur, une lueur amusée dans les yeux alors qu'il faisait semblant de chercher à se rappeler.

— Dîner avec moi, dit-il finalement.

Elle eut l'air contrite.

— Désolée, Boris, mais ce soir, c'est impossible. Je réveillonne chez mes parents, quand j'en aurai fini ici. C'est Noël, vous savez.

— Je n'ai pas oublié, mais je pensais à demain, évidemment. Sauf si votre insistant ami...

Elle ne se troubla qu'une seconde.

— Vous avez vos chances, conclut-elle. Mais à présent, il faut tout me dire...

CHAPITRE V



La Mégane mise à sa disposition n'était plus de première jeunesse, mais Boris s'en contentait volontiers. Il quitta à 18h30 le parking de l'Hôtel de Police et s'engagea sur le boulevard en direction de la gare Matabiau. Il n'avait pas fini de tourner qu'une silhouette pressée coupa la chaussée devant lui, courant vers un bus qui quittait son arrêt. Il freina, eut droit à un geste du bras qui ne pouvait passer pour une amabilité et vit le bus s'éloigner, au grand dam du piéton. Il repartit, mais pour bifurquer aussitôt vers l'Abribus. La silhouette était engoncée dans une doudoune kaki, coiffée d'un bonnet. Il baissa la vitre passager et lança en se penchant :

— Je peux vous déposer quelque part ?

Le visage qui s'encadra dans la portière resta hostile une demi-seconde, le temps pour la fille de le reconnaître.

— Ah, c'est vous...

— Vous voulez que je vous emmène, Yasmine ?

Elle n'hésita qu'un instant. Elle monta à côté de lui et dit d'une voix essoufflée :

— Moi qui croyais en avoir fini avec les flics !

— Je ne vous oblige pas.

— C'est gentil, merci.

Il redémarra.

— J'ai perdu ma journée ! soupira-t-elle.

— Ç'aurait pu être pire.

— Ouais, vous auriez pu m'écraser !

— Je voulais dire que vous auriez pu passer la nuit au commissariat.

— Ah oui, comme Maud ? Camas ne l'a pas relâchée, hein ?

— Elle n'en avait pas l'intention il y a dix minutes.

— Mais je n'ai rien à me reprocher, moi.

— Ce n'est pas le cas de M^{me} Fabiani ?

Elle lui jeta un regard en coin et s'écria :

— J'en ai marre des interrogatoires, monsieur le commissaire de Paris ! Si c'est pour continuer à me poser des questions, déposez-moi devant le bus, là.

— Bon, une dernière question, alors... Vous allez où ?

— Boire un verre. Si ça vous dit...

Cela convenait à Boris. Elle le guida jusqu'à la place Saint-Semin, où la basilique avait, dans la nuit froide et brumeuse, des allures de grand vaisseau rose pointé vers le ciel. Ils s'installèrent au fond d'un café et Yasmine ôta son bonnet. Son crâne rasé donnait à son visage triangulaire un charme particulier. Ses yeux sombres étirés vers les tempes paraissaient d'autant plus grands.

Elle rompit le silence après avoir vidé la moitié de sa bière.

— Vous auriez une cigarette ?

Il lui tendit son paquet de Gauloises légères et frima lui aussi, la première depuis le matin. Elle dit en souriant dans le vide :

— Drôle de journée. Surtout après une nuit blanche... Je comptais dormir, faire des courses...

— Des achats de Noël ?

— Oh, Noël, je m'en fiche. Je n'ai pas de famille ici, et mes amis sont tous chez des parents. Même les types de votre âge !

Il pensa à Valérie Camas. À ses propres supputations au réveil.

— Mauvaise nuit pour les célibataires sans attaches, dit-il. Sauf coup de chance imprévu.

— Un meurtre, vous appelez ça un coup de chance !

— Je croyais que vous ne vouliez plus en entendre parler.

— C'est vrai, mais ça me poursuit. Cette fille, Diane... J'ai du mal à y croire. L'imaginer en tueuse. Juste après qu'on se soit...

Elle dévisagea Boris et poursuivit à voix basse :

— Quand j'ai dit que c'était vraiment bien avec elle, je ne blaguais pas... Ce genre de soirée, j'ai l'habitude, le lendemain, on prend un bain, on va au

ciné et on oublie. Là, c'était différent. Avec elle, je veux dire.

— Elle ne ressemblait pas aux autres filles ?

— Vous les avez vues, les autres, non ?

— Oui, et elle aussi. Sur les bandes de vidéosurveillance, ajouta-t-il comme elle marquait son étonnement d'un haussement de sourcil.

— Parce que les caméras fonctionnent ?

— Certaines... Vous ne le saviez pas ?

— Merde alors ! Maud prétend que c'est de la frime, un truc pour dissuader les cambrioleurs.

— Il y a en a quand même cinq. Dont trois qui filmaient.

— C'est dégueulasse !

L'indignation lui fit renverser un peu de bière sur la table. Puis elle lança, avec de la colère dans les yeux :

— Vous vous êtes rincé l'œil, alors ? Vous m'avez vue...

Il la détrompa :

— Non. Il n'y a sur les bandes que les hommes à leur arrivée, et puis Pardo et Diane. Rien d'autre.

— Faut vous croire sur parole ?

— C'est la vérité. Mais je n'ai vu que les bandes de cette nuit.

Yasmine se détendit un peu.

— N'empêche, je lui dirai ce que j'en pense, à Fabiani !

— Cinq caméras, ça ne peut pas être un simple leurre, remarqua-t-il.

— Oui, j'aurais dû m'en douter. Mais qu'est-ce qu'elle cherche, avec ça ?

— Je ne lui ai pas encore posé la question.

— Elle nous mate, tiens ! C'est bien son genre de vicelarde, à toujours fureter !

Yasmine n'envisageait pas spontanément d'autre usage des bandes, et Boris s'abstint de lui en suggérer. Elle avait vingt ans ou guère plus, et encore des illusions, malgré tout.

— Mais alors, reprit-elle tout à coup, Diane, vous l'avez !

Ce n'était pas le terme approprié, et il expliqua que les choses étaient un peu plus compliquées.

— Elle s'est débrouillée pour qu'on ne puisse pratiquement pas la reconnaître. Son visage, en tout cas.

— Parce qu'elle savait, elle, que les caméras, c'était pas du pipeau ! Alors que moi, bonne pomme, j'ai gobé les bobards de Fabiani !

Boris n'avait pas eu tort de la juger plus futée que ses compagnes.

— Ça fait partie des choses qui ne collent pas, admit-il. Sauf si Diane

pensait que toutes les caméras fonctionnaient. Dans ce cas, elle aura fait en sorte de se dissimuler à tous les objectifs. Encore fallait-il savoir qu'il y en avait, les repérer, et faire constamment attention à les éviter, même dans le feu de l'action...

Yasmine fixait le fond de son verre.

— Maintenant que j'y repense, dit-elle en plissant le front, c'est vrai qu'elle s'est arrangée pour toujours être face à la porte, quand on était sur le lit...

Devant l'air interrogateur de Boris, elle précisa :

— Dans la chambre bleue. C'est là qu'on s'est envoyées en l'air, toutes les deux. Tournaire aime bien regarder, alors on l'a gâté ! D'habitude, c'est plutôt du chiqué, enfin... juste une manière d'exciter les types. Mais là, on s'en est donné, et Diane, même... (Elle se mit à rire.) Elle mordait l'oreiller !

— Et la caméra ?

— Au-dessus du lit, en face de la porte. Bon, de toute façon, vu sa position préférée, à Diane... son visage risquait guère d'être filmé en gros plan !

Son rire reprit, plus rauque.

— C'est quoi, sa position préférée ? demanda Boris.

— À quatre pattes, tiens ! Si vous avez vu son cul, à défaut de voir sa tête, vous pouvez vous en douter ! Une cambrure pareille, c'est dingue !

Elle passa une langue gourmande sur ses lèvres, ajoutant avec une lueur brûlante dans le regard :

— Et je vous dis pas le reste...

Puis sans transition, en se levant, elle proposa :

— J'ai envie d'acheter à bouffer et à boire. Vous m'accompagnez ?

Le temps pour Boris de régler leurs consommations, elle était déjà sur le trottoir, son bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, où la lueur impatiente persistait. Il se dirigea vers la voiture, mais elle dit :

— On ira plus vite à pied, c'est tout près.

Il la suivit dans une rue piétonne où elle courait presque, puis dans une autre. À un coin, un traiteur de luxe était ouvert. Elle entra et sans hésiter choisit des boîtes dans des paniers, des bouteilles dans des casiers, se fit couper des tranches de saumon fumé, ajouta quelques fromages, du pain, un énorme bocal de fruits dans de l'eau-de-vie. Boris avait hérité au passage des bouteilles. Champagne, bourgogne blanc et rouge. Elle avait bon goût. Elle se déchargea devant une caisse de ses emplettes, se retourna vers lui et dit avec un grand sourire :

— Un super-réveillon, hein ?

— Vous prévoyez large.

— Mais on est deux, non ?

Avant qu'il soit revenu de sa surprise, elle l'avait délesté des bouteilles pour les donner à une vendeuse qui rangeait le tout dans deux sacs. Puis elle sortit d'une poche de son jean des billets en vrac et les tendit sans les compter. La caissière lui en restitua deux, avant de lui rendre la monnaie. Il voulut protester, se heurta au regard de la jeune fille.

— Vous les portez ? dit-elle en montrant les sacs. Ce n'est pas loin...

Elle le précéda dans la rue de Rémusat. Ils n'avaient pas passé dix minutes dans la boutique et ne parcoururent pas plus de deux cents mètres. Yasmine s'arrêta devant une porte cochère.

— J'habite là.

— Elle ajouta très vite :

— Le coup de chance imprévu, c'est pas toujours du pipeau...

— J'espère bien.

— Alors vous venez ?

— Bien sûr. Je vous suis.

*

* *

L'appartement sous les toits, au sommet d'un escalier en pierre, comprenait une très grande pièce mansardée avec des poutres apparentes. Par les fenêtres, on apercevait d'un côté la flèche de Saint-Semin et de l'autre le Capitole. Il y avait peu de meubles mais des fauteuils profonds, des poufs, des tapis marocains, des tables basses. Plusieurs banquettes le long d'un mur, une chaîne stéréo et une collection de CD le long d'un autre. Des livres et des magazines empilés çà et là. Par contraste, la cuisine américaine, rutilante et fonctionnelle, évoquait un autre univers. Boris y avait déposé les sacs. Yasmine s'était contentée de dire :

— J'ai besoin de prendre un bain. Faites à votre idée...

Elle s'était débarrassée de sa doudoune et de son bonnet, puis avait traversé la pièce plongée dans la pénombre et disparu par une porte, à l'autre extrémité.

Plus d'une heure s'était écoulée. Boris avait éteint dans la cuisine, allumé des bougies, disséminées en grand nombre dans la pièce, et il contemplait par la fenêtre la basilique toute proche, qu'une sorte de halo majestueux isolait des lumières de la ville et de l'enchevêtrement des toits.

Un bruit le fit se retourner. Yasmine s'avança dans la pièce. Elle était pieds nus, vêtue d'une tunique à manches courtes serrée à la taille par une fine ceinture de cuir et qui lui arrivait aux genoux. Elle ne portait pas de bijoux et

ne s'était pas maquillée. Elle avait l'air très jeune, ainsi. Elle s'approcha, lui adressa un sourire hésitant. Elle avait choisi de se montrer sous un jour exactement opposé à l'image que sa participation aux soirées de Maud Fabiani pouvait susciter. Elle avait besoin non seulement d'un bain, mais d'oublier la nuit précédente. Elle était ravissante et il le lui dit, plutôt flatté qu'elle ne le confonde pas avec Tournaire ou ses amis. Elle vint contre lui, se hissa sur la pointe des pieds et piqua un baiser au coin de sa bouche. À la lueur des bougies, ses yeux qui mangeaient son visage semblaient d'un noir d'encre.

— J'ai faim, murmura-t-elle.

— J'ai préparé un en-cas, dit-il en montrant sur une table basse des assiettes débordant de toasts de foie gras et de saumon fumé.

— Champagne, pour commencer ? proposa-t-elle en montrant la bouteille qu'il avait placée dans un seau à glace.

— Puisque je suis votre invité, c'est vous qui décidez.

Ils trinquèrent et elle montra les victuailles.

— C'est du fric facilement gagné, et il me brûle les doigts. Ça me plaît de le dépenser pour le plaisir.

Il doutait que ce fut de l'argent si facile, mais le garda pour lui. Ils s'étaient assis sur des poufs de part et d'autre de la table et Yasmine l'observait.

— Je croyais que vous étiez affamée...

En guise de réponse, elle posa sa flûte de champagne et glissa à terre. À quatre pattes, elle vint devant lui, entre ses genoux. Elle s'attqua à sa ceinture, sans un mot, et ne releva la tête que lorsqu'elle eut extrait son sexe. Le soupesant dans sa paume, elle fixa Boris avec une intensité fiévreuse. Sa main fine prenait la mesure de la virilité, les doigts courant sur la peau. Il s'avança au bord du pouf et elle se lova comme une chatte entre ses cuisses. Joignant ses deux mains pour le contenir, elle le manipulait doucement. Puis elle se pencha et le prit lentement dans sa bouche, où subsistait la fraîcheur du champagne.

Les flammes des bougies dansaient dans la pénombre. Boris eut l'impression de recevoir, d'une bouche et de mains à peine visibles, le plus inattendu des cadeaux.

Le plus excitant aussi, car à présent qu'elle s'était enhardie, Yasmine démontrait tout son talent. Elle avait la bouche plutôt étroite, de petites dents qui parfois se faisaient sentir avec une insistance délicieusement agaçante, et une grande patience pour l'avalier tout entier, le retenir au fond de sa gorge sans s'étrangler. Elle le recrachait ensuite lentement et sa langue l'enveloppait, ou virevoltait sur sa longueur. Elle but à un moment un peu de champagne qu'elle garda dans sa bouche et replongea sur la tige raide. Le chaud et froid lui fit sentir mille piqûres dans le velours qui l'absorbait et le

pompait.

Il fut rapidement au comble de l'excitation. Les doigts serrés en anneau à la base du membre, Yasmine ne cessait pas, tout en le suçait, de le manier d'une main tantôt légère, tantôt nerveuse. Son autre main avait dégagé ses bourses, repoussant sous elles l'élastique du slip, elle les pressait doucement, et il avait la sensation que toute cette partie de son corps, en même temps qu'elle concentrait son énergie vitale, ne lui appartenait plus.

Un coup de poignet plus vif, une aspiration plus profonde déclenchèrent son plaisir. Il buta contre le palais de Yasmine, donna un brusque coup de reins et jouit entre les lèvres qui le comprimaient. Les mains jointes sur sa hampe coulissaient comme des manchons huilés. À peine essoufflée, les narines dilatées, Yasmine avala avec une sorte de gourmandise recueillie, comme si elle dégustait un mets rare. Puis elle se barbouilla la bouche et les joues en y promenant le gland luisant, et lapa du bout de la langue les dernières gouttes.

Elle bougea, son corps qu'il n'avait pas encore touché retrouva sa consistance dans la pénombre. Elle lui tendit les flûtes et il versa du champagne. Elle en savoura longuement une gorgée.

— Délicieux, dit-elle. Cuvée spéciale ! Si on mangeait, maintenant ?

Ils dévorèrent avec appétit, burent du bourgogne, bavardèrent. Assise en tailleur, elle ôta sa tunique d'un geste naturel et se tint nue près de lui, tout en continuant à parler de la ville, de ses cours de théâtre. Boris avait oublié les raisons de sa présence à Toulouse et les circonstances qui les avaient fait se rencontrer dans un commissariat. Il lui caressait les seins, voyait durcir leurs bouts sombres. Un vêtement après l'autre, comme dans un jeu qu'ils prolongeaient à plaisir, elle l'aïda à se dévêtir. Avant de finir les toasts, elle s'assit sur les talons et écarta les cuisses, avançant le ventre pour qu'il atteigne facilement son sexe. La fourrure noire s'ouvrit sur les chairs humides. Le buste droit, immobile, elle cessa de parler tandis que les doigts de Boris couraient dans sa fente.

C'était son tour de prendre son temps, d'aller et venir à sa guise, d'insister là et de papillonner ailleurs, pour revenir ici, puis se faufiler et explorer. Et détailler à nouveau. Yasmine frissonnait, le ventre et les seins durs, et s'offrait sans retenue. Boris avait les doigts et la paume enduits de mouille. Et une érection toute neuve. Quand elle n'y tint plus, elle poussa un petit cri et tomba vers l'avant.

— Baise-moi ! Mets-la-moi, à la fin !

Il avait repéré une autre table qui paraissait à la bonne hauteur. Il y déposa Yasmine sur le dos, se plaça à genoux entre ses cuisses nerveuses et l'investit d'un trait. Elle était étroite, souple et endurante. Une chatte de velours qui comme sa bouche s'ajustait avec précision à son volume. Les jambes relevées sur ses épaules, ou plaquées à ses hanches, elle se cramponnait au rebord du

plateau. Il allait loin en elle, sans impatience. Elle manifestait son plaisir par des plaintes modulées, plus sourdes quand il cognait au plus profond, plus aiguës quand il s'attardait en lisière. Elle finit par pousser une seule longue plainte rauque.

Il lâcha ses seins dont il pinçait les pointes pour lui replier les genoux sur le buste. Agrippant sa hanche, il se retira d'elle et se guida plus bas. Elle comprit et aussitôt se prêta, en écartelant les fesses. Il n'eut presque pas à forcer, l'œillet moite s'arrondit, se creusa et il s'enfonça d'une poussée.

Elle jouit alors d'une façon plus démonstrative, se cabrant et faisant claquer ses fesses sur le bois de la table. Le front luisant de sueur, les reins animés d'un mouvement de piston qui s'emballait, il résista longtemps à la pression des muqueuses qui le comprimaient, puis se laissa aller sur elle et explosa en poussant un cri sourd.

— J'aime vachement aussi comme ça, dit-elle quand il l'eut soulagée de son poids. Par le cul... Finalement, j'aime bien tout, avec un mec dans ton genre, ajouta-t-elle d'une voix pensive.

Il l'aïda à se remettre debout. Elle s'accrocha à son bras en soufflant. Elle avait l'air un peu ivre.

— Pour résumer, si j'aime mieux les femmes, il y a des exceptions.

Boris eut une pensée pour Géraldine Hébert, nouvellement affectée à la Brigade mondaine, qui affichait la même préférence. Il ne désespérait pas d'entendre de sa jolie bouche la même conclusion... Et bien sûr, de devenir son exception. Elle passait Noël dans sa famille, évidemment.

— Exception, ce n'est pas restriction, plaisanta-t-il. C'est une conception des choses qui me convient.

— On goûte le fromage ?

Ils changèrent de table et Yasmine se rassit en tailleur. Sa toison luisait. Une main reposant dans le pli de sa cuisse, ses doigts jouaient dans les poils drus collés en mèches.

Ils grignotèrent, ouvrirent l'autre bouteille de bourgogne. L'évocation de Géraldine avait fait dévier les pensées de Boris vers le travail.

— Maud a raison, avec le fromage, le blanc s'accorde beaucoup mieux, dit Yasmine, comme en écho à ses pensées.

Un pli barra son front et elle demanda, revenant au vouvoiement :

— Vous croyez qu'elle sortira demain ?

— Valérie Camas n'a pas signé d'engagement, mais je crois que oui. Je ne vois pas de raison pour qu'elle la maintienne en garde à vue.

— Tout de même, que Diane ait roulé Maud comme ça, ça me bluffe.

— Elle a surtout tué Pardo. Enfin... c'est le plus probable.

— Personne ne le regrettera, celui-là.

Ils restèrent silencieux, fumèrent les cigarettes de Boris. Yasmine vida son verre, se resservit et questionna brusquement :

— La chambre insonorisée du deuxième, vous l'avez vue ?

— Non, je ne suis pas encore allé chez M^{me} Fabiani.

— Les courroies, les chaînes, tous ces trucs pour faire souffrir, ça vous excite ?

— Présentement, pas tellement, répondit-il en riant.

Mais elle était sérieuse et elle insista :

— Les menottes... Pardo en avait je ne sais combien de paires. Remarquez, pour un flic, c'est pas étonnant... Pardon, j'aurais tendance à oublier que vous aussi...

Il signifia d'un geste que c'était sans importance, en se demandant où elle voulait en venir.

— Les menottes ou les godes, passe encore, reprit-elle, mais le reste... Il trimbalait toute une quincaillerie dans son sac ! Des pinces, pour les seins et la chatte... (Elle frémit.) J'ai demandé à Cindy, mais elle ne veut pas en parler. Elle a l'air de s'en foutre, elle gagne un max en acceptant ça, mais je ne suis pas sûr qu'elle s'en fiche tant que ça...

Elle s'interrompit, le temps de vider à nouveau son verre. Elle baissa la tête. Le reflet des bougies striait son crâne rasé de flèches mouvantes. Ses doigts tiraient les boucles de sa toison. Elle oscilla sur le pouf pour y caler ses pieds, puis remonta sous son menton ses genoux joints qu'elle entoura de ses bras. Dans l'ombre de ses cuisses resserrées, la fente mauve de son sexe s'écarquillait, les chairs gonflées projetées vers l'extérieur.

— Franchement, vous me plaisez, Boris, vous m'avez bien baisée... Vous auriez envie, vous, de... de me faire mal ? Vraiment mal ?

— Et vous, ça vous plairait ?

Elle mit quelques secondes à répondre.

— Je me demande... Avec vous, peut-être, murmura-t-elle.

Il baissa le regard vers le ventre de Yasmine, remonta vers son visage. Il dévia la conversation :

— Pardo ne vous a jamais emmenée dans sa chambre préférée ?

— J'ai refusé ! Avec lui, pas question ! J'étais pas vraiment son type, de toute façon. Il aimait mieux le genre de Cindy. Des gros seins, des grosses fesses... et un petit pois dans la tête.

Elle continua après un silence :

— J'ai quand même failli, une fois, avec Pardo... Mais pas chez Maud.

— Vous le voyiez en dehors ?

— Il m'a invitée chez lui, récemment. Pas en ville, mais dans les Pyrénées. Une grande baraque dans la montagne, plutôt sinistre... un vrai

musée. C'était à sa femme, mais elle est morte il y a longtemps.

— Quinze ans, précisa-t-il en se rappelant la note de l'ami Pierre.

— Elle s'est suicidée, je crois bien. Une super-blonde, le genre Deneuve, vous voyez ? Elle s'appelait Catherine, d'ailleurs. Y avait des photos d'elle partout, des trucs bizarres.

Comment ça ?

— Ben... morbides. J'étais pas à l'aise, et comme il m'a brusquée, j'ai plus voulu. Je lui ai rendu son fric et je me suis barrée ! Il m'a courcée, il était dans une rage ! J'ai jamais eu aussi peur de ma vie, j'ai failli me fiche en l'air avec ma voiture toute neuve !

— C'était quand ?

— En septembre dernier. Un samedi...

— Mais Pardo a eu un accident, lui, ce jour-là !

— Il paraît, mais je n'y étais pour rien, moi ! C'est de sa faute, il avait perdu les pédales ! C'est le mot !

Boris répartit le reste de vin blanc dans leurs verres et lui fit raconter en détail ce qui s'était passé. Le sexe exhibé de Yasmine continuait à le narguer dans l'ombre, mais c'était son visage qu'il regardait.

Elle avait rejoint Pardo à Prades dans l'après-midi, après avoir hésité jusqu'au dernier moment. Mais elle venait d'acheter une Clio et avait besoin d'argent. Il lui en avait promis beaucoup pour passer le week-end avec lui. Ils étaient arrivés au-dessus du col près duquel Pardo possédait sa maison vers cinq heures, chacun dans sa voiture. Il faisait très beau et encore chaud, l'endroit était superbe, mais Pardo était fâché du retard de Yasmine et s'était tout de suite montré brutal. Elle était restée à peine une heure dans la maison, avant de s'enfuir alors qu'il était à l'étage. Elle se croyait quitte quand elle s'était rendue compte qu'il la poursuivait, dans son Audi. Arrivée au col, elle avait bifurqué vers un village et l'avait vu continuer sa route vers Prades.

J'avais tellement les nerfs que je suis restée une demi-heure dans un café, avant de repartir ! J'ai même évité de repasser par Prades. J'ai appris par la suite qu'il s'était planté dans la descente. Mais il n'a plus essayé de me joindre et ne m'en a pas reparlé.

— Et vous n'avez rien remarqué dans les parages de la maison ? Croisé personne aux environs, ou aperçu une voiture ?

— À part une ambulance que j'ai failli emboutir au col, je ne me souviens pas... Mais j'étais un peu sens dessus dessous. Pourquoi vous me demandez ça ?

Boris haussa les épaules.

— Pardo a prétendu qu'un chauffard lui avait fait perdre le contrôle de sa voiture et ne s'était pas arrêté.

— Il n'a pas eu besoin qu'on le pousse, à l'allure où il allait !

Boris ne dit rien, se demandant pourquoi Pardo aurait inventé pareille histoire, alors que personne n'avait évoqué la présence de Yasmine.

— M^{me} Fabiani était au courant qu'il vous avait invitée là-bas ?

— Ça ne la regardait pas ! C'est ma vie privée !

Elle secoua la tête comme pour chasser des pensées désagréables.

— Je n'aurais pas dû accepter d'y aller, de toute façon. Pourquoi on reparle de ce sale type ? Ça casse l'ambiance...

— C'est vous qui avez commencé, lui fit-il gentiment remarquer.

— C'est vrai, reconnu-elle en s'étirant. Vous m'en voulez ? J'ai des idées un peu tordues, parfois...

Elle se remit debout et vacilla. Il la retint et elle se pressa entre ses bras.

— J'ai trop bu, je crois. Je suis crevée.

Il la soutint jusqu'au fond de la pièce. La porte desservait une chambre où un lit occupait presque tout l'espace, face à une télé à écran plat et à une collection de DVD. Sans allumer la lumière, Yasmine se dirigea vers la salle de bains attenante. Quand elle réapparut, elle chancelait et se laissa choir sur le lit.

— On a oublié le dessert, chuchota-t-elle à son oreille lorsqu'il se pencha pour l'embrasser.

— Ce sera pour une autre fois.

Elle le retint, lui plaquant la main sur un sein.

— Vous voulez rester ?

Il se dégagea avec douceur et remonta la couette sur elle.

— On se reverra, promit-il.

Une fois rhabillé, il revint dans la chambre jeter un coup d'œil. Yasmine dormait. Il quitta sans bruit l'appartement, se contentant de tirer la porte derrière lui.

En abordant la place Saint-Semin, il fut surpris par le monde qui convergeait vers la basilique. Puis il entendit des cloches sonner les douze coups de minuit et se rappela que c'était Noël.

CHAPITRE VI



Malgré l'épaisseur des murs et les portes fermées, le timbre reconnaissable entre tous de l'horloge ancienne de la bibliothèque parvint jusqu'aux oreilles d'Audrey et elle ouvrit les yeux. Par réflexe, elle compta les coups, bien qu'elle fut certaine qu'il était dix heures. Depuis des années, elle se réveillait au premier coup de dix heures. Elle aurait pu aussi se fier à l'intensité du jour qui filtrait à travers les rideaux de la chambre. Une lumière d'hiver, juste assez vive pour qu'elle devine que le soleil était revenu, après les chutes de neige de la veille. Elle imagina le parc scintillant sous ses rayons, et les grands arbres figés, leurs branches nues gainées de glace. Elle se souvint d'émerveillements anciens, quand enfant elle découvrait au matin la neige recouvrant les massifs et les allées, effaçant les repères familiers. Elle pouvait rester des heures immobile à la fenêtre, à contempler ce paysage inconnu, où même le porche d'entrée et les cyprès de l'allée principale paraissaient méconnaissables. Elle ne se souciait pas alors du nombre de coups égrenés par l'horloge.

Ni le souvenir, ni le soleil revenu, ni la campagne d'une blancheur immaculée ne lui firent venir aux lèvres le moindre sourire. Et aucune lueur d'attendrissement nostalgique ne vint animer son regard d'un bleu très pâle. Elle repoussa ses fins cheveux blonds qui s'étalèrent en corolle sur l'oreiller et elle fixa le plafond à caissons. Très précisément, l'endroit juste au-dessus de la tête de son lit où une fissure dans le bois faisait s'écailler le vernis. Jour

après jour, mois après mois, elle était capable de mesurer du regard la progression millimétrique de l'infime crevasse.

Puis la densité du silence se modifia quand Louis pénétra sans bruit dans la chambre, accompagné de l'odeur du café, du pain grillé et de son abominable after-shave, qui à lui seul certifiait qu'on était dimanche. Audrey savait aussi qu'il était 10h10, la ponctualité maniaque de Louis ne souffrant aucune entorse. Elle ne dévia pas son regard. Elle était trop certaine en s'éveillant qu'il n'y avait rien à voir, hormis la minuscule fissure au plafond. Louis se courba pour déposer près d'elle le plateau du petit-déjeuner. Il prononça en se redressant la formule rituelle :

— Bonjour, Mademoiselle. J'espère que vous avez passé une bonne nuit.

Puis sans attendre de réponse, il alla écarter le pan de rideau qui en cette saison permettait à la lumière du jour d'atteindre exactement la poitrine d'Audrey, coupant d'un trait net comme un coup de rasoir la couette qui la couvrait. Après quoi Louis pivota sur les talons et demeura dos à la fenêtre, strictement immobile, prenant bien garde de ne pas faire écran au rai de lumière. Mais son garde-à-vous n'incluait pas qu'il regardât ses pieds ou un vague point de l'espace. Il fixait au contraire son attention sur l'endroit du corps qu'Audrey découvrait d'un geste des deux mains en rabattant la couette : ses seins nus, très blancs dans la lumière oblique. Deux dômes neigeux dressés sur son torse gracile, magnifiquement pleins et fermes. L'aréole rose pâle avait le diamètre d'une grosse pièce de monnaie ancienne. Le bout, d'un rose plus foncé, était comme une fraise, de cette variété petite de taille mais parfaite de forme qui a le goût de fraise des bois.

Louis fixait donc sans gêne ni retenue les seins de « Mademoiselle Audrey », dont les bras reposaient de part et d'autre du buste. Il assistait au miracle quotidien baptisé par la jeune femme « bain de lumière ». Lequel avait la vertu de faire gonfler l'opulente poitrine, telle une caresse. Jamais Louis n'aurait eu l'outrecuidance de prétendre que sa présence ou l'intensité de son regard fut pour quelque chose dans le phénomène. Mais il n'en pensait pas moins, alors que la respiration jusque-là imperceptible d'Audrey s'approfondissait.

C'était comme un exercice athlétique, doublé d'une prouesse magnétique. Sous l'effet conjugué d'un rayon de lumière et du regard de Louis, Audrey gonflait sa poitrine, le fin réseau de veines se dessinait sous la peau délicate avec la netteté d'un lavis. Les larges aréoles prenaient du relief, s'épanouissaient comme des soucoupes et en leur centre, les fraises grenues mûrissaient. Elles s'allongeaient, raides et épaisses. La jeune femme respirait à peine plus vite, mais plus profondément encore, l'air sifflait légèrement entre ses lèvres décolorées. Le sang de son visage affluait dans ses seins. Leur masse tremblait, ils semblaient se détacher du corps inerte et s'animer d'une vie propre, jusqu'à vouloir s'envoler vers le plafond comme des ballons d'hélium.

Audrey avait tout au plus raidi sa nuque et ses épaules, tandis que sa gorge palpitait. Elle gardait les yeux grands ouverts, et certains jours bénis, comme aujourd'hui, elle battait rapidement des cils, à l'instant où le nœud de sa poitrine se dénouait. Louis guettait le battement de cils, unique indice d'une apothéose. C'était lui qui alors esquissait un sourire, partageant le bref plaisir de la jeune femme. Après un dernier tressaillement, la respiration d'Audrey s'apaisait, mais ses seins demeuraient gonflés, les bouts mauve foncé dardés. Deux volcans éteints après une éruption.

À l'instant où le carillon du hall d'entrée sonnait dix heures et quart, Louis prononça son compliment :

— Mademoiselle est magnifique, ce matin.

Audrey parfois se rendormait durant quelques minutes. Ce jour-là, d'une poussée sur les bras, elle s'assit, se cala d'un geste adroit sur les deux oreillers et attira vers elle le plateau pivotant supportant celui du petit-déjeuner. Louis savait qu'elle n'avait pas besoin d'aide à ce moment. Il allait quitter la chambre quand elle demanda à mi-voix derrière lui :

— Chloé est rentrée ?

Les épaules étroites du vieil homme se voûtèrent un instant. Il pivota vers le lit pour répondre :

— Pas encore, Mademoiselle.

Il sortit.

Audrey but une gorgée de café et déplia fébrilement le journal du jour.

*

* *

Le bain à remous et l'aspirine n'y avaient rien fait : une sournoise migraine rôdait derrière le front de Fabrice Tournaire. Elle l'avait pris au réveil et ne le lâchait pas. Elle lui gâchait l'envie d'allumer le havane qu'il venait de préparer. Le premier de la journée, à l'heure de l'apéritif. Un Cohiba, le must... Il le posa soigneusement, près du coupe-cigares, sur la table basse en verre qui prolongeait le canapé en cuir crème où il était affalé. Son regard glissa sur les plantes vertes. Magnifiques, les plantes, sous la verrière, à l'extrémité de l'immense salon. Il se piquait de temps en temps de les soigner lui-même. Mieux valait quand même se fier à un spécialiste. Pour ce que ça coûtait... Il se promit d'en changer, dès le lendemain : toute cette chlorophylle lui donnait la nausée. Il regarda à nouveau l'écran, en face de lui. Un mètre vingt de plasma dernier cri suspendu au mur comme un tableau. Un tableau éteint, mais il suffisait de dénicher la télécommande quelque part sous les coussins qui l'entouraient. Un dimanche à onze heures et demie... Les chances de tomber sur un programme captivant étaient minces. Surtout le jour

de Noël. Bénédiction papale *urbi et orbi*, pensa-t-il en ricanant. Mieux valait oublier la télécommande, et quant à trouver un DVD approprié à son humeur maussade, il aurait fallu avoir le courage de se lever, de chercher dans la vaste collection qui garnissait des mètres de rayonnages en verre trempé. Le courage lui manquait, même si un petit porno...

Il baissa les yeux. C'était cette fille, peut-être, qui lui cassait le moral. Elle était agenouillée sur le tapis de haute laine, entre ses genoux. Les cheveux châtons coupés courts, avec une frange qui lui tombait sur les yeux. Une grande bouche, c'est ça qui lui avait plu. Il le lui avait dit en la ramenant chez lui sur le coup de cinq heures du matin. Avec ce brin d'humour qui faisait des ravages parmi les minettes prêtes à tout pour être l'élue, à l'heure de la fermeture du bar :

— C'est ta bouche qui emporte le morceau, ce soir ! Va falloir qu'elle tienne ses promesses !

Dans la Porsche, la tête coincée sous le volant, la fille avait paru assez capable. C'était sans doute l'effet d'une certaine euphorie, Tournaire ayant fêté comme il convenait sa sortie du commissariat, la soirée de Noël et la mort de Pardo. À présent, dégrisé et migraineux, il était moins convaincu.

Elle se donnait du mal, pourtant. Les deux mains accompagnaient le va-et-vient des lèvres. Les grosses lèvres retroussées, quand elles remontaient jusqu'au gland, il aimait... Elle salivait aussi. Elle avait bu du Coca au réveil, sous prétexte de bouche pâteuse, c'était un bon point. Et puis elle n'oubliait pas les coups de langue aux endroits sensibles, ni de lever de temps en temps les yeux, avec une expression d'adoratrice en extase. Elle la jouait experte, cochonne. Il ne bandait pourtant qu'à moitié.

Il donna un coup de reins sec. La fille s'étrangla. Elle le suçait comme elle l'avait vu faire dans les films pornos, mais ainsi qu'il avait coutume de dire, c'est au pied du mur qu'on voit le maçon. Et là, elle ne passait pas le test, la balourde ! Elle s'escannait grave... D'une main posée sur son crâne, il contraria son mouvement de recul, lui courba la tête et décocha au fond de sa gorge deux ou trois coups de bélier. Il vit les larmes jaillir, l'entendit geindre et devina le haut-le-cœur proche. Les mains le lâchèrent, en quête d'un appui. Oubliée la technique ! Fini le cinoche ! Elle manquait d'air...

Lui saisissant les cheveux, il repoussa lentement sa tête, ressortant jusqu'au bourrelet du gland. S'il finissait par bander dur, c'était plutôt malgré elle que grâce à elle. Il se demanda comment elle avait pu faire illusion, cette nuit. Elle louchait sur toute la longueur qui séparait ses lèvres de la racine du membre, et l'heure n'était plus à l'euphorie. Il la maintint ainsi un petit moment, lui interdisant d'une tape l'usage de ses mains. Quand elle eut repris haleine, elle retrouva celui de sa langue et resserra les lèvres. Elle quémandait une session de rattrapage. Est-ce qu'elle ne l'avait pas tanné, à un moment, pour qu'il l'embauche ? Un petit boulot au vestiaire, ou à la plonge ? Il n'avait pas les souvenirs très clairs. La faute au bourbon. Il n'était même plus très sûr

de l'avoir baisée.

Il l'examina d'un œil critique. Seins en poire un peu trop écartés, hanches étroites de garçon... Un faux diam dans le nombril et un tatouage sur la motte, sortant d'un mini-buisson artistiquement taillé en forme de pinceau. Elle devait s'appeler Samantha ou Laurie, il n'était pas fichu de se rappeler. Avec une blouse des Galeries, derrière une caisse, elle devait se faire draguer un max. Une pipe de temps en temps au manager de rayon ?

Les pensées de Tournaire reprenaient un tour morose. Cette fille, quoi qu'elle fasse, n'était pas le remède. Alors qu'elle affichait à nouveau la meilleure volonté du monde et profitait de sa distraction pour gober quelques centimètres supplémentaires, il la repoussa d'une bourrade. Elle tomba en arrière, les yeux larmoyants, et resta bouche ouverte d'incompréhension.

N'empêche qu'il bandait encore. Moins dur, mais bon... Il se branla un peu entre les pans de son peignoir ouvert, l'ignorant ostensiblement.

Changer de jardinier et virer les plantes vertes, accrocher le plasma sur l'autre mur, peut-être... Allumer le havane. Le fumer dans la chatte de cette nulle... Passer un coup de fil à Sonia, qui n'avait pas une si grande bouche mais savait s'en servir... La seule capable de l'avaler tout entier... sauf peut-être...

L'image de Diane se forma tout naturellement sur l'écran de son cinéma intime, et il comprit tout d'un coup que c'était celle-là qui lui avait parasité l'esprit et gâché la matinée. Pas une image. Un vrai corps de déesse. Il l'avait un peu tâté, non ? Il en avait encore le goût et l'odeur au bout des doigts !

Sa main s'activa plus vite. Quel imbécile il avait été de ne pas profiter de Diane l'autre nuit ! De respecter les règles de Maud et de laisser à cette ordure de Pardo la priorité... Ça ne lui avait pas porté chance, soit ! Mais maintenant, après ce qui s'était passé, plus aucune chance pour lui non plus de retrouver la Black. Voilà ce qui lui donnait la migraine : l'avoir eue à sa pogne et l'avoir ratée. C'est elle qui aurait dû être là...

— Va t'asseoir au bar ! ordonna-t-il sèchement, sans un regard pour la fille. Le tabouret de droite.

Il resta encore un moment vautré sur le canapé, se repassant le film : Diane et Yasmine, et lui fouillant de ses doigts la grande Noire pendant qu'elles se gougnotaient... Les autres filles et Maud... des lots de consolation. Encore qu'il ait été flatté que Maud soit venue le chercher, et assez satisfait de lui faire ravalier ses grands airs à coups de pine. Incroyable comme elle pouvait jurer, celle-là, quand elle grimpait aux rideaux ! Une vraie harengère ! Mais enfin, ce n'étaient que des pis-aller. C'était Diane qu'il aurait voulu faire reluire, et comment !...

Il se leva, laissa glisser son peignoir à terre et marcha vers le bar, la taille redressée, le sexe en avant, long et un peu recourbé. Bien dur, un vrai étendard.

La fille l'observait par en dessous, gauchement perchée sur le tabouret indiqué, le moins haut de l'alignement. Une trouvaille, cet assortiment. Structure en acier et assise rembourrée de cuir, arceaux pour poser les pieds. Des tailles différentes pour des usages variés. La fille béate devant son érection n'avait rien pigé. Les yeux baissés, les joues rouges, elle espérait se racheter et elle redoutait la suite...

— Tourne-toi et accroche tes chevilles aux montants.

Elle obéit et voulut dire quelque chose. Il la devança :

— Et que je ne t'entende plus !

Il ne se rappelait plus le son de sa voix. Dans son dos, il évalua la position. Pas besoin de sortir de Polytechnique pour la juger parfaite. Il imagina Diane à la place de la brune. Elle la dépassait d'une tête, mais le plus haut des tabourets aurait fait l'affaire. Lui se serait trouvé embarrassé, à moins de se jucher sur des Bottin, mais il n'y pensa pas. Outillé comme il l'était, comment se trouver trop petit ?

— Sors ton cul et agrippe la barre.

Comme elle tardait à comprendre, il lui montra, en quelques gestes précis. Écarter les bras et empoigner la barre de cuivre qui courait le long du meuble, repousser les fesses au bord du siège, et ouvrir grand les genoux pour ne pas les cogner au bar.

— C'est pourtant simple, non ? T'es assise sur ta chatte.

D'une main glissée sous les fesses, il vérifia. La fente adhérait au cuir, il faufila deux doigts et étala les lèvres, replia les phalanges pour pénétrer. Elle se souleva avec un petit sursaut. Il s'enfonça plus loin, retira ses doigts humides. Elle retomba, ses fesses faisant un pli dodu sur l'assise. Un petit cul comme le sien ne risquait pas de déborder. Il était ferme et musclé. Il le mania un peu, en essuyant ses doigts poissés sur le petit orifice dégagé par la posture. Elle se tortilla en soufflant.

Il se contenta durant un moment de donner, sur ses fesses et le bas de ses reins, des pichenettes avec son engin. Elle creusa le dos et se frotta sur le cuir. Elle s'échauffait. Il voyait Diane à sa place. Sa cambrure inouïe. Il n'eut qu'à fléchir un peu les genoux. L'ajustement était parfait, une mécanique de précision comme en offrent certains automates érotiques...

Il pressa son gland effilé contre l'ouverture. La fille cria, serra les dents dès qu'il lui intima de se taire, et s'accrocha vaillamment à la barre.

— Tu te prends pour une grande suceuse, mais c'est ta petite bouche qui est la meilleure ! dit-il en se redressant lentement.

Elle tenta d'accompagner le mouvement, mais il lui bloqua les hanches pour la maintenir assise. Elle était étroite, évidemment, mais une fois passé en force le premier barrage, il n'eut pas de mal à s'engouffrer. Il remontait loin. Elle cherchait son souffle, à nouveau. Incrédule, l'apprentie cochonne ! Il fora

à petits coups nonchalants. Elle s'y ferait vite...

— Ta petite bouche, elle m'avale tout entier, elle !

Il la lâcha, savoura de se voir debout derrière elle, bras ballants, comme s'ils étaient dans son bar, en ville, à attendre qu'on les serve, et qu'un peu de presse les obligeât à se tenir l'un derrière l'autre et non côte à côte. C'était un truc qui le faisait bicher, Tournaire, cette idée d'être emmanché à fond dans le cul d'une fille et que le monde alentour n'y voie que du feu... Il regretta de n'avoir pas emporté son havane, pour l'allumer maintenant, alors que la brune avait du mal à s'empêcher de glapir et qu'elle se mettait à bouger par saccades, d'avant en arrière, collée au cuir par-devant, vissée sur lui par-derrière.

Il se baissa un peu, émergeant à moitié, prenant ses aises. Il avait le temps, et la migraine reflétait.

La sonnerie stridente et toute proche du téléphone retentit à cet instant. La fille sursauta et Tournaire s'immobilisa. C'était la ligne fixe de la villa, un appareil se trouvait à portée de main sur le bar.

— Approche le bigo, s'il te plaît, dit-il placidement, en replongeant d'une secousse entre les fesses de la brune.

Elle tendit le bras, s'étira en gémissant, parce que l'angle la distendait douloureusement. Elle attira l'appareil. En reprenant la position, elle haletait, la nuque moite de transpiration. Il s'empara du combiné devant elle, se cala mieux dans son cul en se décollant de son dos et prit l'appel.

— Monsieur Tournaire ? Fabrice Tournaire ?

— C'est moi, oui.

Son instinct le figea. Les seins écrasés sur le bord du bar, la fille oscillait en retenant des sanglots.

— C'est Diane... vous me remettez ?

S'il la remettait ! Tournaire expulsa tout l'air de ses poumons et plaqua son poing fermé au creux des reins de la brune.

— Je crois que oui... J'ai besoin de votre aide, Fabrice...

Il grogna un acquiescement et se raidit. Les parois soyeuses le trayaient. Son front se couvrit de sueur, sa vue se brouilla.

— Vous m'écoutez ? Je suis près de chez vous. Vous pouvez venir me rejoindre ?

— Oui, oui... Où ? Où ça ?

Il avait presque crié, en agitant son bassin. La voix calme donna des indications précises et il hocha stupidement la tête.

— Vous avez bien compris ? Je vous attends.

Il resta bouche bée en entendant la tonalité, lâcha le combiné sur le bar et se rendit compte qu'il venait d'éjaculer.

*

* *

Les graviers de l'allée giclèrent sous les roues de la Porsche et elle franchit en trombe le portail de la villa. La petite route sinueuse sur les collines au-dessus de l'Ariège était bordée de luxueuses propriétés où les constructions s'ingéniaient à demeurer invisibles, tapies à l'abri des haies et des arbres. À la première intersection, Tournaire freina et lança à la brune :

— Tu descends là...

Elle jeta sur les environs déserts un regard incrédule. Il lui ouvrait déjà la portière et la poussait dehors.

— Le village est à trois minutes, tu trouveras bien un bus !

Comme elle tardait à réagir, il fouilla dans la poche de son pardessus, en sortit des billets froissés qu'il lui fourra dans la main.

— Ou bien appelle un taxi !

Elle s'extirpa de la Porsche, hébétée. Il ajouta en se penchant pour refermer la portière :

— Passe un de ces soirs à la boîte, je te trouverai quelque chose...

Le moteur vrombit et elle resta plantée sur le bas-côté, son manteau qu'elle n'avait pas eu le temps d'enfiler sur les bras.

Bifurquant vers le sud, à l'opposé de Toulouse, Tournaire avala les lacets menant à la rivière, qu'il longea sur un kilomètre avant de s'engager dans un chemin de terre. Durement secoué sur les ornières, il ralentit et slaloma entre les flaques gelées. « Une vraie séance de tape-cul ! » se dit-il en ricanant à la perspective de celle qui allait suivre. L'image de Diane dansait sur le pare-brise et il avait déjà oublié la brune.

Quand la rivière surgit devant lui, dévalant avec la force d'un torrent son étroit lit de pierres, il braqua et s'arrêta face au courant. Le repère indiqué par Diane était là, à vingt mètres sur sa droite : deux pans de murs éboulés, les restes, d'une petite grange dominant la berge. De l'autre côté, vers l'amont, on apercevait à travers les arbres le pont qui franchissait l'Ariège en direction de la nationale. L'endroit semblait absolument désert, sauvage et vaguement sinistre dans la lumière froide. Tournaire hésita quelques secondes, puis coupa le moteur et descendit.

Il frissonna. Il s'était habillé si rapidement, après le coup de téléphone de la Black, qu'il avait négligé de mettre un pull. Il serra son pardessus sur sa chemise, remonta le col et marcha vers la ruine. Il était à mi-chemin quand la silhouette apparut, la tache claire de la fourrure se détachant de la grisaille des arbres. Il frissonna cette fois d'excitation.

— Vous êtes seul ? demanda Diane.

Il regarda autour de lui d'un air goguenard.

— Bien sûr. Tu aurais dû venir directement chez moi, puisque tu as su me trouver...

Elle portait un jean et de hautes bottes de cuir fauve. Il la détailla d'un œil gourmand. Sous les boucles noires, un pli barrait son front, et son expression était inquiète. Elle épiait les environs. Une biche aux abois, pensa-t-il en s'approchant, le sexe dur.

— J'étais avec une pétasse, mais je l'ai virée ! dit-il en se rengorgeant. N'aie pas peur...

L'idée d'avoir affaire aussi à une meurtrière en cavale l'effleura, ainsi qu'une ou deux questions qu'il ne posa pas. Elle était là, peu importait comment. Là devant lui, seule et apeurée, à sa pogne... Il tendit le bras et saisit le revers du manteau.

— Avec moi tu ne crains rien, assura-t-il.

Diane hocha la tête en pinçant les lèvres. Du pouce, il les frôla, étira la commissure. Elle se força à sourire. Il lui caressa la joue, glissa les doigts contre son cou. La peau était tiède, aussi douce que la fourrure.

— Je ne veux même pas savoir ce qui s'est passé avec Pardo, dit-il d'une voix sourde.

Elle battit des cils, menton baissé. Est-ce qu'elle allait se mettre à pleurer ? Il sourit en accentuant la pression de sa main.

— C'était un accident, souffla-t-elle d'une petite voix.

Il haussa les épaules.

— Il ne l'a pas volé, à mon avis.

Elle inclina la tête, coinçant la main de Tournaire dans le creux de son épaule, et il ajouta :

— Tu as bien fait de m'appeler, tu ne pouvais pas mieux tomber...

Le regard qu'elle lui adressa à travers ses longs cils acheva d'enflammer Tournaire. Il l'attira contre lui.

— C'est à cause de..., commença-t-elle. J'avais envie de vous revoir.

Il mit une seconde à comprendre.

— L'autre nuit, ça t'a plu, hein ? dit-il en redressant la taille. J'aurais dû te garder, au lieu de...

En même temps qu'il lui courbait la nuque, il faufila une main entre eux, écarta le manteau et sentit la chaleur de la laine. Il lui saisit un sein, le pétrit. Sa poitrine était nue sous le pull angora. Elle ne déroba pas ses lèvres. Il les écrasa sous les siennes et l'embrassa à pleine bouche. Elle était si grande qu'il devait décoller les talons du sol. Elle chancela un peu mais il la tenait fermement. Délaissant sa poitrine, il plaqua sa main sur ses reins, et sa langue

se fit plus impérieuse encore quand il lui empoigna la croupe. Il avança le ventre, dit en reprenant brièvement haleine :

— On va rattraper ça, tous les deux. Tu sens comme je bande ?

D'un mouvement de hanches, elle se pressa contre lui. À travers le jean, il éprouva la contraction des fesses et l'ondulation du bassin. Et toujours, l'incroyable cambrure qui déclenchait des images affolantes... Il lui mordit la lèvre, dit d'une voix haletante :

— Allons chez moi, il caille trop, ici... Viens... Je veux te baiser en détail, pas à la va-vite au coin d'un bois !

Content de sa plaisanterie, il lui malaxa les seins d'une main, la croupe de l'autre. Elle eut comme une faiblesse et fléchit sur ses jambes, le ventre soudé au sien, se frottant à la bosse de son sexe.

— Ça te démange, bon sang ! dit-il en riant.

Elle s'inclina un peu plus, noua ses bras autour de son cou. Elle l'embrassa à son tour, dardant une langue effilée au fond de sa gorge. Il allait finir par lui en filer un coup là, par terre, pensa-t-il en tâtonnant sur la ceinture du jean. Les mains agrippées à sa nuque, elle agitait le bassin comme si déjà il la lui fourrait...

En essayant de la retenir, Tournaire glissa sur les feuilles mortes racornies de givre et perdit l'équilibre. Elle s'accrocha plus fort à lui. Ils tanguèrent, enlacés. Un tronc les retint, il s'y cogna le dos et l'arrière du crâne. Il poussa un petit cri contre la bouche de Diane et la repoussa d'une secousse. Elle le lâcha, ses bras retombèrent.

— Doucement, ma belle ! Viens, je te dis, tu ne perds rien pour attendre... C'est à cinq minutes...

Il voulut l'entraîner mais elle résista, avec une grimace.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me suis tordu la cheville.

— C'est plutôt moi qui me suis fait mal, rigola-t-il en se massant le cou. J'ai failli m'assommer !

Il lui prit le bras. Quelque chose se brisa sous sa semelle. Il écarta les débris du bout de sa chaussure et remarqua :

— Saloperie de camés, ils viennent même se shooter par ici !

Diane se dandinait sur une jambe contre le tronc d'arbre.

— J'arrive, dit-elle à voix basse en se tenant la cheville d'une main.

— Je cherche la bagnole...

Il se dirigea vers la Porsche en trotinant. À deux reprises avant de l'atteindre, il ralentit et porta la main à sa nuque. En s'asseyant dans la voiture, il secoua la tête. Il mit le contact, redressa le dos et respira à fond, luttant contre l'engourdissement qui montait. Il embraya et la Porsche bondit

en avant, fit une embardée. Il corrigea la trajectoire, les yeux écarquillés cherchant la tache claire de la fourrure parmi les arbres. La Black le regardait approcher. Immobile contre le tronc, elle l'observait à travers le pare-brise.

— Je vais te la mettre, ma salope ! Tu t'en souviendras... Bon Dieu ! Quel canon ! Je vais te régaler, ma belle ! On va s'en donner, tous les deux...

Ses mocassins ripèrent sur les pédales, la voiture eut un hoquet, semblable à celui qui le courba sur le volant. Le moteur cala. Tournaire sentit l'étau de glace qui emprisonnait sa nuque et son crâne descendre sur sa poitrine et lui broyer le thorax. Une poigne de fer. Il étreignit le volant, porta à nouveau une main à ses cervicales. Elle y resta crispée. Sous ses doigts, une cloque minuscule. Une piqûre de moustique. Des moustiques à Noël, au bord de l'Ariège... Il pointa le menton vers la fille qui ne bougeait pas. « Viens m'aider, bon Dieu ! Tu ne vois pas que ça ne va pas ? »

Il pensait avoir crié, mais aucun son n'était sorti de sa bouche. Elle se remua, enfin ! S'avança à pas lents, sans boiter. Tordu la cheville, tu parles ! Incapable d'ouvrir la portière, il l'implora du regard. « Aide-moi, nom de Dieu ! »

Debout devant le capot, elle le fixait. Une beauté pareille. Une meurtrière en cavale... Il l'avait à sa pogne et ne la raterait pas, cette fois !

Diane lui sourit. Un étrange sourire tordu. Elle lui avait fait quoi, cette sorcière ? Au lieu de cette question, les lèvres de Tournaire en articulèrent une autre. Un seul mot : « Pourquoi ? »

Elle se pencha. Il mettait toutes ses forces à garder les yeux ouverts. Le corset de glace qui l'étouffait avait atteint l'extrémité de ses membres. Il pensa vaguement qu'il bandait encore, en rivant son regard à la bouche noire pulpeuse qui prononçait un mot, de l'autre côté du pare-brise. Il lut sur les lèvres, sans comprendre. Et à l'instant où il comprit, sa tête s'inclina vers l'avant, son front percuta le volant.

Une longue minute s'écoula avant que Diane ouvre la portière. Des bruits de voitures passant au loin sur la nationale parvenaient de temps en temps à se frayer un chemin dans le grondement monocorde de la rivière en contrebas. L'endroit était désert, même le soleil s'était frileusement retiré de la rive sauvage et résolument sinistre.

Diane essuya son visage d'un revers de main. Elle transpirait et elle avait froid. Elle prit soin de ne pas faire tomber Tournaire hors de la voiture. Elle s'accroupit, saisit un bras qu'elle enroula autour de ses épaules, puis d'une traction hissa obliquement le corps. Tournaire était petit, mais costaud et plutôt lourd. Avec habileté, elle le redressa contre la carrosserie, puis le traîna debout, serré contre elle, sa hanche lui heurtant le flanc à chaque pas. La distance n'était heureusement pas très grande. Parvenue en surplomb de la rivière, elle reprit son souffle et rassembla son énergie.

La poussée projeta le corps deux mètres en contrebas, sur des rochers plats

où le courant se brisait en incessants tourbillons. Le choc s'entendit à peine. Tournaire resta étendu un instant, comme un pantin désarticulé agrippé à une planche. Puis il bascula dans le remous trouble et sombra.

Diane se contenta de refermer la portière de la Porsche. Après quoi elle marcha jusqu'à sa voiture, garée à une centaine de mètres de là à l'abri de taillis. Cinq minutes plus tard, elle franchit le pont et prit la nationale 20 en direction de Toulouse. Avant 14 heures, elle avait dépassé l'agglomération et roulait vers le nord-est.

CHAPITRE VII



Boris indiqua d'un geste la caméra fixée au plafond dans l'angle du salon. L'objectif était braqué sur la table de jeu.

— C'est une des deux qui n'étaient pas branchées, acquiesça derrière lui le lieutenant Malvaux.

Celui-ci était sur place quand Boris était arrivé quai de Tounis peu après 13 heures. Il l'avait guidé dans la maison de Maud Fabiani, après s'être enquis de sa nuit à l'hôtel.

— Excellente, lieutenant, avait répondu Boris sans faire allusion à ce qui avait précédé.

Il avait fait la même réponse à Valérie Camas, lorsqu'elle l'avait appelé en fin de matinée sur son portable pour l'avertir que Malvaux était chez M^{me} Fabiani. Le petit festin improvisé avec Yasmine valait tous les réveillons en famille mais ne se prêtait pas aux commentaires.

— L'autre caméra est par là, poursuivit Malvaux sur le seuil du salon.

Avant de quitter la pièce, Boris s'attarda près de la table de poker. Les jetons y étaient restés en place. Il montra les piles soigneusement rangées en face d'un des sièges.

— Pardo avait gagné gros...

— C'est ce qu'ont dit les autres, confirma Malvaux. Dans les quatre-vingt mille balles, ajouta-t-il avec un soupir.

La somme lui semblait assez importante pour qu'il l'exprime en francs.

— Vous avez trouvé du liquide dans la maison ? demanda Boris.

— Euh... non.

— Dans ce genre de partie, même entre amis, on ne se fie qu'au cash, il me semble. Vous leur avez posé la question ?

Malvaux admit que non. Ni les partenaires de la victime ni leur hôtesse n'avaient parlé de liquide.

— Il y a peut-être un coffre, reprit Boris.

— Je n'en ai pas vu.

— On demandera à M^{me} Fabiani.

Valérie Camas lui avait annoncé qu'elle relâcherait Maud dans l'après-midi. Rien ne justifiait de la maintenir en garde à vue.

Boris emboîta le pas à Malvaux et découvrit, à gauche dans un couloir, un boudoir communiquant avec une chambre, celle dont Yasmine lui avait parlé. La caméra se trouvait effectivement au-dessus du lit, dans l'axe de la porte. Il imagina Diane et la Marocaine s'étreignant sous son œil indiscret. Mais cette caméra n'était pas non plus en service.

Ils visitèrent les autres chambres de l'étage, dont celle qu'avait décrite Tournaire. Une bonbonnière tapissée de miroirs autour d'un lit « king size » où il devait être possible de s'ébattre à une douzaine. Boris surprit dans les glaces le regard songeur du lieutenant. Le décor était évidemment propice à certaines évocations. Malvaux toussota et quitta un peu trop précipitamment la pièce. Avec qui se voyait-il en action sur le lit immense ? se demanda Boris avec amusement. Le capitaine Camas ?

Par l'escalier équipé d'une caméra en état de marche, ils gagnèrent le deuxième étage. Boris se rendit directement dans la chambre aveugle et insonorisée qui était devenue la scène de crime. Là, les évocations étaient d'une autre nature, plus précises, mais moins réjouissantes à son goût. Un vrai cabinet de tortures, dont la table évidée au pied en fonte ne laissait que deviner ses secrets. Pardo n'avait pas eu le loisir de les faire connaître et éprouver à sa dernière proie...

Les objets trouvés sur le sol et le bureau avaient bien sûr été collectés aux fins d'analyse. Le pistolet automatique avait fourni les meilleures empreintes, parmi toutes celles relevées dans la maison. Une seule main l'avait tenu. Elle n'appartenait pas à Pardo, mais à la meurtrière. Ses empreintes sur l'arme suffiraient à la confondre. Le problème, ainsi que l'avait confirmé Valérie Camas, c'est qu'elles ne correspondaient à aucune personne fichée dans les dossiers de la police. Tant qu'on n'avait pas mis la main sur Diane Perrin, on n'était donc pas plus avancé.

— Vous croyez qu'elle a oublié son arme ? questionna Malvaux en écho aux pensées de Boris.

— Je ne vois pas d'autre explication. Où l'a-t-on trouvé exactement ?

Malvaux montra le pied du lit, du côté opposé à la porte.

— Elle l'aura posé là après avoir réduit Pardo à l'impuissance, suggéra-t-il. Une fois menotté, il était à sa merci.

— Possible, approuva Boris. Elle le menace assez sérieusement pour le forcer à revêtir la combinaison de latex, puis à se passer les menottes. Après, elle n'en a plus besoin. Elle le pose par terre. Elle bâillonne Pardo, de façon qu'il meure lentement, d'asphyxie, puis elle prend la fuite en l'oubliant. Aucun professionnel n'aurait commis une erreur pareille.

— Un tueur aurait tiré une balle dans la tête de Pardo. La pièce est insonorisée, personne n'aurait rien entendu...

Boris était d'accord. Il pensait d'ailleurs qu'un tueur aurait abattu le commissaire dans la rue. C'était moins aléatoire. Mais une femme aurait-elle agi ainsi ? Diane était-elle une tueuse ?

— Reste à savoir comment elle a pu introduire l'arme ici sans que personne la remarque, dit-il. À commencer par Pardo...

— C'est vrai, elle n'avait pas de sac à main.

— J'y ai un peu réfléchi, en essayant de me mettre à sa place. Elle est arrivée avec l'automatique dans sa poche. Maud Fabiani n'allait pas la fouiller... Pendant toute la soirée, elle est restée seule à lire dans le boudoir. Elle a eu tout le temps d'aller placer le pistolet dans le sac de Pardo. Elle l'a récupéré ici, quand il lui a fait ouvrir la mallette. Elle renverse le contenu sur le bureau, ce qui le met en fureur. Il masque l'objectif (Boris montra la caméra au plafond) et quand il se retourne, il s'aperçoit qu'elle le braque.

Malvaux réfléchit un moment, sourcils froncés.

— Admettons..., finit-il par dire. Ça signifie qu'elle connaissait bien les habitudes de Pardo, et qu'elle a fait sacrément confiance à la chance. Il aurait pu lui-même ouvrir le sac et y trouver le pistolet...

— Il aurait pu se produire un tas de choses qui rendaient son plan inopérant, renchérit Boris. Si on peut appeler ça un plan... Elle n'avait qu'une chance infime que les circonstances s'enchaînent aussi favorablement. Ça me confirme dans mon intuition.

— Laquelle, commandant ?

— Qu'on n'a pas affaire à un pro, mais à un scénario largement improvisé.

— Il lui a fallu un sacré cran quand même...

— Oui, de la détermination et du sang-froid, c'est certain, mais aussi une bonne dose d'inconscience.

Malvaux était apparemment d'accord. Boris passa dans la salle de bains attenante. La glace au-dessus du lavabo était d'une impeccable propreté. Pas la moindre trace de l'inscription au rouge à lèvres que Maud Fabiani disait avoir trouvée et effacée avant de prévenir la police. Aucun bâton de rouge

n'était d'ailleurs visible.

— On a ramassé des objets ici ? questionna-t-il.

— Je crois, oui, il faudrait demander au capitaine.

Sur le seuil, le lieutenant l'observait avec perplexité.

Valérie Camas ne l'avait pas mis au courant de la version de Maud. Elle s'était conformée à l'exigence de discrétion de Boris.

La perplexité de Malvaux devait cependant avoir de multiples causes, car il finit par avouer :

— J'ai beau retourner tous les scénarios possibles, je ne comprends pas le mobile. Cette fille sort de nulle part pour tuer Pardo. Pourquoi ? On a épluché tous les dossiers, fouillé les archives et on n'a trouvé aucun lien.

Il se pinça le menton et ajouta :

— Comme si on avait affaire à un tueur à gages, sauf que ça ne colle pas avec son comportement. Alors quoi ?

Boris pensait à l'inscription révélée par Maud et à la note de « l'ami Pierre » de Baba.

— Alors il faut croire que le passé d'Henri Pardo n'a pas livré tous ses secrets, conclut-il. Vous me montrez le dernier étage ?

Maud Fabiani avait installé ses appartements privés au troisième, avec le même souci de confort, mais sans l'ostentation qui faisait ressembler les deux premiers étages à une maison de rendez-vous. Il y avait quand même une salle de culture physique de la taille d'un petit gymnase, avec un grand choix d'appareils de remise en forme, et un sauna. Ce n'était pas l'ostentation qui dominait, sauf peut-être dans la salle de bains hollywoodienne, mais l'efficacité dans le combat contre les atteintes de l'âge...

Dans le bureau contigu à la chambre se trouvaient le moniteur du circuit de vidéosurveillance et le secrétaire où Malvaux avait trouvé les bandes de la nuit de vendredi à samedi.

— Il doit y en avoir d'autres, dit Boris en examinant le meuble.

Après quelques secondes de tâtonnements, il fit jouer le mécanisme du tiroir secret.

— Enfantin, je vous l'avais dit, commenta Malvaux.

Le tiroir était vide.

— Je cherchais d'autres enregistrements, avant votre arrivée, continua le lieutenant. Je n'en ai pas trouvé.

Boris haussa les épaules et s'intéressa à un classeur où étaient rangés des dossiers. Il en ouvrit un au hasard : des photos, des coupures de presse. La sonnerie du portable de Malvaux retentit et il l'entendit répondre tout en observant une photo de magazine. Maud en maillot de bain sur une plage, serrée de près par un jeune homme blond à la pose arrogante. La légende était

en grec, on avait ajouté à la main en dessous : Corfou, juin 1979. Le minet blond n'avait pas l'air de l'industriel grec qui était alors le mari de Maud. Un jeune loup d'ambassade ? En tout cas, Maud Fabiani était superbe. Vingt-deux ans, calcula-t-il, et à son expression, on pressentait que le jeune loup serait vite croqué, et que beaucoup d'autres subiraient le même sort...

Malvaux s'était éloigné pour parler. Il revint près de Boris et lui tendit l'appareil.

— Le capitaine, dit-il, elle veut vous parler.

— Rebonjour, Valérie...

— M^{me} Fabiani vient de quitter l'Hôtel de Police, vous n'allez pas tarder à la voir débarquer...

— Ça tombe bien, je n'ai pas épuisé les sujets de conversation avec elle !

— Méfiez-vous, j'ai cru qu'elle allait me déchirer à coups de griffes, ce matin. Une vraie tigresse !

— Hum, la nuit au poste ne l'a pas vraiment attendrie ?

— Mais vous êtes assez grand pour faire face, n'est-ce pas ?

— J'espère bien.

Après un silence, Valérie Camas reprit :

— J'ai plusieurs choses à vous communiquer, à propos de vos innombrables questions de ce matin. Mais rien qui soit très concluant, je vous préviens...

— Dans ce cas..., commença-t-il.

— Voyons-nous un peu plus tard. De vive voix, ce sera mieux... 18 heures ?

Il acquiesça. Elle enchaîna rapidement :

— Je ne compte pas rester si tard au bureau, sauf imprévu... On pourrait se retrouver en ville. Un apéritif place du Capitole, cela vous convient ?

— Bien sûr. Vos désirs sont des ordres, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Malvaux.

Le lieutenant s'était éloigné, mais Boris avait parlé assez fort. Valérie, fine mouche, remarqua :

— C'est mon tour de vous demander de ménager l'amour-propre du lieutenant. J'ai besoin de lui !

— C'est promis.

— Alors à 18 heures, au Florida, en face du Capitole.

— Entendu... Au fait, Diane ? L'avis de recherche ?

— Rien ! Strictement rien.

Cela ne justifiait pas le soupçon de gaieté qu'il percevait dans sa voix... Elle raccrocha et il rejoignit Malvaux dans le couloir.

— Merci, dit le lieutenant en récupérant son portable. Je dois retourner au bureau. Vous restez ici ?

— M^{me} Fabiani va arriver et j'ai à lui parler.

— Si elle veut bien...

— Bah, je parie qu'elle ne me jettera pas dehors. Enfin, pas tout de suite.

— Alors à plus tard, commandant.

Avec un sourire quelque peu crispé, il disparut dans l'escalier.

Par une fenêtre donnant sur le quai, Boris le vit quitter la maison. Il franchissait le portail quand il croisa Maud Fabiani. Boris crut qu'elle allait lui rabattre la grille dans la figure. Elle semblait hors d'elle, mais c'était peut-être dû à la présence sur ses talons de deux hommes pressés de la rejoindre. Elle apostropha vivement le lieutenant, qui battit en retraite vers le jardinet. Puis elle lui montra les deux types. Malvaux passa au large pour sortir et Maud referma violemment la grille au nez des deux importuns, qui tentèrent du coup leur chance auprès du policier. Ils l'encadrèrent tandis qu'il traversait la chaussée. Des journalistes, devina Boris. Pas sûr que Malvaux parvienne à les éconduire facilement. Il espérait que Valérie Camas lui avait fait la leçon...

Une porte claqua au rez-de-chaussée. La voix furieuse de Maud monta vers les étages, jusqu'à Boris qui descendait l'escalier.

— Il y a encore un flic chez moi ! criait-elle. Je les renifle à cent mètres ! Trente heures au commissariat et je n'en suis pas encore débarrassée !

Ils se trouvèrent face à face sur le palier du premier.

— Ah, c'est vous ! J'aurais dû m'en douter ! dit-elle d'un ton un peu radouci. Vous vous croyez chez vous ?

Elle avait ôté son manteau et ses chaussures. Son tailleur semblait défraîchi, mais moins que son visage.

— Épargnez-moi le baratin sur l'enquête préliminaire et le code de procédure pénal ! continua-t-elle. J'y ai déjà eu droit ! Votre collègue pète-sec... Camas ! Une mal baisée de première, celle-là ! Elle mériterait...

Elle s'interrompit, dévisagea Boris d'un œil aigu.

— Vous devriez vous en occuper, tiens ! Au lieu de fouiner dans mes affaires ! Parce que vous ne vous êtes pas gêné pour y fourrer le nez, je parie !

Boris s'écarta pour lui laisser le passage et laissa tomber froidement :

— Corfou 79... Je n'en étais qu'au tout début. Je vous attendais pour feuilleter la suite...

Elle pivota sur la marche qu'elle venait de gravir et le toisa.

— Quel culot !

— Que diriez-vous d'un verre, pour vous détendre ? Et discuter ensuite utilement.

— De quoi ? De Pardo, encore ?

— Il a eu le tort de se faire tuer chez vous, je n'y peux rien. Mais on pourrait aussi parler de votre carrière à vous. D'Ibrahim Tahar.

— Vous vous croyez très fort, hein ? fit-elle d'une voix sourde, et ses épaules s'affaissèrent.

— Vous disiez hier avoir besoin d'aide, de protection...

— J'ai surtout besoin d'un bain. Et... d'un whisky, tiens ! Vous avez raison. Vous savez déjà où est le bar, j'imagine ?

— Je trouverai.

Elle montra une porte.

— Dans la salle de jeu, il y a tout ce qu'il faut. S'ils en ont laissé.

Il acquiesça et s'éloigna. Elle dit derrière lui, d'un ton las :

— Je monte chez moi... au troisième, je veux dire. Laissez-moi un moment, je suis crevée. Il ne manquait plus que les journalistes. Ils m'ont suivie depuis le commissariat.

— Je vous promets d'être moins teigneux qu'eux.

— Et vous voudriez que je vous croie ?

Elle monta l'escalier d'un pas plus lourd, tandis qu'il entrait dans le salon dévolu au poker.

Le bar de laque proche de la table contenait encore de quoi requinquer une armée de perdants. Boris choisit une bouteille de pur malt à peine entamée, prit deux verres et s'attarda dans la pièce. Sur les murs tapissés d'un papier à fines rayures grises et bleues, plusieurs tableaux étaient accrochés. Il les souleva l'un après l'autre. Une gravure de plus petite taille, une scène plaisamment licencieuse qui évoquait un strip-poker, décorait un pan de mur trop large pour elle, entre les deux portes capitonnées. Il la décrocha et découvrit la cache d'un petit coffre-fort. Enfantin ! aurait dit Malvaux... Il remit la gravure en place avec un sourire et quitta le salon pour rejoindre Maud au dernier étage. Dans l'escalier, il entendit sonner un téléphone. Comme personne ne décrochait, un répondeur se mit en marche. Il tendit l'oreille mais on ne laissa pas de message.

La porte de la chambre était ouverte. Il aperçut Maud assise sur le lit, en peignoir, les épaules tombantes. Le bruit de l'eau qui coulait provenait de la salle de bains attenante.

— Vous avez trouvé ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Pas la glace.

— Je m'en passe.

Elle s'était levée et se tourna vers lui. Le peignoir baillait sur sa gorge mais elle ne fit rien pour le rajuster. Elle prit le verre qu'il lui tendait.

— En 79 à Corfou, j'étais plus à mon avantage, dit-elle en jetant un regard

vers le bureau. Cela fait si longtemps...

Elle but une gorgée. La courbe d'un sein blanc et encore ferme se dévoila.

— Quand mon mari a vu cette photo, les choses se sont un peu gâtées, évidemment !

Elle eut un sourire sans gaieté et poursuivit :

— J'ai honte de me montrer dans cet état. J'ai une tête à faire peur... Vous pouvez continuer à fouiller, pendant que je prends un bain. Ce qui concerne Ibrahim est dans le classeur numéro 4. Mais ne vous attendez pas à trouver des secrets d'État.

Elle passa dans la salle de bains dont elle referma la porte.

Le dossier indiqué contenait des articles, en anglais, français et arabe, sur Djibouti. Il y était plusieurs fois question de Maud Fabiani, à propos de réceptions officielles, de fêtes. Une chronique mondaine sur fond de présence militaire française, d'inquiétudes sur l'évolution politique et les risques de guerre civile, de lutte d'influence entre les grandes puissances. Maud avait trente-cinq ans quand apparaissait près d'elle, sur des clichés « people », l'homme d'affaires soudanais Ibrahim Tahar, potentat régional, soupçonné d'avoir réalisé une partie de sa fortune grâce à un lucratif trafic d'armes entre les deux rives du golfe d'Aden, le Yémen d'une part, la Somalie et l'Érythrée d'autre part. Homme des ex-Soviétiques ou des Américains, ami de la France, financier des islamistes ? Tahar roulait pour tout le monde, apparemment, mais surtout pour lui-même. En 1992, il était dans le collimateur de la justice française, suite à la découverte d'un réseau de détournement de matériel et de renseignements militaires sensibles. Des articles de 1993 mentionnaient son installation au Yémen, puis sa disparition dans le golfe d'Aden. Victime des pirates somaliens, racketteurs et kidnappeurs des mers... Son corps n'avait jamais été retrouvé, mais sa mort passait pour certaine.

Selon les photos, Tahar avait l'allure d'un businessman africain, d'un prince du désert yéménite ou d'un seigneur de la guerre. Mais toujours, l'expression d'un aventurier : un géant maigre et élégant, au nez de rapace et à la bouche de jouisseur, fixant l'objectif avec une assurance désinvolte.

Boris revint au cliché qui montrait Maud, épanouie, resplendissante, au milieu d'un parterre de femmes en robe du soir que son élégance et sa beauté éblaisaient.

Ibrahim Tahar, non loin d'elle, ignorait cette fois l'objectif pour la couvrir d'un regard possessif. Penser qu'il avait été assassiné par Pardo et que cette femme-là se consolait à présent dans les bras d'un Tournaire laissait Boris perplexe. La voix de Maud le tira de ses réflexions désabusées.

— Notre première rencontre, fit-elle derrière lui.

Elle observait les documents par-dessus son épaule.

Elle sentait le bain, s'était recoiffée, mais elle était toujours en peignoir.

Son visage était plus calme, pâle et dénué de maquillage.

— Il m’a subjuguée au premier regard, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique. Trois années de folies... De folies dangereuses, mais heureuses. Je ne les regrette pas. Ibrahim était vraiment...

Boris vit ses traits se crisper et sa pâleur s’accroître. Elle fixait la photo et sa légende.

— Qu’y a-t-il ?

Elle secoua la tête, murmura :

— « Remember Ib »... le message, vous savez. Sous le coup de l’émotion, je l’ai effacé et... il était écrit « Hib », avec un h !

— Vous êtes sûre ?

Les yeux dans le vague, elle hocha la tête.

— « Remember Hib », répéta-t-elle. H.I.B. C’est idiot...

— Mais vous avez tout de suite compris la signature.

— Oui...

Boris s’était levé. Il réfléchit à voix haute :

— On a dicté à Diane ce message, mais elle ne sait pas comment s’écrit Ibrahim... C’est pourtant un prénom courant dans le monde musulman. Mais elle n’a rien à voir avec cette histoire de Djibouti.

Il resta silencieux. Maud reprit :

— Vous pensez quoi ?

— Que ce message signant le meurtre de Pardo est peut-être une fausse piste intentionnelle. Une manière de nous égarer...

Il se mit à marcher dans la pièce.

— Qu’est-ce qui a motivé la mutation de Pardo en 2001 ? demanda-t-il brusquement. Son départ de la DST ?

— On ne vous l’a pas dit, à Paris ?

— « On » ne m’a fourni que des bribes, des fils à tirer. Pardo a franchi la ligne jaune, j’imagine.

— Pour jouer au poker, et satisfaire quelques autres manies, il faut des moyens. Pardo n’a jamais été très regardant sur la façon de les trouver, ni sur ses partenaires. Il a été imprudent, malgré les mises en garde. Il avait de grosses dettes de jeu... qu’il a remboursées grâce à des magouilles. J’ignore le détail mais il m’a mise à contribution, moi aussi. J’ai été assez bête pour l’aider. Ça ne l’a pas empêché d’être muté.

Elle ajouta avec amertume :

— On est quand même moins regardant sur les questions d’argent que sur le chapitre de l’intérêt national. On ne l’a pas accusé de trahir, lui...

— Ces histoires d’argent expliqueraient qu’on s’en prenne à lui

maintenant ?

— Il avait payé ses dettes, que je sache.

— Au fait, l'argent qu'il a gagné l'autre nuit, les mises de la partie de poker, vous les aviez en liquide ici ?

Elle se retourna vivement vers lui. Le peignoir s'entrouvrit sur sa nudité. Un corps entretenu, tout en courbes, où le triangle noir du pubis se détachait sur la blancheur du ventre plat.

— Je les ai toujours, répliqua-t-elle. Vous insinuez...

— Dans le petit coffre-fort de la salle de jeu ?

Elle haussa les épaules.

— Puisque vous le savez !

— Je n'ai pas essayé de l'ouvrir. Je me demandais seulement si vous aviez rendu cet argent aux joueurs.

— Je leur restituerai, assura-t-elle en soutenant son regard. Ils le savent. Où voulez-vous en venir ?

— J'essaye de comprendre pourquoi on a tué Pardo.

— Vous vous répétez, commandant.

— Je n'ai pas changé de métier depuis hier, rétorqua-t-il. Et Diane Perrin est toujours dans la nature. Elle est encore dangereuse, peut-être...

— Vous me soupçonnez d'être sa complice, c'est cela ? Votre collègue Camas semble avoir cette idée en tête. C'est vous qui la lui avez suggérée, ou l'inverse ? Plutôt vous... On vous a envoyé ici pour ça ?

Il y avait du défi dans l'expression de Maud, mais Boris ne répondit pas.

— Venez, suivez-moi, dit-elle tout à coup.

Elle quitta la pièce et les talons de ses mules claquèrent dans l'escalier. Il la rejoignit au premier étage. Sans un mot, elle entra dans la salle de jeu, décrocha du mur la gravure qui masquait le coffre et fit la combinaison.

Elle l'ouvrit et déclara en s'écartant :

— Allez-y, faites votre métier !

Puis elle se dirigea vers le bar et se versa au hasard un verre d'alcool qu'elle but sans respirer.

Boris vit d'abord dans le coffre-fort une enveloppe ouverte qui contenait une liasse de billets. De grosses coupures.

— C'est la cave des joueurs ?

— Comptez, tant que vous y êtes !

Il ne le fit pas, plongea la main pour tâter une autre enveloppe, close. Il y avait une boîte en carton volumineuse, un coffret à bijoux, un peu d'argent liquide supplémentaire.

— Qu'est-ce que vous espérez trouver ? questionna Maud derrière lui,

avec un énervement mal dissimulé.

— Qu'est-ce que *vous* espérez que je trouverai ? rectifia-t-il. Les bandes vidéo de votre circuit intérieur de surveillance ?

D'un doigt, il souleva le couvercle de la boîte en carton et vit des cassettes.

— C'est uniquement Pardo qu'on voit à l'œuvre, n'est-ce pas ? reprit-il. Ses petits jeux dans la chambre du deuxième... Les autres caméras ne sont là que pour faire illusion.

— Vous voulez les regarder ? demanda Maud d'une voix rauque.

— Vous me pensez friand de ce genre de spectacle ?

Elle resta muette, mais il percevait son souffle.

— C'est toujours Cindy qui sert de partenaire ? insista-t-il. Ou bien... vous ?

Il reconnut le bruit d'un verre qu'on repose brutalement sur une table. Entendit les mules se rapprocher. Il fit demi-tour et ils se trouvèrent face à face. La ceinture du peignoir s'était presque entièrement dénouée. Entre les pans, les seins dardaient vers lui leurs pointes bistre. Boris baissa les yeux jusqu'au triangle lustré du ventre. Dans l'écartement des cuisses pleines, l'entaille du sexe se devinait, les chairs gonflées proéminentes. Son regard remonta au visage de Maud.

— Dommage que vous n'ayez pas mis de caméra dans la chambre aux miroirs, dit-il. Ça vaudrait peut-être le coup d'œil...

Elle se mordit violemment la lèvre et blêmit.

— Je suggérerai au capitaine Camas de visionner ces bandes, continua-t-il. Au cas où on y découvrirait un cadavre... Mais j'en doute, vous me l'auriez dit, n'est-ce pas ? Après tout, c'est à cause de vous que je suis ici. C'est vous qui avez appelé Paris, hier matin, si je ne m'abuse...

L'air siffla entre les dents de Maud, avec un bruit de chambre à air percée. Elle ne proféra cependant aucune des grossièretés que son regard promettait. Son corps se tassa et les traits de son visage se brouillèrent. Elle pivota sur les talons et s'éloigna de quelques pas.

— Si autre chose vous revient qui puisse faire progresser l'enquête, comme on dit dans les films, n'hésitez pas à nous appeler, conclut-il en quittant la pièce.

Sur le trottoir du quai de Tounis, quand il referma derrière lui le portail de la maison, Boris inspira une grande goulée d'air frais.

CHAPITRE VIII



— Vous n’avez pas l’air de bonne humeur, dit Valérie Camas quand Boris la rejoignit dans le café de la place du Capitole où ils avaient rendez-vous.

Il s’assit en face d’elle. Il y avait du monde, mais la table qu’elle occupait au fond de la salle était relativement préservée du bruit.

— En votre compagnie, je ne doute pas que cela s’arrange, assura-t-il en lui rendant son sourire.

Elle souriait en effet, et il remarqua la lueur de gaieté dans son regard, assortie à la fossette de son menton. Elle portait la même veste de cuir que la veille, mais sur un pull à col roulé marron glacé, et le rouge à lèvres donnait de l’éclat à sa bouche. Elle paraissait plus jeune, plus détendue.

— Vous avez mis la main sur Diane Perrin ? demanda-t-il.

— Oh, non, pas encore. Je suis contente de vous voir, voilà tout. C’est la visite chez M^{me} Fabiani qui vous a contrarié ?

Boris acquiesça d’un signe de tête et attendit d’avoir commandé un Perrier pour dire :

— Le résultat principal, c’est que ma présence ici ne me paraît plus justifiée.

— Vraiment ? Vous ne me laisseriez pas le temps de m’y habituer ? plaisanta-t-elle en buvant une gorgée de son Martini.

— Je crois que les inquiétudes de Paris sont sans fondement... La mort de Pardo n'a sans doute aucun rapport avec ses activités passées à la DST.

Il avait parlé à voix basse, mais elle jeta néanmoins un coup d'œil alentour, en arrêtant un instant son regard sur un point précis de la salle.

— Pourtant, ce message laissé sur la glace de la salle de bains...

— Justement, M^{me} Fabiani s'est rappelé quelque chose..., commença Boris, et il expliqua comment Diane avait orthographié « Ib », avec un h.

En même temps qu'il parlait, il jeta un coup d'œil en direction de l'endroit qu'avait fixé la jeune femme quelques instants auparavant. Et il croisa le regard d'un homme seul aux cheveux longs grisonnants, portant un imperméable et une écharpe. Un journal était ouvert devant lui, auquel il ne semblait pas porter beaucoup d'attention. L'homme esquissa un sourire avant de détourner les yeux.

— Un journaliste..., dit Boris en fixant à nouveau Valérie. Je l'ai aperçu quai de Tounis tout à l'heure. Quand M^{me} Fabiani est rentrée chez elle, il était sur ses talons, avec un collègue.

— Loubet, confirma-t-elle d'un hochement de tête. Le plus fin limier de la presse locale. C'est à mes basques qu'il s'est accroché. Il n'est pas là par hasard...

Ses yeux bruns pétillèrent et elle poursuivit en se penchant sur la table :

— Il doit se demander avec qui j'ai rendez-vous.

— Il n'a pas pu me voir chez Maud Fabiani. Quelle version préférez-vous ? demanda Boris en se penchant lui aussi.

— Un indic ? suggéra-t-elle en se retenant de rire.

— Pas très flatteur !

— Plutôt un soupirant.

Il l'observa, mesurant à quel point elle était différente de la veille.

— Vous ne prenez qu'un minimum de risque, dit-il du même ton léger.

Les coudes sur la table, le menton dans sa paume, elle revint à leur sujet de discussion sans changer d'expression.

— Si Diane n'est pas fichue d'écrire correctement Ibrahim, la signature du meurtre n'est guère plausible. C'est bien votre avis ?

— Exactement. Une fausse piste. À moins que M^{me} Fabiani ne nous mène en bateau elle aussi.

— Une hypothèse contrariante, mais je pensais que vous lui aviez fait vider son sac...

« Et même son coffre-fort », se dit Boris en réprimant une grimace. Valérie poursuivit :

— ... qu'elle ne résisterait pas à votre charme naturel.

— C'est moi qui ai dû résister, dit-il après un silence. Comment disiez-vous, hier ? Une mère maquerelle qui se prend pour Mata Hari... Ça correspond assez bien au personnage.

La jeune femme se recula sur la banquette et s'y adossa, bombant la poitrine.

— J'apprécie les gens qui ont des principes, dit-elle. Surtout dans notre métier. C'est pour ça que Pardo m'était insupportable, pour le dire franchement. J'ai dû le rembarrer plusieurs fois, et il a fini par me laisser en paix, mais je connais une stagiaire qui a fait une dépression nerveuse, à force de subir ses harcèlements... À son poste, lui n'a pas été inquiété.

D'un coup d'œil, Boris constata que le journaliste était toujours là, à quelques tables de la leur. Sa présence n'était pas gênante, à vrai dire, mais Valérie parlait spontanément à voix basse, sur un ton de confiance, et se prenait au petit jeu qui les faisait apparaître comme un couple d'amoureux. C'était plaisant, un peu trouble aussi, mais elle n'en semblait nullement embarrassée. En se rapprochant à nouveau, elle posa la main sur la table tout près de la sienne. Juste assez près pour l'encourager à réduire l'infime distance qui séparait leurs doigts. Ce qu'il s'abstint de faire.

— J'ai essayé d'obtenir les informations dont vous m'avez parlé ce matin au téléphone, reprit-elle en inclinant la tête. Les résultats sont maigres...

Elle les lui énuméra en sirotant son Martini : Pardo prétendait avoir été muté à sa demande dans le Sud-Ouest, mais des rumeurs avaient couru sur une enquête de l'IGPN[3] à son encontre, suite à des affaires d'argent douteuses. En tout cas, son train de vie et ses fréquentations faisaient jaser, mais sans autre conséquence.

— C'était un joueur, et pas seulement au poker, résuma Valérie. Un accro... Le jeu, les femmes, jeunes de préférence, et le fric, évidemment.

En deuxième lieu, Pardo était veuf et passait pour n'avoir pas de famille.

— Sa femme est morte en 1991, dit Boris.

— On dit qu'elle se serait suicidée, opina Valérie. Elle était d'Albi, d'une famille riche, paraît-il. Ils n'avaient pas d'enfant, et il n'y a pas trace d'autre parent, du moins du côté de Pardo. J'ai appelé un commissaire à la retraite qui était encore en fonction quand Pardo est arrivé ici. D'après lui, sa femme avait une fille d'un premier mariage. Mystère... Le problème, c'est que je n'ai trouvé dans nos archives aucun dossier sur Pardo.

— Au service du personnel ?

— À la direction des ressources humaines, vous voulez dire ? Il faudra attendre demain pour vérifier auprès des responsables, vu que c'est dimanche, je vous le rappelle, mais je n'ai obtenu aucune réponse par ordinateur...

— Vos résultats sont plutôt étranges que maigres, remarqua-t-il.

— On peut le dire comme ça. J'ai découvert autre chose de curieux, sur un

sujet que vous n'avez pas abordé ce matin. Je ne suis pas sûre que ça vous intéresse, du coup...

Elle l'observait avec malice. Elle gagnait vraiment à être connue hors du travail, songea-t-il à nouveau. Il posa la main sur la sienne.

— Détrompez-vous, tout ce que vous pouvez me dire m'intéresse.

Elle rit, sans retirer sa main. Expliqua à voix basse :

— J'ai lu tout ce que nous avons au sujet de Fabrice Tournaire.

— Un épais dossier, si je me souviens bien...

— En effet. Pardo est intervenu deux fois dans des affaires qui le concernaient ; une plainte pour viol, une autre pour menaces et extorsion de fonds. Intervenu en sa faveur, je veux dire. Deux classements sans suite.

— Rien de très surprenant, n'est-ce pas ? Les victimes pourraient s'en être prises à Pardo plutôt qu'à Tournaire ?

Valérie secoua la tête.

— Je ne crois pas, ils n'ont pas le profil. Mais autre chose m'a intriguée. Les dates... Octobre et novembre 2001. Les plaintes remontaient au printemps précédent.

— Alors que Pardo n'était à Toulouse que depuis l'été, c'est ça ?

— Il a pris ses fonctions à la direction départementale le 15 septembre, opina la jeune femme.

— Et vous en concluez ?

— Rien encore, mais je trouve bizarre qu'à peine installé, il s'intéresse à ces deux dossiers et les fasse classer avant la fin de l'année.

— Sauf si Tournaire et lui...

— ... étaient de vieilles relations, compléta-t-elle.

Ils s'accordèrent d'un regard sur le fait que cette probabilité ne réduisait pas le champ des hypothèses.

— J'ai envoyé Malvaux chez Tournaire, pour lui demander des explications, continua Valérie. Il le ramènera au bureau s'il les juge insuffisantes. J'espère que Tournaire ne s'est pas évanoui dans la nature, depuis hier.

Boris devina qu'elle se reprochait de l'avoir relâché trop vite.

— Pourquoi aurait-il disparu ?

— Il n'a pas répondu au téléphone, ni chez lui ni sur son portable. J'aurais dû le garder au chaud un peu plus longtemps. Mais cette histoire de message, en nous orientant vers Ibrahim Tahar, nous a induits en erreur.

Boris hocha la tête. Elle avait raison, et le « nous » était justifié. La signature du crime, révélée par Maud, correspondait si bien à la piste redoutée par la DST que lui non plus n'avait pas cherché plus loin un mobile. À

présent, il fallait explorer toutes les directions.

Un mouvement non loin d'eux attira son attention : Loubet, le journaliste en imperméable, quittait la salle, non sans faire un petit détour pour passer près de leur table. Dans une glace, Boris aperçut le petit sourire narquois dont il gratifia Valérie. Celle-ci fit semblant de rien. Elle n'avait d'yeux que pour Boris. Cela lui causa un petit choc agréable. Elle prolongeait à plaisir le jeu du rendez-vous amoureux...

Il attendit que le journaliste ait disparu pour reprendre :

— C'est tout de même un comble qu'une fille aussi remarquable que Diane passe à ce point inaperçue...

Valérie tempéra sa déception :

— Elle n'est recherchée que depuis vingt-quatre heures, et elle profite des circonstances : un week-end de Noël, même la gendarmerie lève le pied. D'ailleurs, chez nous aussi, on tourne au ralenti : je n'ai sous la main que la moitié de mes enquêteurs. Ils se concentrent sur l'aéroport, Matabiau, la gare routière, les hôtels du centre. Ils n'ont rien trouvé mais on peut espérer mieux à partir de demain.

— À propos de gendarmerie, reprit-il, vous avez ce rapport ?

Elle hocha la tête, saisit dans son sac, posé près d'elle sur la banquette de moleskine, une photocopie qu'elle lui tendit. C'était le rapport, en date du 25 septembre précédent – un dimanche –, de la gendarmerie de Prades concernant l'accident de voiture dont Henri Pardo avait été victime la veille sur la route du Canigou, à deux kilomètres du col des Millères. Boris le lut. Un automobiliste qui montait vers le col peu avant 19 heures avait recueilli Pardo qui descendait la route à pied. Il s'était extirpé tout seul des restes de son Audi écrasée dans un ravin. Il avait expliqué qu'une demi-heure auparavant, une voiture l'avait doublé dans la descente, s'était rabattue devant lui et lui avait fait perdre le contrôle de son véhicule. Il avait raté un virage et fait une série de tonneaux. Grâce au portable de l'automobiliste secourable (Pardo avait perdu le sien dans le ravin), il avait appelé la gendarmerie, qui avait procédé aux constatations sur place à 19h45. Le signalement de la voiture du chauffard était trop imprécis pour que les recherches aboutissent : un gros break clair, peut-être Mercedes, c'était tout ce dont se souvenait Pardo, apparemment commotionné, mais qui avait refusé d'être conduit à l'hôpital, préférant qu'on le ramène dans sa maison de week-end.

Le rapport ne faisait pas état de la vitesse à laquelle roulait Pardo. D'après Yasmine, elle devait être élevée, puisque Pardo la poursuivait à tombeau ouvert, deux kilomètres au-dessus du lieu de sa sortie de route. Il s'était pourtant trouvé une autre voiture pour rattraper Pardo et le dépasser, si on se fiait à sa version des faits... Un as du volant ; ou un fou meurtrier...

— Quelque chose vous tracasse ? s'inquiéta Valérie en le voyant pensif. Je n'ai rien lu là-dedans de particulièrement notable.

Il l'observa puis se décida à continuer de jouer franc jeu avec elle.

— Moi, j'ai appris quelque chose, entre-temps, au sujet de cette histoire, dit-il. De quoi me faire penser qu'il s'agissait d'un accident provoqué. Une tentative de meurtre, si vous préférez.

Elle ouvrit des yeux ronds.

— D'où tenez-vous cela ? Vous m'avez dit hier que la DST se posait simplement des questions...

— J'ai parlé avec Yasmine Benaïssa.

— Yasmine... la Marocaine au crâne rasé ?

Tout en écoutant Boris lui relater ce que Yasmine lui avait raconté, Valérie Camas avait dans le regard une drôle de lueur.

— Eh bien, c'est intéressant, dit-elle quand il se tut. Vous l'avez crue ?

— Je n'ai aucune raison de penser qu'elle m'a menti.

— Je vous comprends. C'est une fille qui a quelque chose dans la tête, sinon sur la tête ! Et d'autres atouts...

Boris resta impassible, malgré le sous-entendu. Le ton était plutôt grinçant, mais le regard ambigu. Jalousie, trouble, désir et dépit... un cocktail qui détona dans la jolie bouche de Valérie quand elle insista :

— Elle vous a appris autre chose ?

C'était comme si elle lui avait carrément demandé s'il avait couché avec elle... Elle se mordit la lèvre, consciente de s'être trahie.

— Rien qui concerne l'enquête, répliqua-t-il en la fixant.

Elle rougit et baissa les yeux.

— Pardon, marmonna-t-elle, cela ne me regarde pas...

— Mais si, c'est votre enquête. C'est pour cela que je vous ai rapporté ces éléments. Si Pardo a déjà été victime, il y a trois mois, d'une tentative de meurtre...

Elle releva la tête, visiblement reconnaissante qu'il se tienne sur le terrain professionnel et lui permette de se ressaisir.

— Merci, dit-elle en reprenant le rapport.

Ayant recouvré la maîtrise d'elle-même, elle ajouta :

— J'interrogerai à nouveau les gendarmes de Prades, on ne sait jamais...

Elle replaça la photocopie dans son sac et son portable sonna. Boris pensa aussitôt à son interlocuteur insistant de la veille, et la vit se troubler, en tirant l'appareil de sa poche. Elle avait fait la même supposition. Difficile pour elle de lui tourner le dos pour répondre, cette fois... Mais la confusion de la jeune femme ne dura qu'une seconde, le temps de lire le numéro qui s'affichait.

— C'est Malvaux, dit-elle avec un soulagement perceptible.

Elle écouta quelques instants et son expression changea. Le visage

assombri, la bouche durcie, elle hocha plusieurs fois la tête et conclut du ton autoritaire qu'elle employait dans ses fonctions :

— Vous avez bien fait... Ne bougez pas de là-bas, j'arrive.

Elle coupa la communication et annonça :

— Tournaire n'est pas chez lui. Malvaux a trouvé sa Porsche à deux kilomètres de son domicile, au bord de l'Ariège. Vide...

Mâchoires serrées, elle poursuivit à mi-voix en se levant :

— J'aurais dû le garder au chaud, bon Dieu !

Puis elle demanda à Boris :

— Vous m'accompagnez ?

Il devina qu'elle n'y tenait pas tellement. Après lui avoir réaffirmé que c'était son enquête, il ne voyait pas de raison de s'imposer. Et puis, le changement brutal de ton et d'ambiance ne laissait rien présager d'agréable dans les minutes à venir. Il secoua la tête.

— J'ai un ou deux coups de fil à passer. On se rappelle tout à l'heure, et on dîne ensemble ?

Elle hésita, le visage sérieux, mais le regard encore empreint de l'intérêt qu'elle lui manifestait quelques minutes auparavant. Il ne lui était pas facile de se remettre instantanément dans la peau d'un capitaine de police responsable d'une enquête criminelle.

— C'est mieux comme ça, trancha-t-elle. Je vous tiens au courant.

Elle traversa la salle et sortit d'un pas rapide.

*

* *

Boris avait posé devant lui la carte remise par Charlie Badolini portant le numéro à joindre en cas de besoin impérieux. Finalement, il la remit dans son portefeuille. Solliciter « l'ami Pierre » de Baba, à ce stade, était un aveu de faiblesse qui lui répugnait. D'autant qu'il risquait de tomber sur une messagerie où il lui serait malaisé de s'expliquer. Il s'assit sur la banquette à la place qu'avait occupée Valérie et demeura indécis quelques instants encore, son portable à la main. Autour de lui, la salle s'était peu à peu vidée. Un reste d'animation se concentrait le long du bar. Il se décida à composer le numéro d'Aimé Brichot. En plus d'un collègue, c'était un vieil ami. Les premiers mots de son équipier furent précisément ceux d'un vieil ami :

— Boris, c'est gentil de donner des nouvelles... On allait passer à table et on parlait de toi, justement ! Dommage que tu ne sois pas avec nous.

— Je le regrette, Mémé. Excuse-moi encore auprès de ta femme et des

jumelles.

— Toujours à Toulouse ? Comment ça se présente ?

— D'une façon assez tordue.

— Bah, on a l'habitude...

Le « on » fit faire la grimace à Boris.

— Je préférerais que tu sois là et qu'on débrouille cette histoire ensemble, fit-il.

— Hum... je peux t'aider en quoi que ce soit ? proposa Mémé après un court silence.

— Ça m'ennuie de te demander quelque chose, tu es en congé...

— Pas de ça entre nous, Boris ! En congé, ça veut pas dire que... Bref, explique-moi.

Boris lui résuma la situation : le meurtre de Pardo et les soupçons de la DST, qu'il était chargé de vérifier.

— Cherchez la femme, observa Brichot avec un soupir.

— Tu ne crois pas si bien dire ! On la cherche ! Avec autant de succès pour le moment qu'une aiguille dans une meule de foin ! En attendant, elle nous a embrouillés et je ne suis pas sûr que nos amis de la Surveillance du territoire aient du mouron à se faire.

— Donc, tu pourrais aussi bien rentrer.

— Oui, mais pas les mains vides. C'est là que tu pourrais m'être utile, Mémé. Quelques coups de fil à passer, mais en toute discrétion. C'est pour ça que je préfère m'adresser à toi. Pardo a passé dix ans à la DST, de 1991 à 2001. Avant, il était au Quai des Orfèvres, à la Crime.

— Attends, je note. Pardo, hein ? Ça ne me dit rien...

— Henri Pardo. Il n'est resté que quatre ans à la Brigade criminelle, de 87 à 91.

— C'est peu. Erreur d'aiguillage..., commenta Brichot, qui avait fait toute sa carrière à la Mondaine. Tu veux savoir quoi ? Des trucs qui ne se trouvent pas dans le *Who's Who*, j'imagine...

— Tu t'en doutes... Voilà les questions...

Quand Boris eut terminé, il entendit un petit sifflement sortir de l'appareil.

— Tu crois que ce sera difficile à obtenir, Mémé ?

— Oh, ce n'est pas ça ! Il suffit de s'adresser à la bonne personne. Non, c'est le bonhomme, là, Pardo... L'erreur d'aiguillage, elle est maousse ! Qu'est-ce qu'il fiche dans la police, ce type ?

— Il attendait une retraite de divisionnaire en jouant au poker, répondit Boris en souriant à part lui.

Brichot était comme ça : un homme de devoir et de principes, dont le

cynisme ambiant n'avait pas émoussé les valeurs. Valérie Camas avait eu à l'égard de Pardo le même genre de réaction vertueuse : il ne fallait donc pas désespérer.

— Je m'en occupe dès demain matin et je te rappelle, assura son équipier.

— Merci, Mémé. Bon appétit...

Boris quitta le café à 19h30, réconforté d'avoir parlé à Brichot.

Dans la nuit froide, la place avait des allures de théâtre désert. Il prit la rue de Rémusat et passa devant la grille fermée du traiteur où Yasmine l'avait entraîné la veille. Dans son esprit, l'image de Valérie avait supplanté celle de la Marocaine. Tout en marchant vers son hôtel, il se demandait si elle le rappellerait avant le lendemain.

Cela se produisit plus tôt qu'il ne l'espérait. Il regardait distraitemment les infos à la télé, dans sa chambre, quand son portable sonna.

— Votre proposition de dîner tient toujours ? demanda d'emblée la jeune femme. J'ai faim...

— Bien sûr. Où êtes-vous ?

— Au bord de la rivière, et je vous assure qu'on se gèle ! Mais j'en ai fini ici, je rentre en ville. À neuf heures place Saint-Georges, ça vous convient ? Je vais réserver *Chez Emile*. Vous êtes viandes, ou poissons ?

— Euh... ça dépend des jours, il faut se déterminer à l'avance ?

— Poissons au rez-de-chaussée, viandes au premier étage, expliqua-t-elle. Pour moi, ce soir, je préfère au premier.

— Ça me va très bien... Tournaire ? demanda-t-il après un silence.

— Aucune trace, nulle part. J'ai un mauvais pressentiment : qu'il serve de festin aux poissons de l'Ariège, à cette heure...

CHAPITRE IX



L'horloge ancienne sonna la demie de huit heures, dans la bibliothèque. D'une pression du pouce sur la télécommande, Audrey éteignit le téléviseur. Les nouvelles du monde ne l'intéressaient pas, mais elle avait ce soir-là, très exceptionnellement, prêté aux différents journaux télévisés une attention soutenue, zappant d'une chaîne à l'autre. Sur aucune d'elles, même aux informations régionales, il n'avait été question de la mort d'Henri Pardo. Elle était à la fois soulagée et déçue. Elle posa la télécommande sur la table basse, près du livre qu'elle avait abandonné dès le milieu de l'après-midi, bien plus tôt qu'à l'accoutumée. Elle perdait sans cesse le fil de sa lecture, incapable de se concentrer. Elle avait à peine touché à son infusion d'après dîner, qui achevait de refroidir dans la tasse de fine porcelaine.

D'une poussée nerveuse des deux mains, elle dégagea le fauteuil roulant et se propulsa vers la cheminée dont les hautes flammes projetaient sur les reliures anciennes des ombres dansantes. Les roues ne produisaient sur le parquet ciré qu'un léger chuintement, mais Audrey le distinguait toujours, même lorsque les bûches crépitaient dans l'âtre. Les sons dans la vaste maison familiale étaient de vieux compagnons familiers : le timbre de l'horloge, le pas de Louis, le glissement du fauteuil... Et le bruit qu'elle guettait depuis le début de la journée, qu'elle épiait en vain : celui du moteur de la voiture de Chloé. Celui-là à dire vrai n'était pas très ancien, mais elle le percevait avec une telle intensité qu'il écliprait tous les autres.

La chaleur qui émanait du foyer fit rougir ses joues pâles, gagnant ses mains qui bloquaient les roues, ses épaules étroites. Elle enveloppait son buste comme une langue brûlante. Sous le chemisier de soie qui collait à la peau diaphane, la poitrine orgueilleuse se gonfla. Plus bas, Audrey n'éprouvait rien. Ni chaleur ni froid, rien. Une braise pouvait bien sauter jusqu'à ses genoux et enflammer le plaid qui la couvrait à partir de la taille, elle ne sentirait rien. Ses petits pieds chaussés de mules, inertes sur les repose-pieds, ne tressailleraient même pas. Elle avait imaginé, certains soirs d'hiver comme celui-là, en se tenant si près du feu, que l'accident finirait par se produire. Elle se voyait brûler vive... ou plutôt, brûler morte : la partie morte de son corps se consumait sans qu'elle ressente la moindre douleur, ni le moindre regret. Un petit tas de cendres sur le fauteuil chromé. Et elle, la partie d'elle qui méritait qu'on lui donne un nom, réduite à une femme-tronc, mais libérée du boulet de ses jambes inutiles, de son sexe vide, de son ventre stérile... L'imagination était une précieuse mais dangereuse compagne. Le feu, l'escalier, le bain... Il y avait tant de moyens d'en finir, sans parler de la pharmacie, et elle avait si peu de courage. Une moitié trop morte, l'autre trop vivante. C'était toujours cette dernière qui l'emportait, la vie tenace, obstinée. Surtout depuis que Chloé était apparue dans son existence, trois ans plus tôt, et avait réussi à lui prouver qu'on pouvait oublier l'autre, l'encombrant fardeau d'un demi-corps saccagé. L'oublier vraiment, ne serait-ce qu'un moment. Où était-elle ? Elle aurait dû rentrer depuis longtemps...

Audrey recula le fauteuil, les joues en feu. Ses seins tendaient la soie, elle glissa deux doigts dans l'échancrure du chemisier, les enfouit dans le sillon moite, sous l'armature du soutien-gorge qui peinait à contenir, en la comprimant, son opulente poitrine. Ses mamelles de blonde, disait Chloé en les soulevant dans ses paumes... Elle disait bien pire en les pressant, elle était capable de prononcer les pires obscénités en les malmenant. Chuchotés contre son oreille ou criés au visage, les mots cinglaient Audrey comme des gifles. Elle en perdait le souffle. Chloé savait mordre aussi, griffer les globes pâles, triturer et pincer les pointes jusqu'à ce qu'Audrey s'évanouisse de plaisir. Chloé savait transformer la partie sensible du corps d'Audrey en plaie vive...

Depuis trois ans, elle était employée à plein-temps à la rééducation motrice de la jeune femme. Depuis trois ans et jusqu'à ce soir, Audrey avait cessé de s'imaginer transformée en torche, disloquée au bas de l'escalier du perron ou noyée dans la piscine. Mais ce soir, elle redoutait une catastrophe.

Contre la dentelle, les bouts étaient durcis, irrités. Elle ôta sa main, tendit l'oreille. Neuf heures moins le quart au carillon du rez-de-chaussée... Aucun bruit de voiture au-dehors.

Elle fit pivoter le fauteuil, ses cheveux blonds voltigeant sur ses épaules.

— Louis ! cria-t-elle, négligeant la sonnette qu'elle utilisait ordinairement.

La porte s'ouvrit aussitôt. Louis était toujours à portée de voix.

— Mademoiselle ?

Il lui est arrivé quelque chose, Louis !

— Je l'ignore, Mademoiselle.

— Elle aurait pu téléphoner !

— Elle n'a pas emporté son portable, Mademoiselle, c'eût été imprudent.

— Ça n'empêche... Faites quelque chose !

Le visage d'Audrey se crispa. Elle plissa les yeux comme si elle allait pleurer, mais elle ne pleurait jamais. Même quand elle sanglotait de plaisir, ses yeux restaient secs. Des lacs gelés...

— Mademoiselle désire..., commença Louis en s'approchant, les yeux fixés sur la poitrine de la jeune femme.

Audrey respira profondément.

— Non, Louis, c'est inutile, je n'y arriverai pas...

— La cravache, peut-être ? suggéra-t-il.

La voix douce et respectueuse, mais le regard dur, il insista :

— Je n'aime pas vous voir dans cet état, Mademoiselle. Trop de tension et d'angoisse. Laissez-moi vous détendre...

Audrey secoua la tête. Les codes entre eux étaient si pesants, parfois... Chloé disait, du ton le plus naturel : « Laisse-moi te faire jouir... » Et quel que soit le dévouement de Louis, Audrey ne supportait la cravache, désormais, que des mains de Chloé. Elle y recourait d'ailleurs de moins en moins. La jeune fille avait tant d'autres ressources...

— Merci, Louis, mais je ne veux rien. Laissez-moi seule. Je n'ai plus besoin de vous.

Le vieux serviteur battit en retraite, sans cacher sa déception. Il sortit lentement de la pièce, espérant qu'elle le rappellerait. Quand il eut refermé la porte, il y resta adossé. Combien de fois était-il arrivé qu'à peine congédié, il s'entende rappelé, d'une voix suppliante. « Soulagez-moi, Louis, j'ai un nœud dans la poitrine... » Ou certains jours d'extrême tension : « La cravache, Louis ! Mettez-moi les nichons en feu ! » C'était du passé, un temps béni où il constituait tout l'univers de la jeune infirme. Une époque où elle lui appartenait.

Puis Chloé était arrivée, l'ironie voulait que Louis fut allé lui-même la chercher, dans l'établissement spécialisé où elle exerçait, avec une réussite qui lui valait une réputation flatteuse dans le pays. Il l'avait convaincue de s'occuper de Mademoiselle, qu'il voyait de jour en jour s'étioler, minée par des pensées suicidaires. Le cas d'Audrey était désespéré, aucun miracle ne lui rendrait l'usage de la moitié inférieure de son corps. Mais Chloé était jeune, belle, gaie, et un autre genre de miracle s'était produit. Mademoiselle s'était entichée d'elle, Chloé s'était prise pour l'infirmière d'une passion dévorante.

Louis manquait de références, ou bien d'imagination, pour s'expliquer le phénomène. Au service de trois générations successives à Garouste, il en avait

pourtant vu et pratiqué, des phénomènes ! Feu Monsieur Charles, qui lui avait appris à manier la cravache sur le cul des soubrettes, puis sur celui de Madame Hortense son épouse. Pratique qu'il avait lui-même transmise à leur fils Antoine, lequel aimait plus recevoir que donner. Sa chère femme, la mère d'Audrey, était devenue experte dans ce domaine grâce aux conseils de Louis, et elle savait le récompenser ! Il ne se rappelait jamais sans émoi le soyeux de son sexe blond et l'élasticité de son coup de reins. Elle adorait qu'il l'encule tandis qu'elle fouettait son bel Antoine ! Leur petite Audrey n'avait pas dix ans qu'elle lorgnait sans arrêt l'entrejambe du fidèle serviteur... Mademoiselle promettait ! Elle ne se contenterait pas longtemps de coller son œil aux trous de serrure.

Mais le malheur avait frappé, ce funeste soir de novembre 1987 où Antoine Séverac avait succombé d'une décharge de chevrotine tirée en pleine poitrine par son propre fusil. Madame avait hérité. Garouste et une petite fortune, plus une méchante rumeur qui affirmait qu'elle tenait le fusil, au retour de cette triste journée de chasse. Louis savait qu'il n'en était rien, pour la bonne raison que le fusil de Monsieur Antoine était entre ses mains à lui. Ce ne sont pas des choses qu'on raconte au premier venu, fut-il commissaire de police et familier de la maison, et surtout de l'entrecuisse de la maîtresse de maison. Laquelle, veuve et riche, avait bientôt quitté la région, emmenant Mademoiselle Audrey et ses promesses, laissant Louis à Garouste, avec consigne de l'entretenir, au cas où...

Le cas était survenu cinq années plus tard. Mademoiselle Audrey était revenue sans prévenir, seule, orpheline, et clouée dans un fauteuil roulant. Raisonnablement riche, tout de même. Louis avait eu le sentiment que le long hiver auquel on l'avait condamné était terminé. Audrey lui offrait une deuxième jeunesse. Elle avait les cheveux blonds de sa mère, les seins de sa grand-mère Hortense, et du bel Antoine, son père, le goût de subir la cravache. Louis ne voyait pas d'où lui venait celui des femmes, mais il ne connaissait que la lignée paternelle.

Dix années s'étaient écoulées, d'une vie recluse à laquelle pourtant Louis attachait ses meilleurs souvenirs. Puis il avait eu l'idée d'aller chercher Chloé, et l'univers clos aux rituels patiemment tissés avait été bouleversé par cette tornade exotique. Il se souvenait de l'expression émerveillée d'Audrey lorsque pour la première fois elle avait vu cette sombre beauté au sourire éclatant. De ses petits cris chatouillés quand Chloé la soulevait sans effort dans ses bras pour la porter dans le bassin. De ses gémissements, sous les baisers de la bouche charnue. Et des plaintes rauques de Mademoiselle, tandis que Chloé s'acharnait sur ses seins... Les magnifiques dômes blancs étaient zébrés de traces écarlates et ce n'était plus Louis qui abattait la cravache.

D'hebdomadaires, les visites de Chloé étaient devenues quotidiennes, comme les pertes de conscience d'Audrey, lorsque le plaisir la terrassait. La jeune fille s'était installée à demeure à Garouste. De ce jour, les ordres donnés

à Louis étaient devenus plus secs, les débordements auxquels on voulait bien le convier de plus en plus rares. Le service de Mademoiselle Audrey se réduisait, hormis la cérémonie du réveil, aux corvées les plus ordinaires. Une vie d'absolu dévouement, de fidélité sans faille et de discrétion parfaite, pour finir en quarantaine ! Exclu des jeux des deux complices, tenu à l'écart de leurs conciliabules comme de leurs étreintes. Mis au rancart comme un vulgaire laquais !

Le vieil homme s'éloigna dans le couloir, résigné. Mademoiselle ne l'avait pas rappelé. Il monta au premier, se posta derrière une fenêtre par laquelle on apercevait le parc blanc de neige illuminé par la lune bleutée, l'allée de cyprès et le porche d'entrée. La pensée qui l'avait effleuré à plusieurs reprises durant la journée s'insinua dans son esprit, s'imposa avec force. Si Chloé ne revenait pas, Mademoiselle n'aurait plus que lui sur qui compter...

*

* *

La lumière de la lampe de bureau éclairait exactement le sous-main de cuir où les doigts maigres d'Audrey faisaient glisser les papiers telles des cartes. « Ma réussite... » songea-t-elle, le visage dans l'ombre. Joues creuses et mâchoires serrées, elle voyait se confondre les faire-part et les nécrologies, les faits divers, les photos craquelées. Charles et Hortense Séverac, *in memoriam*... Antoine Séverac... Henri Pardo. L'article de la *Dépêche* du jour, édition de Toulouse, vint se placer au centre de la mosaïque. Il était bref, relatant le décès brutal, dans la nuit de vendredi à samedi, du commissaire, sous-directeur de la Sûreté urbaine, au domicile d'une de ses amis, Maud Fabiani.

Plus de la moitié des coupures de presse concernaient Pardo, les plus anciennes remontant à 1987. Certaines étaient extraites de la *Lettre de Djibouti*, et même de *Yemen Times*, un hebdomadaire de langue anglaise publié au Yémen, qu'on ne trouvait assurément pas à la Maison de la presse du bourg...

L'oreille aux aguets, Audrey releva brusquement la tête. Ce n'était qu'une porte qu'on refermait, au rez-de-chaussée. Louis s'était lassé, il regagnait son logement. Elle soupira. Il aurait fallu remettre une bûche dans l'âtre, mais elle n'avait pas l'énergie de traverser la pièce. D'un geste énervé, elle mélangea les papiers, au risque de déchirer les plus fragiles, les rassembla en tas et les fourra dans la chemise cartonnée ouverte sur le plaid qui couvrait ses genoux.

De nouveau, son regard se perdit sur les rayonnages de livres, les motifs des lourds rideaux tirés devant les fenêtres...

Une chaleur de plein été écrase la campagne. Entre ses seins nus, une rigole de sueur coule jusqu'à son ventre. Les pointes rouge sang se dressent, épaisses et douloureuses. La peau garde les marques des suçons et des morsures. Certaines mettent des jours à s'estomper...

La respiration oppressée, elle scrute le dallage de la piscine. L'eau animée d'un léger clapotis l'attire jusqu'au vertige. Une poussée sur les roues suffirait à la faire basculer. Mais ses mains sont inertes, le frein bloque le fauteuil au bord du bassin.

Elle a crié sous les baisers et les caresses, mais la tension ne s'est pas dénouée. Localisée d'habitude dans sa poitrine, elle l'emprisonne du sommet du crâne jusqu'à la taille. Un carcan de fer qui comprime les tempes et broie les nerfs. Le plaisir dispensé par les mains et la bouche de Chloé n'en est pas venu à bout. Même la cravache n'y fera rien.

Derrière ses paupières closes, elle imagine ses seins gonflés comme des outres tressauter à chaque impact de la mèche de cuir. Le bras levé de Chloé, ses lèvres retroussées au moment d'asséner, en travers des masses laiteuses, un coup cinglant... La douleur fulgurante, jusqu'à l'extrémité des terminaisons sensibles. Les cris longtemps retenus qui finissent par exploser en sanglots, quand le sang perle aux longues balafres vermillon. La conscience qui chavire. Un trou noir, apaisant...

Il suffirait qu'elle appelle.

— Chloé... va chercher la cravache.

Elle pourrait ajouter :

— Apporte les pinces, aussi. Tu sais, dans le coffret noir...

Chloé ferait la grimace. Elle invoquerait la fatigue, la chaleur. Mais Chloé ne sait rien, quoi qu'elle dise, de la douleur insupportable que lui inflige l'étau qui lui enserre le cerveau. Chloé nage, elle remue paresseusement bras et jambes. Elle se laisse porter par l'eau. Le soleil irise sa peau noire de flèches scintillantes.

Quand Audrey se résout à l'appeler, elle met du temps à réagir. Un coup de reins, un battement de pieds... Elle fend la surface, seule émerge sa croupe ronde, deux sphères luisantes au creux desquelles la caresse fraîche de l'eau s'insinue. Audrey plisse les paupières, elle imagine le sexe qui bâille sous la toison crépue, les chairs mauves dilatées. Elle a mal dans le ventre, elle serre les poings. Le clapotis est plus fort au bord du bassin. Chloé se dresse devant elle, jaillissant hors de l'eau. Elle rit, secoue ses cheveux bouclés. Elle riusselle. Elle respplendit.

Le visage d'Audrey est si crispé qu'elle est méconnaissable. Une figure étroite, mesquine, la bouche réduite à un trait de rasoir. Une infirme laide et méchante, c'est ainsi qu'elle se voit. Et pas une larme dans ses yeux de glace, pour la soulager de l'horreur qu'elle s'inspire.

Le sourire de Chloé s'est effacé. Elle attend.

— J'en sais suffisamment, maintenant, souffle Audrey. Tu le feras ?

Chloé tarde à comprendre. Evidemment ! Elle ne vit pas avec ce fer rouge planté en elle, qui ne laisse pas une seconde de répit à Audrey. L'infirmière s'impatiente.

— Tu le tueras, oui ou non ? Tu m'as promis...

Le regard de Chloé se dérobe. Audrey jette aussitôt, d'un ton venimeux :

— Tu me Vas promis, mais tu ne le feras pas ! Je ne peux pas compter sur toi ! Je le savais bien...

Chloé proteste, cherche les mots, s'extrait du bassin, main tendue en direction d'Audrey. Mais celle-ci fait pivoter le fauteuil et sa voix grince :

— Tu ne m'aimes pas ! Je te déteste !

Elle s'éloigne, monte à toute allure la rampe de la véranda, disparaît dans la maison. Chloé reste au bord du bassin, les yeux pleins de larmes.

Plus tard, elle pénètre dans la bibliothèque, où Audrey s'est réfugiée. Elle est nue, encore humide du bain, elle garde ses bras derrière son dos. L'infirmière ne lève pas la tête des papiers étalés sur le secrétaire. Elle dit entre ses lèvres serrées :

— Louis le fera ! Il sait comment s'y prendre ! Une vieille habitude !

Un article jauni découpé dans un journal vieux de près de vingt ans annonce devant elle en gros titre : « Antoine Séverac victime d'un accident de chasse... » Elle répète :

— Il saura le faire, lui...

Chloé dit que non. Elle jure qu'elle ira. Elle tiendra sa promesse. Elle sait comment atteindre Pardo.

— Nous verrons, tranche Audrey.

Chloé ne bouge pas. Elle finit par montrer ce qu'elle cache derrière son dos. Dans une main, une fine cravache de cuir noir. Dans l'autre, deux pinces-crocodile. Elle contourne le secrétaire et vient près d'Audrey. Elle pose les objets sur le sous-main. En se penchant, elle lit la légende d'une photo récente découpée dans le journal local : « Le commissaire divisionnaire Henri Pardo nommé à la direction départementale de la Sûreté. »

Elle se cambre, croupe haute et cuisses écartées. La main sèche de l'infirmière s'empare de son sexe, rudoie les chairs moites. Quand les mâchoires des pinces se referment sur les lèvres délicates de sa vulve, elle sursaute violemment, serre les dents. Mais elle ne se dérobe pas, et lorsque la cravache cingle ses fesses, elle encaisse les coups sans broncher. Elle scrute le visage émacié de Pardo et se répète mentalement, entre deux halètements :

— Je le ferai, Audrey... Je le tuerais...

Audrey rouvrit les yeux en frissonnant, manœuvra le fauteuil jusqu'à la cheminée et plaça avec dextérité une bûche sur les braises. L'horloge ancienne, à l'autre extrémité de la bibliothèque, sonna onze coups. Dans le silence revenu, l'infirme perçut le bruit qui se rapprochait, reconnaissable entre tous. Celui du moteur du break. Pour la première fois depuis de longues heures, ses traits se détendirent. Chloé était de retour, enfin...

*

* *

Ses cheveux blonds étalés sur l'oreiller de part et d'autre de son visage d'ange, Audrey dormait profondément quand le carillon du hall sonna une heure moins le quart du matin. Chloé se pencha et l'embrassa au coin des lèvres.

— Je l'ai fait, tu vois..., murmura-t-elle.

Un sourire restait dessiné sur la bouche mince. Jamais depuis trois années qu'elle la connaissait, Chloé n'avait vu à la jeune femme une expression aussi sereine. Un visage d'ange, vraiment ! Une telle métamorphose justifiait à elle seule ce qu'avait fait Chloé ces dernières quarante-huit heures. Elle balayait les incertitudes et les remords qui l'avaient tenaillée, au moment de prendre, en milieu d'après-midi, la direction d'Albi, puis de Garouste.

Et pourtant, lorsqu'à 16 heures elle avait traversé le Tarn et pris vers Carmaux des petites routes, tout avait failli basculer. La voiture de la gendarmerie était garée à un carrefour à la sortie d'Albi. Chloé roulait lentement mais il s'en était fallu de peu qu'elle freine au milieu du rond-point. Une brusque suée lui avait glacé la nuque. Stopper là, s'avancer vers les uniformes et dire : « Je suis Chloé Bessières, on me recherche sous le nom de Diane Perrin. J'ai tué deux hommes, hier et aujourd'hui... Des ordures, des criminels. Je les ai tués par amour... »

Elle avait mis son clignotant, le gendarme à la dégaine de jeune coq de village qui regardait passer les voitures lui avait fait un signe de tête, avec un grand sourire qui devait lui valoir, dans les bals de village, un franc succès. Elle avait accéléré. Peu après, elle s'était arrêtée dans un chemin de terre et s'était mise à trembler. Elle avait marché de long en large, fumé des cigarettes mentholées. Puis elle s'était rassise au volant et elle avait dormi. Le froid l'avait réveillée. Il faisait nuit, il restait des kilomètres à faire.

Elle était repartie, à petite allure sur les routes enneigées. Elle rêvait des Antilles.

Elle avait tout raconté à Audrey. Enfin, presque tout... Il valait mieux ne pas s'étendre sur les égarements et les imprudences de Diane Perrin, sur la

tentation de Chloé Bessières de se rendre aux gendarmes, ou de fuir seule au bout du monde. Il valait mieux s'en tenir à l'essentiel.

Audrey l'écoutait, suspendue à ses lèvres, le souffle court. Elle se souciait peu des détails, ne posait même pas de questions. À la mention du rendez-vous avec Tournaire au bord de l'Ariège, elle avait sursauté. Ce n'était pas prévu...

— Quoi ? Lui aussi, tu... ?

— Ils sont morts tous les deux, avait-elle confirmé. C'est fini, Audrey.

— Fini... oh...

Audrey avait porté ses mains à sa poitrine et une vague libératrice l'avait submergée. Peu importaient les précautions que Chloé avait pu prendre, les risques qu'elle avait courus, le message qu'elle avait laissé pour signer le crime. Audrey était trop bouleversée. Elle suffoquait. De joie, de soulagement. Les bras tendus, elle avait attiré la jeune Noire contre elle, avec une force telle qu'elle s'était à moitié extraite du fauteuil roulant. Leur étreinte muette avait duré de longues minutes. La poitrine de l'infirmes se pressait contre les cônes durs qui pointaient sous le pull angora. Ses mains s'agrippaient aux épaules et au cou de Chloé. En un éclair, celle-ci avait revu le moment où elle s'était accrochée pareillement à Tournaire, la seringue dissimulée dans le creux de la paume... C'étaient des images qu'il faudrait bannir, chasser une fois pour toutes de son esprit.

Ce qu'elle avait senti alors l'y aiderait : contre son épaule, Audrey avait expulsé, en une longue plainte, la douleur qui la rongait, le mal ancien tapi dans sa poitrine. Elle s'était mise à pleurer, de façon irrépessible, noyant son visage et celui de Chloé d'un flot de larmes, s'abandonnant entre ses bras comme une enfant...

Chloé déposa sur les paupières humides de l'infirmes un baiser tendre. Un trop-plein d'émotion avait terrassé Audrey. Dans le fauteuil roulant que Chloé poussait vers la chambre, elle s'était avachie, dodelinant de la tête. Chloé l'avait couchée, avait séché ses joues et caressé doucement ses seins nus. Audrey s'était endormie sans prononcer un mot de plus.

Chloé remonta la couette jusqu'à son menton et l'observa un moment encore avant d'éteindre la lampe de chevet. Les talons de ses bottes claquèrent sur le parquet, mais quand elle quitta la chambre, la respiration d'Audrey était régulière et profonde. Elle referma la porte et longea le couloir obscur, jusqu'au petit salon qui était devenu sa chambre, face à la bibliothèque. La silhouette maigre de Louis surgit près elle alors qu'elle entrait. Avant qu'elle ait pu l'en empêcher, il se glissa à l'intérieur et repoussa le battant derrière eux.

— Je suis fatiguée, Louis, sortez ! dit-elle d'un ton calme, en le toisant.

— Vous ne me racontez rien, à moi ?

— Mais si, je vous raconterai. Demain... Tout s'est bien passé, c'est

terminé, maintenant. Régulé !

Il resta immobile, bras ballants, hésitant.

— Le pistolet, mademoiselle Chloé, rendez-le-moi.

— Je ne m'en suis pas servie.

Il hocha la tête et tendit la main. Elle haussa les épaules.

— Je ne l'ai plus, Louis. Je l'ai perdu. Je suis désolée.

— Perdu ? Comment ça ? Où ça ?

Il avait élevé la voix et la fixité de son regard déplut à la jeune femme. Elle répondit avec patience, en se dirigeant vers lui :

— Inutile de réveiller Mademoiselle Audrey, Louis. Laissez-moi, maintenant...

Elle esquissa un geste pour le mettre dehors, mais il résista. Il demanda, bégayant de sa propre audace :

— Vous... l'avez tué comment, made...

— Vous le lirez dans le journal ! Ça suffit ! Fichez le camp de ma chambre, Louis !

Il eut un haut-le-corps et faillit répliquer. Elle entrevit dans ses yeux une lueur qui la fit reculer. Mais on ne se défait pas en un clin d'œil de quarante années de servilité et Chloé, qui le dépassait d'une tête, paraissait exaspérée. Louis baissa la tête. La jeune femme l'écarta pour ouvrir la porte.

— Mes renseignements..., bredouilla-t-il.

Elle répliqua sèchement :

— Excellents, Louis, sauf que Pardo ne m'a pas emmenée chez lui, ni ailleurs. On est restés quai de Tounis. J'ai... j'ai eu très peur. J'ai dû improviser ! Pour les détails, imaginez, si vous en êtes capable !

Le visage du vieil homme se teinta d'incompréhension. Mais avant qu'il pose une question supplémentaire, Chloé le poussa hors de la pièce et referma à clef. Elle guetta ensuite son pas dans le couloir, jusqu'à ce qu'il s'éloigne.

Elle soupira, appelant à la rescousse l'image d'Audrey libérée de ses fantômes, guérie de sa haine, pour se convaincre qu'elle avait eu raison d'agir comme elle l'avait fait. Et raison de revenir ensuite à Garouste...

Mais quand elle s'endormit, elle n'était plus sûre de rien.

CHAPITRE X



Boris ne dormait plus, mais se gardait bien d'ouvrir les yeux. La sensation délicieuse descendait sur son torse et se concentrait sur son ventre. Elle lui était procurée par les cheveux fins qui balayaient sa peau. Ils étaient châains, lisses, il le savait, et en même temps qu'ils le caressaient, une petite bouche humide le piquait de baisers légers, plus insistants à mesure qu'elle se rapprochait de son objectif. Lequel au réveil, tout naturellement, se dressait tel un mât solidement planté entre les cuisses musclées. Compte tenu de l'appétit que manifestait la bouche empressée autour de sa base, il n'allait pas fléchir, ce n'était pas son genre, même après une nuit où il s'était beaucoup dépensé...

Détendu, attentif au manège qui lui promettait un réveil exquis, Boris devina que Valérie Camas changeait de position sur le lit pour se mettre à genoux et assise sur les talons, perpendiculaire à lui. Une posture commode pour elle, excitante pour lui, qui à travers ses cils la voyait de profil, redressée pour contempler l'objet de sa convoitise, admirative, nettement moins intimidée que la veille au soir. Elle inclina la tête et ses cheveux enveloppèrent la virilité orgueilleusement pointée. Elle réunit les mains pour la flatter doucement, comme un animal qu'on apprivoise, puis elle abaissa son visage, le couvrit de baisers mouillés. Elle était patiente et méthodique dans l'amour comme dans le travail, ne put-il s'empêcher de penser. Sauf quand elle perdait les pédales, comme elle disait...

Au sortir du restaurant de la place Saint-Georges, ils avaient marché en direction de l'hôtel. Valérie avait spontanément passé son bras sous celui de Boris, en frissonnant mais le froid n'était qu'un prétexte. Elle était ensuite entrée avec lui et il avait suffi d'un sourire et d'un regard échangés pour qu'ils se retrouvent dans sa chambre, en train de se dévêtir fébrilement l'un l'autre. Au cours du dîner comme auparavant dans le café où ils s'étaient retrouvés, la jeune femme s'était montrée bien différente de la gradée peu commode rencontrée la veille à l'Hôtel de Police. Elle avait démontré à Boris, durant une bonne partie de la nuit, qu'elle ne méritait pas le jugement de Maud Fabiani à son encontre. « Pète-sec et mal baisée »... Maud se trompait sur toute la ligne !

Boris n'avait qu'à tendre le bras pour toucher le corps mince à la peau mate, mais il se contenta de savourer le lent glissement des lèvres sur son membre et l'agilité de la langue qui virevoltait. Valérie s'appliquait à ne rien laisser au hasard, à éveiller dans les moindres replis de sa chair gorgée de sang des sensations électriques. Elle n'était pas dupe de son sommeil feint et lui coula un regard oblique plein d'espièglerie, en le mordillant juste assez pour qu'il sursaute et rouvre les yeux. Il haussa les reins et elle eut le nez dans les poils de son pubis, les joues démesurément gonflées. Il la laissa faire à sa guise. Quand il allongea la main et plongea ses doigts dans sa fente, elle tortilla du bassin pour l'encourager. Elle était trempée.

Elle lui avait confié, entre deux orgasmes, combien le rôle que ses responsabilités la contraignaient à jouer lui pesait parfois. Elle adorait son travail, mais devait forcer sa nature, commander des hommes, s'interdire toute faiblesse. Être à la hauteur en toutes circonstances, parce qu'elle était une femme, jeune, séduisante et encore peu expérimentée.

— C'est stressant, de se sentir constamment attendue au tournant, alors ça fait du bien de tomber le masque et de se laisser aller, avait-elle reconnu en lui laissant l'initiative. Avec toi, j'ai envie de rendre les armes... Profites-en !

Il s'était employé à ne pas la décevoir et elle avait crié grâce au terme du troisième assaut, s'endormant comme une masse contre lui après qu'il l'eut longuement pilonnée, dans la position où elle était à présent.

Mais pour l'heure, elle avait pris l'initiative et entendait la garder. Elle recracha le membre raide et luisant, enfourcha les cuisses de Boris et, en s'aidant d'une main, s'empala très lentement. Elle le fixait et il croisa ses mains sous sa nuque, pour lui montrer que c'était son tour à elle d'en profiter... Elle goûta chaque centimètre du pieu qu'elle s'enfonçait dans le ventre, les traits crispés à mesure que le plaisir renaissait. Quand il fut entièrement logé en elle, elle serra les cuisses par brefs à-coups et son intimité s'inonda. Le regard voilé, elle murmura en bougeant doucement d'avant en arrière :

— C'est dingue ! Je jouis déjà...

Elle ne s'en lassait pas. Elle se pencha en avant, lui donna ses seins ronds

à lécher et ajouta entre deux soupirs :

— J'en ai rêvé... après tout ce que tu m'as fait cette nuit, j'avais encore envie !

Elle se redressa, cambrée, et imprima le rythme, concentrée sur ses sensations. Il lui écarta les lèvres du sexe pour masser son clitoris et elle pressa sa fente contre son pubis, oscillant plus vite. Elle ne fut pas longue à perdre les pédales une nouvelle fois.

Elle reprenait son souffle quand une sonnerie retentit dans la chambre. C'était celle du portable de Valérie. Les sourcils froncés, elle chercha machinalement sa veste des yeux. Boris étira le bras hors du lit et tâtonna pour l'attraper parmi leurs vêtements en désordre sur la moquette. Ignorant la mine courroucée de la jeune femme, il pêcha l'appareil dans une poche et le lui tendit.

— Réponds, il doit être tard...

D'un petit coup de reins, il la releva au-dessus de lui et se cala au fond de son ventre. Elle secoua la tête, mais il insista avec un sourire narquois :

— Dix heures... Réponds !

Elle prit l'appel, s'éclaircit la voix.

— Oui... bonjour lieutenant... non... Bien sûr, je...

Elle était assise sur lui, emmanchée jusqu'à la garde, les seins soulevés par une houle de plaisir. Elle s'efforçait de faire bonne figure, ou plutôt de donner le change, car sa figure la trahissait. Lèvres gonflées entrouvertes et brillantes de salive, narines palpitantes, elle n'aurait fait croire à personne qu'elle avait la tête au travail ! Pour ajouter à sa confusion, Boris lui saisit les hanches et la vissa plus étroitement sur lui. Elle tenta de résister et replia une jambe. Ce fut pire, elle eut du mal à retenir un gémissement en le sentant cogner au fond de son ventre.

— Où ça ? Oui... bon... Vous êtes sur place ? Oh...

Il lui avait replié l'autre jambe, et les écartait en se redressant entre ses cuisses. Elle battit des cils et écarquilla les yeux, toussa pour masquer son trouble, se dilata un peu plus. Son sexe n'avait cure de son embarras, lui. Il palpitait, se resserrait.

— ... dû prendre froid, oui... Vous êtes... ? J'avais compris, Malvaux... je vous...

Une rougeur envahit le cou et les joues de Valérie. Sur sa peau mate, l'effet était saisissant. Boris lui tenait les fesses, les écartait. Il se contentait de contracter les reins et l'effet était délicieux.

— ... vous rappelle, oui... vous rejoins... un moment, oui... oui...

Elle coupa la communication d'un geste brusque, lâcha le portable sur le matelas et inspira un grand coup. Ses seins s'écrasèrent contre ses genoux relevés. Elle se cramponna aux épaules de Boris et murmura d'une voix

chavirée :

— Salaud... oh...

Elle se tut, le regard dans le vague. Il l'avait soulevée et fait violemment retomber sur le pal. Il recommença et elle jouit, bouche grande ouverte, écartelée. Elle se laissait balloter, à califourchon sur lui, molle comme une poupée de chiffon. Fiché en elle, il se libéra enfin, avec un cri rauque. Lorsque Valérie retomba en arrière sur le lit, elle fut prise d'un fou rire.

— Toi alors !...

Elle mit un moment à se calmer.

— Pauvre Malvaux ! dit-elle en s'essuyant les yeux. Qu'est-ce qu'il a bien pu imaginer... Il va m'épier toute la journée, j'en suis sûre.

— Tu te rappelles où tu dois le rejoindre ?

Son visage redevint sérieux et elle expliqua :

— À Pinsaguel, là où l'Ariège se jette dans la Garonne. On a repêché dans la flotte le corps de Tournaire... Il serait temps que je m'habille, hein ?

— Moi aussi, acquiesça Boris en se levant. Le boulot nous réclame, capitaine...

Ils échangèrent un long baiser pour refermer la parenthèse.

*

* *

Valérie, avant de filer dans les faubourgs sud de la ville, avait laissé à Boris le soin de rappeler la gendarmerie de Prades. Il termina son café et fit le numéro. Il eut au bout du fil l'adjudant-chef auteur du rapport dont il avait sous les yeux la photocopie. La voix était joviale, l'accent catalan prononcé. Boris se présenta, de la part du capitaine Camas, et quand il cita le nom d'Henri Pardo, son interlocuteur fit le lien avec la nouvelle de la mort du commissaire.

— Je suis au courant, dit-il, qu'est-ce que vous voulez savoir ? Vous vous demandez si ça n'était pas un peu plus qu'un accident ? Avec ce qui lui est arrivé, forcément, on se pose des questions.

— Exactement... Pardo n'a rien dit au sujet du chauffard ? Il n'a cité aucun nom ? Évoqué personne ?

— Il n'a rien dit de plus que ce que j'ai écrit dans mon rapport, assura le gendarme. Une voiture allemande comme la sienne, mais plutôt une Mercedes, genre break. C'est tout.

— Et l'automobiliste qui a trouvé Pardo sur le bord de la route, peu après l'accident, il n'avait rien remarqué en montant vers le col ?

Le gendarme réfléchit.

— Maurice ? Je le connais bien, Maurice Bouscat... Il a recueilli Pardo une demi-heure après sa sortie de route, qu'est-ce qu'il aurait pu dire ? Le chauffard était loin, et sans numéro minéralogique, on n'avait aucune chance.

— Je pourrais lui poser directement la question, si vous savez où le joindre.

— Si vous pensez que ça en vaut la peine, dit sans conviction l'adjudant-chef, je dois avoir son numéro. Il est retraité, il habite ici.

Le temps de patienter un peu, et Boris prit congé du gendarme, nanti d'un numéro de ligne fixe où il eut la chance de tomber sur Maurice Bouscat en personne. L'accent était encore plus prononcé, et le bonhomme répondit volontiers à sa question.

— Si je me souviens !... Surtout de l'Audi, elle était dans un état ! Genre compression de César, le sculpteur, si vous voyez...

— Et le chauffeur, il était dans quel état, lui ?

— Indemne ! J'ai encore du mal à y croire. Un peu secoué, il y avait de quoi, et furieux, ça oui. Mais bon, sain et sauf, c'est le principal ! On peut dire que ce n'était pas son jour.

Bouscat devait ignorer que ce jour-là était arrivé la veille pour Pardo. Boris reprit :

— Il ne vous a parlé de personne ?

— Non, désolé. Il n'a même pas voulu qu'on l'emmène voir un médecin. Je venais justement de croiser une ambulance, ça aurait pu faire l'affaire... Je l'ai emmené jusque chez lui, au-dessus du col, quand il en a eu fini avec les gendarmes.

— Où est-ce que vous avez croisé une ambulance ?

— En bas de la route, à la sortie de Prades, répondit le retraité après un instant de réflexion. Je plaisantais...

— Il faut combien de temps, du lieu de l'accident à l'entrée de Prades ? l'interrompit Boris.

— Un bon quart d'heure quand on est prudent. Vous voulez dire... ?

— Vous vous rappelez quelque chose, au sujet de cette ambulance ?

— Ben non... Une ambulance normale, quoi.

— Avec une sirène, des gyrophares ?

— Non, je ne crois pas. Je n'y ai pas fait attention, vous savez, c'est le rapprochement avec le médecin, l'hôpital, qui m'a...

— Et la marque ?

— Non, désolé...

— Si autre chose vous revenait, prévenez le capitaine Camas, de la Sûreté

urbaine de Toulouse, conclut Boris. C'est important.

Il lui indiqua le numéro, le remercia et raccrocha, le laissant perplexe.

Lui-même composa le numéro de Valérie à l'Hôtel de Police et se fit communiquer par un enquêteur celui de Yasmine Benaïssa. Boris n'avait pas pensé à le lui demander. Mais la Marocaine n'était pas chez elle. Il laissa un message avec son numéro de portable, un petit mot gentil.

Une demi-heure plus tard, il flânait entre les étals d'un marché en plein air, sur les boulevards, quand son portable sonna. C'était Valérie.

— Je ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non, répondit-il en clignant des yeux face au soleil.

— Je pensais que tu étais peut-être en compagnie de Yasmine Benaïssa...

— Oh... pas du tout, mais je souhaitais lui faire préciser quelque chose, à propos de l'accident de Pardo en septembre, dit Boris d'un ton neutre.

— Le bureau m'a appelée, reprit Valérie après un silence gêné. Le rapport d'autopsie de Pardo est arrivé. Le cœur a lâché avant qu'il ne meure asphyxié. Enfin, pas longtemps avant...

— Pas trace d'autre chose ?

— Rien. Ni drogue, ni poison, ni blessure.

— Et Tournaire ?

— On pourrait croire qu'il s'est suicidé, si c'était le genre de bonhomme à aller se jeter dans l'Ariège un dimanche après-midi pour soigner une gueule de bois... Des contusions sans doute dues à la chute, mais pas de blessure apparente qui aurait pu causer la mort. L'autopsie sera sans doute instructive. Impossible de dire pour le moment s'il s'est noyé ou si on l'a jeté à l'eau après l'avoir tué...

Elle parlait vite, de son ton de professionnelle efficace. Le corps avait été repéré coincé sous un tronc, à peu de distance en aval de l'endroit où Malvaux avait retrouvé la veille la Porsche abandonnée. Tournaire avait passé la nuit du samedi dans un night-club lui appartenant, qu'il avait quitté vers cinq heures du matin en compagnie d'une fille nommée Samantha Delgado. Ils avaient pas mal bu.

— Tournaire avait la gueule de bois ? questionna Boris.

— Il a pris de l'Alka-Seltzer. On a les coordonnées de cette fille. Tu veux t'en occuper ?

— Pourquoi ? répliqua-t-il d'un ton sec. Il n'y a pas de raison, et j'ai à faire.

Valérie se racla la gorge et dit en baissant la voix :

— Bon, je vais chez elle avec Malvaux. Je peux te rappeler ensuite ?

— Avec plaisir.

Il rangea son portable avec un haussement d'épaule. Il arrivait place

Jeanne-d'Arc quand il dut le tirer à nouveau de sa poche. C'était Yasmine.

— Boris ? C'est gentil d'avoir appelé. Je dormais, je n'ai pas entendu le téléphone.

— On pourrait se voir ?

— Bien sûr. Tout de suite ?

Elle hésita, puis :

— Vous voulez venir chez moi ? Je suis seule et...

— Je vous offre un café dehors, plutôt.

— Le temps que je m'habille, alors.

— Couvrez-vous, il fait froid. Le café de la place Saint-Semin ?

— O.K., à tout de suite.

Il était assis à la même table que le samedi quand elle arriva, emmitouflée dans sa doudoune kaki qui lui battait les mollets et coiffée de son bonnet de laine. Tout sourire, elle se pencha pour l'embrasser au coin de la bouche. Le trajet de chez elle était trop court pour que ses lèvres aient eu le temps de refroidir. Il commanda des cafés.

— Un grand pour moi, et des croissants, dit-elle au garçon.

Elle avait les yeux cernés.

— J'en ai besoin, ajouta-t-elle en fixant Boris. Une nuit à la con ! J'aurais préféré la passer avec vous...

Une lueur trouble passa dans son regard. Elle fit une petite grimace en inspirant. Attaqua un croissant avec appétit.

— Je veux vous demander quelque chose au sujet de votre rendez-vous avec Pardo en septembre, dit-il. Dans la montagne au-dessus de Prades... Quand vous vous êtes enfuie, il vous a poursuivie. Vous avez bifurqué vers un village pour lui échapper, c'est ça ?

— Ouais, il a continué tout droit vers la vallée. Une route qui tourne à n'en plus finir. Pas étonnant qu'il se soit planté.

— Mais vous avez failli emboutir une ambulance ? Vous m'avez dit ça, non ?

— Et comment ! Le type tournait au carrefour, c'était moins une que je lui rentre dedans !

— Un type ? C'était un homme, au volant ?

— Ben oui, un vieux. Il m'a crié dessus.

— Et il a tourné dans la direction de Prades ? Derrière Pardo ?

Elle acquiesça avec un haussement de sourcils.

— Il était seul ? insista Boris.

— Oui, je crois bien.

Elle réfléchit un instant et confirma. Mais elle ne se souvenait pas de la

voiture, ni d'aucun autre détail.

— Une ambulance, quoi... pas un corbillard ! Qu'est-ce que vous cherchez, au juste ?

Boris ne savait pas précisément quoi. Une réponse à fournir à Pierre, l'homme de la DST ? On avait essayé de tuer Pardo sur une route de montagne, il en était désormais convaincu. Une ambulance. Quel rapport avec Diane ? Elle avait réussi, elle. Et Tournaire, que Pardo avait tiré d'affaire dès son arrivée à Toulouse ? Elle l'aurait tué aussi ? Le lendemain ?...

Il se repassa le film de la vidéosurveillance montrant Diane aux prises avec le commissaire. Yasmine l'observait. Sa langue pointait entre ses petites dents aiguës. Elle était toute prête à l'aider mais n'avait aucune réponse nouvelle à lui fournir. Rien de plus que ce qu'elle avait raconté l'avant-veille au capitaine Camas et à ses enquêteurs. Il soupira. Rien de cohérent n'émergeait, et la Black était toujours dans la nature...

— Vous qui savez écrire « saphiques » avec ph, vous écririez Ibrahim comment ? demanda-t-il en riant.

— C'est facile ! Surtout pour une Arabe ! Je peux vous poser une devinette, moi aussi ?

Elle finit de boire son café, les yeux brillants. Elle avait dévoré deux croissants, sans même ôter sa doudoune. Elle tournait le dos à la salle et s'assura d'un coup d'œil que personne ne lui prêtait attention. Elle prit une profonde inspiration, sa bouche se crispa. Elle descendit alors lentement la fermeture Éclair de la doudoune, jusqu'à ses genoux. Boris resta interloqué.

Le bustier en latex noir qui était son seul vêtement lui comprimait le buste et la forçait à rentrer le ventre. Il était si étroit qu'il lui étranglait la taille et lui faisait des hanches évasées. Un Zip le fermait, qui remontait sous les seins. Nus et rehaussés, offerts comme sur un plateau, ceux-ci se projetaient hors du bustier et semblaient avoir doublé de volume. Sur les bouts congestionnés, presque noirs, étaient fixées deux petites pinces argentées, reliées entre elles par une chaînette du même métal. On voyait nettement leurs fines mâchoires mordre le téton, au ras de l'aréole brune. D'un geste négligent, Yasmine fit bouger la chaînette. Ses grands yeux en amande se rétrécirent et elle respira plus vite. Boris vérifia d'un coup d'œil ce qu'il devinait : elle avait le ventre nu, le triangle sombre de son pubis plongeait comme une flèche entre ses cuisses minces. Elle écarta les genoux.

— Qu'est-ce qui ferait plaisir à Yasmine, d'après vous ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

C'était une devinette qui le laissa muet. Elle resserra prudemment les pans de la doudoune, le temps d'un mouvement derrière elle dans la salle. Les rouvrit ensuite et chuchota en le fixant :

— J'en ai une autre paire, pour la chatte. Même sur le clito, on peut essayer... J'essayerais bien avec toi... d'autres trucs aussi... Tu viens chez

moi ?

Elle retenait son souffle et les pointes de ses seins s'allongeaient, épaisses comme une phalange.

Boris soutint son regard mais secoua la tête.

— Non, Yasmine, dit-il finalement. Je sais ce qui te ferait plaisir, mais je ne peux pas venir.

— Tu ne veux pas..., rectifia-t-elle en se mordant la lèvre.

— Ces trucs, comme tu dis, ce ne sont que des accessoires. On peut s'en passer, les essayer aussi, ce n'est qu'un jeu... L'essentiel...

Elle le coupa :

— Une autre fois, alors ?

Il ne put se résoudre à la détromper.

— Peut-être. Je t'appellerai.

Sans doute n'y croyait-elle pas, mais elle sourit bravement. Il l'avertit d'un signe de la tête :

— Tu vas prendre froid ou donner un coup de chaud à monsieur...

Elle aperçut le client qui venait s'installer à une table non loin d'eux et remonta la fermeture Éclair. Volontairement ou non, pas assez vite pour le priver de la vision fugace de ses seins nus exhibés par le bustier. Il en resta bouche bée et elle pouffa comme une gamine. Boris posa un billet sur la table et se leva. Il prit le bras de Yasmine.

— Je te raccompagne.

Elle le suivit sans un mot. Devant la porte de son immeuble, elle se retourna et d'un élan se plaqua contre lui. Malgré l'épaisseur des vêtements, il perçut la masse de sa poitrine pressée contre son torse, le contact de son ventre dur. Elle murmura, les lèvres tremblantes :

— Je suis trempée comme une fontaine... appelle-moi quand tu veux.

Elle l'embrassa au coin de la bouche et poussa vivement la porte qui se rabattit derrière elle.

*

* *

— C'est elle, j'en suis sûre ! Diane ! fit la voix de Valérie Camas dans le portable de Boris.

Il était 14 heures et il était attablé dans un restaurant de la place Wilson. C'est Valérie qui l'avait joint. Elle enchaîna :

— Vous avez déjeuné, Boris ?

Le vouvoiement l'alerta.

— Je viens juste de terminer.

— Je suis rentrée au bureau, expliqua-t-elle, je me contenterai d'un sandwich.

— Vous croyez que Diane a tué Tournaire ?

— Tué, je ne sais pas encore, du moins, j'ignore comment elle a pu faire, mais je suis certaine qu'elle y est pour quelque chose.

— C'est cette... Samantha... ?

— Elle était chez Tournaire hier matin, déclara Valérie après un silence. C'est le même genre de... de fille que celles qui travaillent pour M^{me} Fabiani. Vous voyez ?

— Je vois.

Le sous-entendu concernant Yasmine était transparent, autant que la réprobation perceptible dans le ton de Valérie. Boris attendit placidement la suite, en se demandant si la jeune femme allait aussi exprimer ses ressentiments à son encontre. Mais elle s'en tint aux faits. Elle était à l'Hôtel de Police, elle le vouvoyait, elle se cantonna dans son rôle : capitaine Valérie Camas...

— Tournaire a reçu un coup de téléphone hier en fin de matinée, dit-elle. Il s'est aussitôt précipité hors de chez lui, entraînant la fille qui a à peine eu le temps de se rhabiller...

Il s'attendait à ce qu'elle lui demande s'il « voyait », mais elle poursuivit :

— Il l'a fait descendre de sa voiture quelques centaines de mètres plus loin. « Jetée dehors comme une malpropre », selon ses termes. Elle est rentrée à Toulouse moitié à pied, moitié en stop... Tournaire a pris la route en direction de la rivière...

— C'est tout ce qu'elle a pu raconter ? demanda Boris.

— Oui, admit Valérie. Les circonstances étaient un peu... particulières.

— Vous me les décrierez ? J'ai du mal à imaginer...

Elle resta coite.

— De vive voix, ajouta-t-il, c'est plus sympathique...

Il y eut un sifflement dans l'appareil.

— Tournaire a seulement demandé où il devait aller, c'est ce que Samantha a compris, reprit Valérie d'une voix moins assurée.

— Donc, Diane a appelé Tournaire, lui a proposé un rendez-vous près de chez lui, elle-même se trouvant sans doute à proximité... Il a couru, elle l'a tué, d'une façon ou d'une autre, puis jeté dans l'Ariège... C'est et que vous déduisez ?

— Vous avez un meilleur scénario ? répliqua-t-elle.

— Non... j'avoue que non. Mais celui-là me paraît tout de même bizarre.

— Pourquoi ?

— Pourquoi tuer Tournaire, d'abord ? interrogea Boris.

— Pour la même raison qui l'a fait tuer Pardo ?

— Sans doute. Une raison que nous ignorons. Mais pourquoi ne pas l'avoir tué chez Maud Fabiani ? Après avoir éliminé Pardo... Au lieu d'oublier son pistolet, elle descendait d'un étage, butait Tournaire, et...

— Ce n'est pas une tueuse, fit Valérie. C'est...

Elle se tut. Boris était du même avis qu'elle, mais incapable de compléter sa phrase. Quelque chose lui échappait.

— Personne n'a vu une ambulance dans le coin, par hasard ? demanda-t-il abruptement.

— Une ambulance ?

Il lui expliqua : en septembre, lorsque Pardo avait eu son accident sur les pentes du Canigou, Yasmine avait aperçu une ambulance...

— Ah, vous l'avez vue ? l'interrompit Valérie avec un soupçon d'énervement.

— Yasmine ? Bien sûr, tout à l'heure. Mais elle ne peut pas nous faire progresser davantage, ce n'est pas de sa faute... Pleine de bonne volonté, mais limitée...

— Ah...

— Et donc Maurice Bouscat a croisé une ambulance... Il lui dit qui était Maurice Bouscat.

— Et alors ? s'enquit-elle.

— Alors, une Black genre top-modèle et une ambulance, cela me paraît assez bien s'accorder, allez savoir pourquoi... Pour passer inaperçu...

— Vous vous moquez de moi, Boris...

— Ajoutez l'ambulance à l'avis de recherche, conseilla-t-il. Et buvons un verre ensemble ce soir...

— O.K., finit-elle par dire. D'accord pour les deux...

*

* *

C'est Boris qui cette fois était en avance.

Valérie l'avait rappelé une première fois peu après 16 heures du quai de Tounis, où elle était retournée pour questionner à nouveau Maud Fabiani, notamment au sujet des rapports entre Pardo et Tournaire. À son ton, il avait

pressenti que les résultats n'étaient pas garantis.

— Parlez-lui de certaines cassettes de vidéosurveillance qui se trouvent dans son coffre, lui avait-il suggéré.

Une heure plus tard, elle lui avait téléphoné une deuxième fois. Elle semblait découragée, en quittant le domicile de Maud. Elle lui avait donné rendez-vous dans un vieux bistrot proche du pont Saint-Pierre. C'est là qu'il l'attendait, devant un demi.

De son côté, il avait donné plusieurs coups de fil, passé un long moment aux archives du journal local, et le bilan était voisin de zéro. Il s'était même résolu à composer le numéro de « l'ami Pierre » de Charlie Badolini, et était tombé sur un répondeur. Il n'avait pas laissé de message. Quant à Brichot, il ne s'était pas manifesté.

Il avait la mine sombre quand Valérie entra dans le café, à 18h30. Il n'espérait pas la voir aussi enthousiaste.

— Désolée d'être en retard, dit-elle en s'asseyant, mais j'ai dû faire un détour par le commissariat. Tu as mis dans le mille !

Il nota le retour au tutoiement, trouva décidément charmante la fossette de son menton, remarqua qu'elle s'était changée depuis le matin. Un peu de maquillage estompait les cernes de ses yeux. Le rouge de sa bouche était frais, brillant.

— Ça m'a sans doute échappé, dit-il.

— Tu es vraiment un flic génial !

Elle était sincèrement admirative et il se dérida.

— L'ambulance ! reprit-elle. La Black dans l'ambulance !

— On l'a retrouvée ?

— Pas encore, mais regarde ce qu'on m'a communiqué il y a une demi-heure, dit-elle avant de commander un panaché.

Le fax émanait de la gendarmerie d'Albi. Suite à l'avis de recherche complété ce jour, le maréchal des logis Damien Lavagne signalait avoir vu la veille, vers 16 heures, un véhicule conduit par une jeune femme de couleur prendre à la sortie de l'agglomération la nationale 88 en direction de Carmaux. La conductrice pouvait correspondre à l'avis de recherche initial concernant Diane Perrin, mais rien n'était moins sûr. En revanche, le véhicule était une ambulance. Un break clair, Mercedes ou Volvo...

— Elle n'a que vingt-six heures d'avance, ironisa Boris. Et il n'a pas relevé le numéro d'immatriculation... Bravo le gendarme !

— Il a surtout maté la fille, acquiesça Valérie. Mais c'est mieux que rien. J'ai pris des dispositions, Malvaux s'occupe des recherches. Avec ça, on va la coincer.

Boris admit que c'était un progrès et constata :

— Albi, Carmaux, ce n'est pas la direction du Canigou. J'avais pourtant l'impression que la clef se trouvait du côté de Prades. J'avais même songé m'y rendre demain... Pour visiter la maison de Pardo.

— Tu as changé d'avis ?

— Je pense tout compte fait reprendre l'avion pour Paris.

— Les obsèques de Pardo auront lieu demain, lui apprit-elle. Des gens de Paris doivent venir.

— Dans ce cas, je repartirai avec eux. Je parie qu'on l'aura arrêtée avant.

Ils restèrent silencieux. Boris ne mentait pas. Il avait suffisamment d'arguments pour rassurer la DST. L'arrestation de Diane n'était qu'une question d'heures. Valérie baissa les yeux, but une gorgée et rompit le silence d'une voix hésitante :

— Je suis désolée, je n'ai pas été très agréable, aujourd'hui. Alors qu'au contraire... Enfin, on a passé une nuit... magnifique. Il faut me pardonner, Boris. Dès que je rencontre quelqu'un qui me plaît, qui me plaît vraiment, je me comporte stupidement...

Il apprécia sa franchise et le lui dit, ajoutant :

— On a la soirée pour y remédier. Et la nuit, pourquoi pas ?

Le sourire revint sur les lèvres de la jeune femme, son visage s'éclaira. Elle vida son verre et proposa, d'un air parfaitement ingénu :

— On pourrait en boire un autre chez moi, pour commencer... J'habite à deux pas d'ici.

Ainsi, ce rendez-vous n'était pas dénué d'arrière-pensées.

— Entendu, approuva Boris avec un entrain tout neuf. On pourrait aussi faire le point de l'enquête...

— C'est vite vu ! M^{me} Fabiani ne m'a rien appris de nouveau...

— Je ne pensais pas à ça.

Elle le fixa sans comprendre. Il expliqua, avec la même candeur parfaitement simulée :

— Tu dois me raconter le témoignage de Samantha, si je me souviens bien. Et moi, je me ferai un plaisir de te relater mon entrevue avec Yasmine...

CHAPITRE XI



Valérie avait quitté tôt son appartement donnant sur le quai de la Daurade, laissant à Boris, outre un pot de café et un petit mot tendre, le soin de tirer la porte derrière lui en partant. Elle avait dû, songea-t-il, forcer sur le maquillage pour se composer un visage présentable. Nul doute que Malvaux allait se poser des questions sur l'emploi de son temps libre...

Boris avait fini le café et s'apprêtait à sortir quand son portable sonna. Il reconnut avec plaisir la voix d'Aimé Brichot. Son équipier et ami avait l'air en pleine forme.

— Je ne te réveille pas, j'espère !

— Bien sûr que non, Mémé, je suis sur le pont, comme dirait Baba, assura Boris en toute mauvaise foi.

— Je vais droit au fait, dit Brichot. C'est Lauzon qui m'a réveillé, moi, avec des infos qui devraient t'intéresser.

La mémoire de Boris se mit instantanément à fonctionner. Lauzon était un ancien patron de la Crime.

— Il est à l'IGPN, maintenant, reprit Mémé. *The right man in the right place*[4], en l'occurrence, ajouta-t-il avec un accent british digne des meilleures écoles. Il n'a pas eu à se plaindre de services qu'on lui a rendus, à une époque lointaine, si tu te souviens.

Boris se souvenait. Ils avaient témoigné en faveur de Lauzon, victime

d'une cabale entre services, dans une période où la guerre des polices n'était pas qu'une invention de scénaristes. Cela remontait aux années 1980.

— Donc, reprit Mémé, Lauzon est allé chercher à la source des renseignements sur Pardo, et ce n'est pas triste.

— Ça explique sans doute pourquoi son dossier ici est expurgé, acquiesça Boris. Qu'est-ce qu'il a trouvé ?

— Pardo était en poste dans l'Aveyron jusqu'en 1987. Il est directement passé de Rodez au Quai des Orfèvres. Quarante ans, célibataire, et de l'ambition.

— Il était marié, pourtant, sa femme est morte en 1991...

— Attends, c'est là que ça se corse, comme dirait aussi Baba, plaisanta Brichot. En 88, il épouse à Paris, XVI^e arrondissement, Catherine Castefarge, veuve Séverac. Veuve depuis un an à peine, note bien. Son mari Antoine Séverac s'est tué accidentellement en nettoyant son fusil de chasse. C'est Pardo, encore commissaire à Rodez, qui a fait le rapport d'enquête concluant à l'accident, malgré les doutes et les mauvaises langues... On disait que la veuve avait peut-être aidé le fusil à partir... Bref, Catherine Séverac hérite d'une coquette fortune, monte à Paris dans le sillage de Pardo, l'épouse...

— Et se suicide trois ans plus tard ! continua Boris. Dans des circonstances telles que Pardo est plus ou moins contraint de quitter la Crime. Mais pour rebondir à la DST, qui l'envoie aussitôt se faire oublier à Djibouti...

— Si tu sais déjà tout, je me demande pourquoi...

— J'ai les grandes lignes, Mémé, mais le diable est dans les détails ! Et on n'a pas jugé utile de me fournir les détails...

— Je blaguais, assura Brichot avec bonne humeur. Donc, jusqu'au début 90, tout baigne pour Pardo, mais ça se dégrade quand il commence à fréquenter un cercle de jeu : poker, black-jack, l'engrenage quand on devient accro. J'imagine qu'il a mis la fortune de sa femme à contribution, pour épouser ses dettes, et qu'elle a regimbé, parce qu'en 91, elle l'a quitté. Elle est allée s'installer avec sa fille dans les Pyrénées-Orientales...

— Avec leur fille ?

— Sa fille, corrigea Brichot, qu'elle a eue avec Antoine Séverac en 1977. Audrey Séverac. La famille de Catherine Castefarge avait une maison près de Prades. C'est là-bas que Catherine s'est suicidée, juste avant Noël, en 1991. Elle s'est jetée en voiture dans un ravin, sur les pentes du Canigou. Avec sa fille...

— J'ai lu ça hier dans les archives de la presse locale, et cela m'incitait à me rendre sur place... Catherine Pardo avait laissé une lettre accréditant la thèse du suicide... Tout le monde s'en est contenté, apparemment...

— Sauf que Pardo a été mis sur la sellette ici, parce que contrairement à

ses dires, on a appris qu'il était sur place ce jour-là, pas à Paris. Et en compagnie d'une relation plutôt douteuse, le fils du patron du cercle de jeu qu'il fréquentait beaucoup à cette époque... Fabrice Tournaire...

Boris émit un petit sifflement. Les pièces du puzzle s'emboîtaient une à une, et le tableau qui apparaissait effaçait peu à peu celui qu'on lui avait initialement proposé : au lieu de Maud Fabiani, Ibrahim Tahar, Djibouti et la DST, c'était Tournaire, l'argent du poker et les dettes, Catherine Séverac et son héritage qui émergeaient. Un autre pan de la vie d'Henri Pardo...

— C'est comme ça que Pardo a été poussé à quitter la Crime, conclut Brichot. D'autant que la mort d'Antoine Séverac était encore présente dans quelques esprits soupçonneux. Pardo a été assez malin pour se recaser à la DST...

— Mais la fille, elle s'en est sortie, reprit Boris après un silence. Elle n'est pas morte avec sa mère, d'après le journal que j'ai consulté.

— Attends que je relise mes notes, je n'ai pas ta mémoire, moi ! Et Lauzon m'a parlé *off the record*, à l'expresse condition que tout ça reste entre nous, tu vois ? Le nous t'incluant, j'ai bien insisté... Ouais, la fille est restée paralysée. Un an dans une clinique spécialisée à Paris, aux frais de Pardo. Sympa, non ? Elle n'a jamais remis en cause la thèse du suicide de sa mère, apparemment. Drôle de destin quand même, perdre son père et sa mère à quatre ans d'intervalle dans des conditions aussi dramatiques, et pas vraiment claires.

— Et rester infirme, en plus. Il y a de quoi entretenir des idées noires, ou pire encore ! Lauzon t'a raconté autre chose, Mémé ?

— Une ou deux, tu imagines, un type dans le genre de Pardo, on a beau croire au père Noël, on en revient toujours au même constat : les gens ne s'amendent pas ! En 2001, quand il a été muté à Toulouse, on s'est avisé à la DST que depuis quelque temps, il avait pris des parts, à travers un prête-nom, dans le cercle de jeu de son vieil ami Alain Tournaire, lequel venait de se faire abattre sur un trottoir de l'avenue Foch...

— Moyennant quoi, Pardo a pu reprendre à Toulouse, avec le fils, Fabrice, ses petits jeux favoris, soupira Boris. Le poker plus les filles de Maud Fabiani.

— Belle carrière de flic ! soupira Brichot à l'unisson.

*

* *

Assis dans la Mégane mise à sa disposition par Valérie, Boris avait ouvert sur ses genoux la *Dépêche* du jour. L'article signé Loubet consacré à la mort du commissaire Pardo n'occupait qu'un quart de page, mais promettait des développements croustillants. Il y était davantage question de Maud Fabiani et

de ses « protégées » que de la victime elle-même, mais on évoquait tout de même l'appartenance de Pardo à la DST et certains épisodes controversés de sa carrière, sans autre précision... À la rubrique nécrologique, un encadré noir annonçait les obsèques ce mardi 27 décembre à 17 heures.

Boris avait sous les yeux un autre faire-part, vieux de quatorze ans. Une photocopie, plus exactement, qu'il avait faite la veille aux archives du journal. Catherine Pardo, décédée le 23 décembre 1991 à Taurinya, Pyrénées-Orientales, serait inhumée dans le caveau familial des Séverac de Garouste, Aveyron, le 27 décembre. L'avis rappelait le souvenir de Charles et Hortense Séverac, celui de leur fils Antoine. Le nom d'Audrey Séverac n'était pas cité.

Il était en revanche mentionné dans des articles, que Boris avait également photocopiés, datés des 24 et 26 décembre. Audrey, éjectée du 4x4 conduit par sa mère, avait survécu à l'accident, mais était dans le coma. Catherine avait écrit une lettre et pris des calmants, avant de se jeter dans le ravin. Le nom de Pardo n'apparaissait nulle part.

Boris trouva dans le vide-poches une carte de la région et la déplia. Il parcourut des yeux le trajet entre Toulouse et Rodez. Albi, Carmaux, par la nationale 88... Il repéra Garouste, à l'écart en direction de Sauveterre de Rouergue. Un village à la limite du Tarn et de l'Aveyron. Et une date anniversaire, le 27 décembre...

L'excitation de toucher au but accéléra le fonctionnement de ses neurones. Tout en démarrant, il fit le numéro de portable de Valérie.

— Hum... déjà réveillé ? fit-elle d'une voix basse et languide.

— Non seulement très réveillé, mais en route pour un bled au sud-ouest de Rodez, répondit-il. Garouste, cent vingt bornes d'ici. J'y serai avant midi.

Il lui fournit des explications en conduisant. Elle avait retrouvé tout son tonus quand il conclut :

— Je suis à deux minutes de l'Hôtel de Police, on y va ensemble ?

— Je descends. Garouste, hein ?

— Ça doit dépendre de la gendarmerie de Naucelle, dit-il en jetant un coup d'œil sur la carte. On les prévient en cours de route.

— O.K., je mets Malvaux au courant.

— Ménage-le...

— Il va pouvoir visionner tout seul les cassettes de Maud Fabiani !

*

* *

Le rituel du « bain de lumière » matinal s'était accompli comme de coutume, ou presque. Il avait fait très froid durant la nuit et la lumière était

d'une pureté de cristal, ce matin, sur le parc glacé, et sur les seins blancs de Mademoiselle Audrey. La jeune femme allongée dans son lit, la poitrine découverte, avait eu ce battement de cils qui ravissait Louis, spectateur attentif de son réveil. Mais elle avait aussitôt après empoigné à deux mains les globes gonflés, elle les avait comprimés en gémissant, elle avait appelé Chloé d'une voix mourante, et Louis avait vu des larmes couler sur ses joues blêmes, alors qu'elle se laissait retomber sans force sur les oreillers. Pour Louis, la présence de Chloé perturbait les cérémonies les mieux établies.

Il referma la porte de la chambre et longea le couloir, les épaules voûtées plus qu'à l'ordinaire, le pas plus raide. Depuis la veille, il avait vu s'accumuler dans la vaste demeure les signes annonciateurs de changements imminents. Mais les deux femmes l'avaient tenu à l'écart de leurs projets. Audrey l'avait sèchement congédié pour s'isoler tout l'après-midi avec Chloé dans la bibliothèque, et la jeune Noire s'était enfermée chez elle à double tour, le soir venu. Il avait toute la nuit ressassé son inquiétude et son dépit.

Il s'arrêta en voyant la porte de la chambre de Chloé entrouverte, avança la tête et aperçut, sur le lit défait, deux valises à moitié remplies. Il poussa le battant et sans bruit fit un pas dans la pièce. Chloé se tenait penchée sur les tiroirs débordant de vêtements d'une commode ancienne. Elle lui tournait le dos. Le tee-shirt blanc qui était son seul vêtement remontait jusqu'au pli de ses fesses. Les yeux rivés sur la cambrure de ses reins, Louis resta cloué sur place.

Le souvenir des occasions où il avait, sur l'ordre et sous les yeux de Mademoiselle Audrey, palpé et fessé ce cul d'une rondeur parfaite le brûla comme un fer rouge. Au point que sous sa ceinture, il sentit se produire une sorte de résurrection. Il fit un autre pas, comme tiré vers l'avant par son érection brutale.

Les quelques fois où Mademoiselle l'avait laissé disposer devant elle du corps superbe remontaient au début des visites de Chloé et restaient gravées dans sa mémoire. Mais Louis avait vite déchanté. Un jour, sa maîtresse lui avait formellement interdit de porter dorénavant la main sur son amante.

L'image lui revint, nette comme si elle datait de la veille... Audrey ordonnant, en ponctuant ses propos de mouvements de la cravache qu'elle agitant sous son nez :

— Tu pourras regarder, si je t'y invite, Louis, mais tu n'as plus le droit de la toucher. C'est compris ?

Chloé était renversée sur un pouf au pied du fauteuil roulant. Nue, pantelante, le ventre et les seins zébrés de marques violacées, le sexe exposé, aux chaires molles et boursoufflées. Sur son visage baigné de larmes, une expression de gratitude et de vénération que Louis reconnaissait : celle qu'on réserve à son maître. La même expression que lui-même avait lorsque Madame Catherine, la mère d'Audrey, lui ordonnait de la « faire reluire comme une chienne », tandis qu'elle fouettait son époux. La même servile

dévotion qu'il avait manifestée le jour où elle lui avait intimé, en montrant Antoine qui marchait dans le parc :

— Tue-le, Louis ! Trouve le moyen que tu veux, mais débarrasse-moi de lui !

Il l'avait fait...

À présent, on ne comptait plus sur lui, surtout depuis que Pardo était sorti intact du ravin où, d'un coup de volant, il lui avait fait précipiter son Audi. Il ne comptait plus pour rien...

Chloé se retourna brusquement en sentant sa présence derrière elle. Louis enregistra le mouvement gracieux de ses seins pointant sous le tee-shirt.

— Non seulement vous écoutez aux portes, mais vous entrez sans frapper ! lança-t-elle en le toisant.

Louis avait servi à Garouste trois générations de jouisseurs et de dépravés, tué un homme et tenté d'en tuer un autre. Cette fille avait assassiné deux hommes et il lui était interdit de la toucher... C'était la condition qu'elle avait posée quand Mademoiselle lui avait proposé de s'installer chez elle. Chloé l'avait énoncée devant lui :

— J'accepte, j'accepterai tout, sauf qu'il me touche ! Les hommes me dégoûtent...

Louis songea à Pardo et esquissa le geste de frapper Chloé au visage, ou bien de lui saisir un sein, mais son bras retomba avant de devenir seulement menaçant. Au lieu de quoi il se contenta de demander :

— Vous vous en allez ?

— Nous partons, oui. Tout à l'heure. Vous préparerez Mademoiselle.

Louis comprit en un éclair. *Elles* partaient...

. – Vous continuerez à gérer les choses ici, reprit Chloé. Mademoiselle vous donnera ses instructions.

C'était, quasiment à l'identique, ce que Madame Catherine lui avait signifié au moment de disparaître, près de vingt ans plus tôt.

— C'est impossible, dit-il soudain. Pas aujourd'hui, en tout cas, ajouta-t-il dans un souffle.

— Et pourquoi ?

— Nous sommes le 27 décembre.

— Vous croyez que Mademoiselle Audrey l'a oublié ? Nous nous arrêterons au cimetière. Laissez-moi, j'ai à faire.

Louis baissa les yeux et sortit, le buste raide mais le pas chancelant.

*

* *

Boris quitta la nationale vers le nord, juste après avoir changé de département. Ils avaient dépassé Albi et Carmaux. Il était onze heures et demie. Concentré, Boris conduisait vite. À ses côtés, Valérie parlait dans son portable à un major de la gendarmerie de Naucelle nommé Masmajou. Elle raccrocha et expliqua :

— Une voiture nous attend à l'entrée du village, une autre se rend à la propriété des Séverac, à trois kilomètres vers le nord. Un genre de manoir entouré d'un grand parc. Ils se sont renseignés sur place : Audrey Séverac vit recluse depuis des années. Elle est paralysée. Hémiplegique. Un vieux serviteur de la famille vit avec elle. Il ne parle à personne et elle ne se montre quasiment jamais...

La neige apparut, plus épaisse à mesure qu'ils gravissaient des collines scintillant sous le soleil. Valérie monta le chauffage de la voiture.

— C'est tout ? s'impatienta Boris.

Elle le fixa, le regard brillant d'excitation.

— Depuis quelques années, une infirmière rééducatrice s'est installée là-bas. Une Antillaise ! Elle circule dans une ambulance. Je t'ai dit que tu es un grand flic ?

— Tu m'as dit beaucoup de choses flatteuses... Certaines me flattent encore plus que celle-là.

Elle rit, une main posée haut sur sa cuisse. Malgré le maquillage, elle avait les traits tirés. Mais par l'excès de plaisir plus que par le stress, disaient ses lèvres gonflées et la lueur coquine dans ses prunelles. Ils tournèrent et grimpèrent un quart d'heure encore dans un paysage de plus en plus sauvage. Quand ils arrivèrent à Garouste, Valérie s'était composé un visage sérieux, et avait ôté sa main. La voiture de la gendarmerie les précéda.

Ils franchirent un porche en pierre et longèrent une allée de majestueux cyprès. Un autre véhicule stationnait en bas du perron. Le major Masmajou se présenta sur le seuil de la grosse maison. Moustaches et paupières tombantes, il écarta les bras avec fatalisme pour annoncer :

— On n'a pas fini la visite, mais on dirait bien qu'il n'y a personne. Provisoirement... parce que c'était ouvert. Le chauffage marche et il y avait du feu dans la cheminée. Un tas de papiers qui brûlaient... On en a récupéré quelques-uns.

— Pas de voiture ? demanda Boris.

Le major montra une dépendance ouverte, et vide. Ils entrèrent derrière lui. Un gendarme vint à leur rencontre, salua et dit :

— Il y a des signes de départ précipité, major. Des tiroirs vides, des...

— On ferme la maison, quand on part en voyage ! l'interrompit Masmajou de sa voix de stentor, en roulant les r. Ils vont revenir, c'est couru !

Boris au bout de cinq minutes ressortit de la maison et s'adressa à un autre gendarme qui téléphonait de sa voiture pour s'assurer que le dispositif était en place, le coin bouclé.

— Vous savez où se trouve le cimetière ? lui demanda brusquement Boris.

L'autre se tourna vers le village, puis indiqua :

— Sur la colline, au-dessus du village. On peut y accéder en continuant par la route qu'on a prise, puis en tournant à gauche.

Boris fit signe à Valérie qui réapparaissait sur le seuil.

Elle l'interrogea d'un mouvement de tête, la mine perplexe.

— Je vais au cimetière.

— Pourquoi ?

— On est le 27 décembre.

*

* *

La Mégane tanguait sur la route enneigée et verglacée. Ils aperçurent le village en contrebas et Valérie tendit le bras.

— Il est là...

Le temps de découvrir le cimetière sur leur gauche, Boris sentit la voiture dérapier. Une congère l'arrêta, le moteur cala.

— On y sera plus vite à pied !

Ils prirent un chemin à peine visible qui descendait. C'était un joli petit cimetière clos de murs en pierre et entouré d'arbres, figé sous un linceul blanc, mais qui sous le soleil d'hiver paraissait rutilant et presque gai. Une carte postale de l'éternité. Boris n'en était plus qu'à une centaine de mètres quand il repéra l'ambulance, garée dans l'angle du terre-plein où débouchait la route pentue montant du village. Valérie l'avait vue aussi. Elle était essoufflée. Ses chaussures de ville n'étaient pas faites pour la randonnée. Les boots de Boris à peine plus. Tout à coup, elle lui saisit le bras.

— Les deux femmes, vous les voyez ? Près du petit portail...

La grille principale était close, mais du côté du break, une autre, plus petite, était ouverte. Les deux silhouettes se dirigeaient vers elle. L'une grande et mince, penchée en avant et peinant à pousser le fauteuil roulant où l'autre était tassée, disparaissant sous vêtements et couverture. Ils pressèrent l'allure, pataugeant dans la neige pour atteindre le mur, puis le longeant pour contourner le cimetière. Ils étaient à l'angle du mur d'entrée quand les voix leur parvinrent, étonnamment distinctes dans l'air pur.

— Toute cette neige ! Louis aurait pu venir t'aider !

— Il n’a pas répondu quand je l’ai appelé. Il n’a pas voulu répondre...

— Attention, Chloé, ça glisse...

Puis la même voix pointue, énervée et cassante :

— Fichons le camp d’ici ! Je suis sûre d’avoir entendu une autre voiture, là-haut.

— Mais non, Audrey, ne t’inquiète pas...

Boris et Valérie échangèrent un signe de tête et franchirent les quelques mètres qui les séparaient du terre-plein à l’extrémité duquel le break était garé, face à la route. Avant de se rapprocher, Valérie écarta le pan de sa veste de cuir et Boris vit le holster d’épaule, sous son épaule gauche. Mais elle ne saisit pas son arme de service, se contentant d’un geste de s’assurer qu’elle était accessible. Elle avait le visage figé, les lèvres pincées. Professionnelle... Boris n’était pas armé. Ils s’avancèrent en s’éloignant l’un de l’autre. Le sol était glissant comme une patinoire et il n’était pas question de courir.

Chloé les vit la première, en manœuvrant le fauteuil roulant en direction de l’arrière de l’ambulance. Elle tourna la tête et se redressa, puis pivota vers eux, lâchant le fauteuil qui glissa jusqu’au pare-chocs. Audrey poussa une exclamation colérique. La grande fille noire ne dit rien, elle. Elle les observa tour à tour, bras ballants, bouche close. En jean et hautes bottes fourrées, trois-quarts de fourrure ouvert sur un pull à col roulé noir, elle était belle à couper le souffle et totalement déplacée dans ce décor. Une apparition surréaliste. Boris la reconnut. C’était Diane, recherchée pour deux meurtres.

— Capitaine Camas, Sûreté urbaine de Toulouse, dit Valérie en s’avançant.

— Je vous attendais, fit Chloé, d’une voix étrangement calme.

La femme blonde au visage étroit propulsa son fauteuil vers le trio en poussant un cri de rage. À cet instant, un scintillement sur sa droite attira le regard de Boris. Il vit la silhouette se détacher du mur latéral, le canon du fusil braqué brillant dans le soleil. Il cria en même temps qu’éclatait la détonation. Il pensa dans la même fraction de seconde à l’autre voiture, à Louis qui n’avait pas répondu, à Diane qui n’avait même pas eu le temps de tourner la tête vers l’homme qui la visait. Elle écarquilla les yeux et fut projetée en avant, ouvrit grand la bouche et s’effondra quasiment dans ses bras. La fourrure claire, le pull noir, les lèvres roses se teintèrent de sang, giclant et bouillonnant. À cette distance, une décharge de chevroline tirée entre les omoplates ravageait la moitié du corps...

L’homme en tenue de chasseur bondit vers l’infirmier dont le cri d’effroi emplissait l’air. Valérie cria elle aussi, en dégainant son arme. Boris se redressa au-dessus du corps foudroyé, fit deux enjambées et agrippa le canon du fusil. Le vieil homme lâcha son arme et percuta le fauteuil. Celui-ci partit alors en glissade, et l’infirmier hurla, en fixant le corps inerte :

— Non ! Non !

Il y eut un instant de flottement, un geste vain de Valérie pour rattraper le fauteuil, une brève course de l'homme sur le sol verglacé, bras tendu vers Audrey qui reculait à toute vitesse, emportée sur la pente.

— Mademoiselle ! hurla-t-il au moment où le fauteuil roulant heurta la bordure du terre-plein et bascula en arrière.

Audrey n'avait pas esquissé un geste. Elle gisait deux mètres en contrebas, sous le fauteuil dont les roues tournaient encore. Sa tête faisait avec son buste un angle grotesque. Le vieil homme prostré au-dessus d'elle ne réagit pas quand Valérie lui toucha l'épaule.

Étendue devant le portail du cimetière, la joue contre le sol glacé, Chloé, ou Diane, avait les yeux ouverts, mais Boris n'y lut aucune des réponses qu'il pouvait encore chercher. Louis les fournirait, mais elles n'avaient plus beaucoup d'importance, pensa-t-il en fermant les paupières de la jeune femme.

Il entendit derrière lui Valérie qui appelait sur son portable le major Masmajou, d'une voix ferme.

Quand les gendarmes les eurent rejoints, il pénétra dans le cimetière et trouva sans peine le caveau des Séverac. Sous la plaque portant le nom de Catherine Pardo, 1948-1991, on avait déblayé la neige, et posé un petit bouquet de fleurs. Boris se demanda en quels termes Audrey avait annoncé à sa mère qu'elle les avait vengées...

*

* *

C'était un autre cimetière, vaste et triste dans le jour déclinant, où une petite foule sacrifiait aux convenances. Ils étaient arrivés alors que la cérémonie touchait à sa fin, échappant ainsi à l'éloge funèbre d'Henri Pardo. Valérie avait rejoint le groupe des policiers. La nouvelle du dénouement de Garouste leur était parvenue dès l'heure du déjeuner et ils avaient le sourire, malgré les circonstances. Ils accueillirent la jeune femme avec des gestes de félicitations. Boris fit un petit signe amical à Malvaux. Deux hommes, en retrait de l'imposante délégation policière, l'observaient. Le plus corpulent, en pardessus noir et chapeau, lui adressa un petit sourire. Maud Fabiani en revanche le traversa du regard. Hiératique et en grand deuil, entourée de ses protégées comme d'une cour, elle était, faute de famille, aux premières loges. Boris remarqua que Yasmine ne faisait pas partie du groupe. Elle n'était pas venue et il en fut content. Il reconnut, parmi les nombreux hommes aux allures de notables, Castaing et Lespy, partenaires de poker et de parties fines du défunt. Il chercha sur tous les visages les signes d'un quelconque chagrin, et n'en trouva sur aucun.

L'homme corpulent se dirigea vers lui à la sortie du cimetière, souleva son chapeau et lui dit :

— Commandant Corentin, n'est-ce pas ? Merci pour votre intervention si efficace... Vous reprenez l'avion avec nous ce soir ? Ce serait l'occasion de discuter.

— Non, je ne repartirai que demain, désolé.

L'homme signifia d'un geste que c'était sans importance. Boris le lui confirma en poursuivant :

— Les inquiétudes qui motivaient mon intervention n'étaient pas fondées, le capitaine Camas était très capable d'aboutir au même résultat sans moi.

— On n'est jamais trop prudent, dans nos métiers... Une affaire de famille, en fin de compte..., ajouta-t-il avec une moue.

— Une histoire d'amour, monsieur.

L'homme eut un petit rire. Cette conclusion l'égayait.

— Elles finissent toujours mal, on devrait le savoir, depuis le temps ! fit-il avant de s'éloigner.

Boris se demanda si l'homme s'appelait vraiment Pierre. Mais il ne cria pas son nom pour voir s'il se retournait.

Au moment de monter dans la Mégane, il aperçut Valérie qui quittait le cimetière en compagnie de ses collègues. Elle n'avait pas eu grand mal à le convaincre de passer une soirée supplémentaire à Toulouse. Ils échangèrent de loin un sourire de connivence. Une promesse.

*

**

Valérie n'arriva qu'à 22 heures dans le café proche de son domicile où ils s'étaient retrouvés la veille. Boris avait eu le temps de retourner à son hôtel et de passer quelques coups de fil. Il reprendrait l'avion le lendemain en début d'après-midi.

La jeune femme l'embrassa et s'assit. Son regard pétillait.

— J'ai un peu bu ! dit-elle. J'ai dû offrir une tournée, et eu du mal à m'éclipser... Malvaux m'a carrément reproché de préférer les collègues de la capitale !

Sa jambe sous la table se frottait à celle de Boris.

— Une troisième nuit d'affilée avec un homme, ça ne m'arrive pratiquement jamais, murmura-t-elle d'une voix langoureuse.

— Avec le même homme, tu veux dire ?

Elle acquiesça en riant, repoussa ses cheveux avec coquetterie et reprit en

se penchant sur la table :

— La dernière m'a laissé entrevoir une suite intéressante. Peut-être même inédite...

Ses pommettes s'empourprèrent au souvenir de ce qu'ils s'étaient raconté. Et ils n'avaient pas fait que parler...

— J'ai justement prévu une surprise, dit Boris.

Valérie fronça les sourcils, attendit la suite, mais il se contenta d'ajouter :

— À ce que j'ai cru comprendre, elle devrait te plaire. Bien qu'il ne soit pas facile d'aller au-devant des désirs d'une femme... On risque toujours de se tromper.

Elle se retint de poser des questions, mais son regard avait foncé et exprimait plus que de la curiosité.

— Je fais confiance à ton intuition, dit-elle d'une voix plus sourde, avant d'avouer : ça m'excite...

Boris leva les yeux vers la porte, fit un petit signe de la main et annonça :

— Voilà la surprise...

Valérie tressaillit et avant même de tourner la tête, rougit violemment.

Yasmine, vêtue de sa longue doudoune et coiffée de son bonnet, ses grands yeux sombres soulignés de khôl, s'arrêta devant leur table, souriante mais intimidée. La réaction de Valérie ne déçut pas Boris. Elle se leva, les jambes un peu flageolantes, et embrassa la jeune fille. Sur les joues, puis, après une brève hésitation, au coin des lèvres. Boris se leva à son tour et l'imita.

— Comme les présentations sont faites, il est temps de faire plus ample connaissance ! dit-il en les entraînant.

[1] Service régional de police judiciaire.

[2] Brigade de répression du proxénétisme, autrement dit la Brigade mondaine.

[3] Inspection générale de la police nationale.

[4] L'homme de la situation.